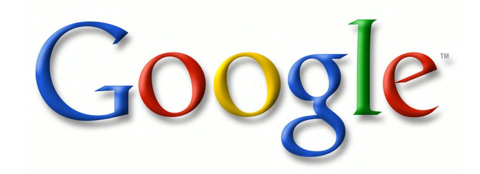
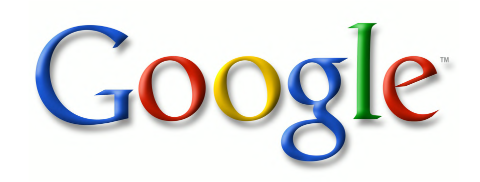





ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MADAME RICCOBONI.

CE TOME CONTIENT:

Le second et dernier volume d'*Amélie*.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MADAME RICCOBONI,

NOUVELLE ÉDITION,

Sur papier fin véliné, revue avec le plus grand soin, et ornée de son portrait d'après l'original.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

Chez VOLLAND aîné, libraire, quai des Augustins, n°. 17.

1809.

DE L'IMPRIMERIE DE P. GUEFFIER.

AMÉLIE;

Sujet tiré de M. Fielding.

SECONDE PARTIE.

M. Finton se remit à sa place ; Miss boudoit, il gardoit le silence. Elle tourna les yeux sur lui, sourit, et lui tendant la main: Mon ami, dit-elle, vous êtes étrange en vérité : vos actions et vos discours se démentent souvent ; mais n'importe, poursuivez votre histoire, et surtout ne pesez pas, comme vous le faites, sur de petits événemens dont le détail ne mène à rien. M. Finton revenoit aisément ; il baisa la main de miss Matheus, et poursuivit ainsi :

James arriva, le colonel guérit, nous nous apprêtâmes à partir ; mais miss Fanny s'obstinant à voir Paris, dirigea notre route et fit consentir Amélie à l'y accompagner. Nous brûlions du désir de

retourner en Angleterre. Notre séjour à Montpellier avoit été assez long pour y recevoir plusieurs fois des lettres de Londres. Nous écrivions inutilement : ni mistriss Harris, ni le docteur Harrison ne nous répondoient. En quittant Montpellier, j'adressai des lettres au docteur, à Mansfield, où je lui écrivois depuis longtemps, à son prieuré et à Londres, espérant qu'enfin il en recevroit une et me donneroit de ses nouvelles. Trois jours après notre arrivée à Paris, au moment où nous nous plaignions de sa négligence, nous le vîmes entrer dans notre chambre.

Pénétrés de joie, nous courûmes tous deux à sa rencontre. O mon père, nous écriâmes-nous ensemble, est-ce vous, est-ce bien vous que nous embrassons ? Oui, mes enfans, dit-il d'un ton ému, en nous rendant nos caresses, oui, mes chers enfans, c'est moi. Depuis un mois j'ai voulu chaque jour vous écrire, mais mon cœur s'est refusé à ce triste office. Oui, bien triste, en vérité, dans l'occasion funeste.... J'ai cru que ma présence

et mon amitié adouciroient les affligeantes nouvelles.... Dieu Tout-Puissant ! que vais-je apprendre, s'écria Amélie ! Ma mère, hélas ! ne me direz-vous rien de ma mère ? qu'allez-vous m'annoncer ? Le plus grand des malheurs, reprit-il. O ma fille, vous n'avez plus de mère ; ô M. Finton, Amélie est déshéritée. Je n'ai plus de mère, s'écria douloureusement Amélie ! ma mère est morte ! je ne reverrai jamais ma mère ! Sa tendresse pour moi, mon absence.... ah, mon dieu, j'ai causé la mort de ma mère. Cette idée serra son cœur, et la fit tomber sans connoissance dans mes bras.

Elle ne reprit l'usage de ses sens que pour jeter des cris, se livrer à la plus vive douleur. Je la partageois sincèrement. J'avois aimé mistriss Harris, je la regrettois, je me souvenois de la tendresse de ses adieux : le docteur pleuroit avec nous. Cette vile Betzy, disoit-il, a profité de votre éloignement, du mien ; elle a surpris un esprit facile à décevoir ; ce qu'elle a dit, ce qu'elle a fait, comment

elle est parvenue à ses desseins, je l'ignore. Détestable hypocrite ! elle vouloit me persuader qu'elle compatissoit à votre sort. Il est encore temps de le changer, lui-ai-je dit. N'usez pas du droit injuste qu'on vous donne. Elle n'a pu m'en imposer, ni voiler à mes yeux la bassesse de son ame. Puisse-t-elle trouver sa punition dans l'embarrassant amas de ces richesses dont son cœur fut toujours avide ! Bon dieu ! comment ma cousine Harris a-t-elle pu.... Que le ciel lui pardonne.

Implorez-le pour moi, s'écria Amélie; ah ! me pardonnera-t-il jamais ? J'ai quitté ma mère, je l'ai chagrinée, abandonnée ; j'ai rendu ses derniers momens plus tristes, plus douloureux : ses regards mourans ont en vain cherché sa fille bien-aimée. Ah ! si du moins j'avois fermé ses yeux, rempli mes devoirs, adouci ses maux !...... Qu'importe qu'elle m'eût déshéritée ? Elle ne m'auroit point crue ingrate, elle m'eût accordé ses vœux, sa bénédiction. O ma mère, ma bonne, ma tendre, ma respectable mère ! puis-

sent les cris, les gémissemens de mon cœur franchir l'espace immense qui nous sépare, vous faire entendre, jusques dans le sein de dieu, les regrets de votre malheureuse fille.

Que ce naturel tendre et généreux, que ses larmes, son désintéressement rendent sa mère coupable, me dit le docteur! mais la pauvre femme a été séduite. Une basse jalousie a toujours rendu Betzy attentive à nuire à sa sœur. Sa tante, avare et méchante, lui inspira de bonne heure un désir effréné des richesses. Ces deux inhumaines parentes m'ont caché le mal et le danger de mistriss Harris. Averti trop tard, elle étoit morte quand j'arrivai de Mansfield. Je trouvai votre pauvre enfant abandonné aux soins de sa nourrice, exposé à l'air de la fièvre maligne qui venoit d'emporter ma cousine. Je le pris, le caressai; l'innocente créature me sourioit. Je le fis partir pour mon prieuré. Il y restera; il y sera toujours un hôte chéri. Alors se tournant vers Amélie : Je ne vous dirai point de

ne pas vous affliger, continua-t-il; pleurez, ma fille, pleurez, regrettez votre mère; vous devez ces larmes à la nature, à l'amitié. Loin de les condamner, j'y mêle les miennes; je perds une amie véritable : mais quand nous aurons cédé aux mouvemens de nos cœurs, à cette foiblesse de notre être, qui nous attache à des objets terrestres, levons les yeux vers le ciel, soumettons-nous, plions sous le poids dont il nous charge, et cherchons si sa bonté ne nous laisse pas des sujets de consolation. Vous possédez encore ce mari que vous avez craint de perdre; son ame s'ouvre à vos peines; vous êtes dans ses bras, il pleure, il gémit avec vous. Lui ferez-vous croire que sa main ne peut essuyer vos larmes? vous reprochez-vous la tendresse qui vous conduisit près de lui? un amour profane vous fit-il traverser les mers pour voler à son secours? n'avez-vous pas dû tout quitter, tout abandonner, pour suivre le plus saint des devoirs, remplir un engagement sacré? Cessez donc,

ma fille, cessez d'aigrir votre douleur par d'amères réflexions sur votre conduite. Non, ma chère Amélie, non, ne vous reprochez rien ; dieu vous afflige, il ne vous punit pas. Vous êtes femme et mère ; songez à tout ce que vous imposent ces deux titres. Pleurez, mais ne vous livrez point au désespoir. Il vous reste un époux, un fils, un ami dont les sentimens pour vous sont vraiment paternels ; et nous serrant tous deux avec tendresse : Oui, mes enfans, il vous reste un ami, un tendre, un affectionné père ; mes bras et mon cœur vous sont ouverts. Perdez un temps l'idée des vaines grandeurs ; oubliez le monde, ses plaisirs, son tumulte, ses séduisantes erreurs ; venez jouir de vous-mêmes dans ma paisible retraite, votre amour mutuel et vos vertus vous rendront heureux. Partagez tout ce que je tiens de la bonté du ciel. S'adressant ensuite à moi, prenant mes mains, les pressant dans les siennes : Pardon, M. Finton, pardon, me dit-il ; votre cœur est trop sensible pour mal

juger des mouvemens du mien. Peut-être plus d'égards, plus de ménagemens conviendroient mieux à l'occasion ; mais mon zèle, mais mon amitié pourroient-ils vous offenser ? C'est à ma parente, c'est à ma fille que j'ose offrir un asile et des secours. Je vous aime, je vous estime, et n'ai point mérité qu'un méprisant refus soit le prix de mon sincère attachement.

Non, mon généreux ami, m'écriai-je, pénétré de reconnoissance, non, je ne refuserai pas cet asile si noblement offert. Les dons de la tendre humanité ne peuvent humilier qu'un ingrat. Le nom de votre fils m'honore, vos bontés me touchent. Non, je ne rougirai point d'accepter vos secours pour Amélie, pour moi. O mon père ! je tiens de vos mains cette femme adorée; hélas ! le moment est arrivé, où mon cœur dévoit gémir, se reprocher son bonheur ! Que n'ai-je eu la force de la fuir, de résister à mes désirs ? pourquoi ? ah ! pourquoi l'ai-je associée à mon infortune? Amélie,

ma chère Amélie, c'est moi, c'est mon fatal amour qui t'a perdue !

Elle cachoit son visage dans le sein du docteur, qui la tenoit embrassée ; et s'efforçant de retenir ses pleurs, d'interrompre ses gémissemens : Mon digne ami, mon père, mon seul appui, dit-elle, pour mettre le comble à vos bontés, à mes obligations, ne souffrez pas que cet homme trop sensible déchire mon cœur en s'accusant de mes larmes. Sa main est le premier de vos bienfaits, il me sera toujours le plus cher. Alors quittant les bras du docteur, et se jetant dans les miens : O M. Finton ! me dit-elle, ce n'est plus une riche héritière qui s'est donnée à vous ; l'aisance et l'éclat ne me suivent plus. Ma fortune est détruite, mes espérances sont évanouies ; Amélie seule est votre partage ; elle croyoit vous faire un sort brillant, son attente est trompée. A présent recevez-la, pauvre, dénuée de tout, dépouillée des biens qui la firent rechercher. Recevez-la, consolez-la,

chérissez-la ; dites comme elle, dites avec elle*, je possède en toi tout ce que mon cœur désire.

Je mis un genou en terre devant elle. Je le jure à tes pieds, lui dis-je, j'en prends à témoin le ciel, l'homme estimable qui m'entend. Oui, *je possède en toi tout ce que mon cœur désire*, tout ce qui peut exciter mes vœux, faire à jamais mon bonheur, les délices de ma vie. O mon Amélie, détourne tes régards de nos pertes ! contemple les trésors qui nous restent. Tes sentimens, les miens, cet ami généreux, un gage précieux de notre amour, le temps, une fortune encore éloignée, mais dont le retour est certain. Calme-toi, sèche tes pleurs, unissons-nous pour remercier notre tendre protecteur : reconnoissons ses bontés en lui prouvant qu'elles ne sont pas infructueuses, que nous les sentons, et qu'elles nous consolent.

Ce jour se passa tout entier dans les larmes et les plus douloureuses réflexions.

Nos chagrins s'aigrirent encore le lendemain, en apprenant du docteur que nous allions le perdre pour deux ans.

Je me suis engagé, nous dit-il, à accompagner le fils de mylord Mansfield dans ses voyages. Il est mon parent. Son père n'osoit me proposer de prendre un soin dont il alloit charger un homme incapable de s'en acquitter. J'ai examiné cet enfant pendant mon séjour à Mansfield ; mille qualités heureuses qui le doivent distinguer, déjà presqu'étouffées par la flatterie, m'ont fait remarquer avec douleur combien on s'applique peu à cultiver le germe du bien dans un jeune cœur ; négligence cruelle et trop commune. On peut former des hommes, on ne daigne pas le vouloir. Nous nous élevons mal. Nous semblons prendre plaisir à perpétuer nos travers, nos erreurs. On diroit qu'un père craint de voir son fils plus sensé, plus vertueux, plus utile à la société qu'il ne l'a été lui-même. On n'entretient le fils d'un grand que des honneurs qui l'attendent. On

lui montre dans l'éloignement un bonheur frivole, des plaisirs passagers, de vains amusemens; et personne ne lui dit qu'un homme destiné à de grands emplois, à tenir entre ses mains la joie ou le malheur d'une foule de citoyens, doit étudier, connoître l'humanité, doit converser avec les humains. On lui apprend à commander, on ne lui enseigne point à être juste. De vils complaisans, espérant s'enrichir par ses vices, éloignent de lui l'homme de bien qui l'en feroit rougir. On se plaint que les grands sont durs; eh! comment deviendroient-ils sensibles? on leur cache qu'il est des malheureux! Ils en font, et ne le savent pas; comme les enfans, ils sont cruels, parce qu'ils n'ont point senti la douleur.

Mes principes, mon amitié pour mylord Mansfield, le bien de ceux qui dépendront un jour de ce jeune homme, m'ont déterminé, continua le docteur, à consacrer deux ans de ma vie à l'instruire, à le guider, à lui donner une juste idée des autres et de lui-même.

J'allois le mener en Italie. L'événement qui cause votre douleur m'a fait changer mes dispositions. Je suis venu à vous; vous m'avez paru mériter mes premiers soins. Ma parole m'engage à retourner promptement, et je vais vous quitter. Voici le plan que j'ai formé. Vous vous rendrez tous deux à mon prieuré ; mes ordres sont donnés ; vous y serez les maîtres. M. Finton ne songera point à s'avancer dans le service jusqu'à mon retour. Vous trouverez un logement commode, une table suffisante, des jardins délicieux. Si vous êtes modérés, vous serez heureux. J'exige d'Amélie qu'elle ne voie point son inhumaine sœur. Je vous en prie, mes amis, que cette odieuse Betzy n'entre point dans ma maison. Elle a une terre à trois milles de moi, je souhaite qu'elle ne l'habite jamais pendant ma vie. Pardonnez-lui du fond du cœur, mais ne la voyez point.

Amélie promit de lui obéir. Nous voulûmes lui renouveler les marques de no-

tre sensibilité, lui rendre de nouvelles grâces; il ne le permit pas. Recevoir les services d'un ami, nous dit-il, c'est l'estimer; l'en remercier, c'est douter du plaisir qu'il sent à nous obliger. Adieu, mes chers, mes bien-aimés enfans; embrassez-moi, consolez-vous, soyez toujours vertueux. Je vous écrirai; vous m'occuperez sans cesse; ne m'oubliez pas. Tant que je respire vous avez un parent, un ami. Alors il nous recommanda l'un à l'autre, et tous deux à la protection du ciel. Ensuite il s'arracha de nos bras, et nous laissa pénétrés de tendresse, de respect, de reconnoissance, et si touchés de le voir s'éloigner, que nous restâmes, Amélie et moi, dans un triste silence, retenant nos larmes, n'osant nous regarder, chacun de nous craignant d'augmenter la douleur de l'autre en laissant éclater la sienne.

Le deuil d'Amélie et sa profonde affliction ne lui permettoient plus de se livrer aux amusemens qui retenoient miss Fanny à Paris. Je fis agréer à sir

James une séparation que les circonstances rendoient nécessaire. Nous partîmes Amélie et moi. Arrivée à Londres, elle envoya faire des complimens à sa sœur, et lui demander ses habits, son linge et ses pierreries. Ce fut avec peine que miss Betzy consentit à rendre une partie de ce que sa sœur réclamoit. Mistriss Morgan et elle refusèrent les diamans, et soutinrent que mistriss Harris en avoit disposé, offrant de prouver qu'ils ne s'étoient point trouvés parmi ses effets. Cette affaire terminée, nous nous rendîmes au prieuré du docteur Harrison.

Une habitation riante, d'agréables voisins, une immense bibliothèque, de belles campagnes, une passion toujours vive, que le caractère d'Amélie et les grâces de sa personne entretenoient, ranimoient à chaque instant, me firent bientôt oublier tout le reste du monde. Où s'égareroient nos désirs, quand l'objet qui peut seul les fixer est sans cesse présent à nos yeux? Je vous ennuierois

sans doute, Miss, si je vous faisois le détail d'une vie tranquille, uniforme, des amusemens champêtres qui charmoient nos loisirs. Mes jours paisibles comme une mer calme...... Eh fi, interrompit miss Matheus, quelle triste image! une mer calme et l'ennui se peignent ensemble à mon idée. Je le crois, reprit M. Finton; il est des biens qu'il faut goûter pour les apprécier. Un bonheur dont on jouit sans pouvoir en définir l'agrément, on le sent, Miss, on ne l'exprime point. Le mien fut troublé par la réforme que la paix occasionna. Ma compagnie s'y trouva comprise. Cette partie de mon revenu se réduisit à moitié, suivant l'usage. Cet événement ne put me chagriner long-temps, parce qu'il consola Amélie de tous ses malheurs.

Elle en reçut la nouvelle avec transport. Mon cœur est soulagé de la plus vive de ses peines, me dit-elle, vous ne me quitterez plus; je ne craindrai plus pour vos jours; vous fixez mes désirs;

mes vœux ne s'étendent point au-delà du plaisir de vous voir, de vous entendre, de vous aimer, de vous plaire; je jouirai sans interruption de ma félicité, vos absences et mes alarmes n'en troubleront plus le cours : ah! mon cher Jemmy, pourriez-vous regarder comme une disgrâce ce qui va répandre l'agrément sur tous les instans de ma vie?

Deux années s'écoulèrent rapidement dans cette douce situation. Nos souhaits se bornoient à revoir le docteur Harrison. Sa présence pouvoit seule accroître notre bonheur. Nous serions encore unis et heureux sans l'arrivée de miss Betzy. Elle se rendit, il y a deux mois, à cette terre qu'elle possède à trois milles de la demeure du docteur Harrison. Le naturel tendre d'Amélie, son cœur honnête la portoit à excuser sa sœur, à rejeter sur mistriss Morgan l'injustice du testament de sa mère. Elle ne croyoit point Betzy aussi intéressée, aussi vile que notre ami l'avoit représentée, et ne regardoit pas sa défense comme une rai-

son d'éviter la présence de sa sœur. Elle souffroit de ne la point voir. Enfin elle se détermina à lui faire une visite. Je voulus la détourner de ce dessein ; elle en étoit occupée. Je cessai de m'y opposer, mais je la vis partir avec chagrin, et ne pus vaincre la répugnance qui m'empêcha de l'accompagner.

Betzy, à la vue de sa sœur, montra d'abord de l'embarras et de la surprise. Elle la reçut avec froideur ; mais s'animant insensiblement, elle perça le cœur d'Amélie de mille traits douloureux, en l'assurant que son mariage, sa tendresse pour moi, et son voyage à Gibraltar, avoient causé la mort de sa mère. Comment avez-vous pu penser, ma sœur, lui dit-elle, que ma mère vous pardonneroit jamais dans le fond de son cœur ? Elle conservoit un ressentiment dont votre passion ne vous permettoit pas de vous apercevoir. L'amour seul vous occupoit alors. Avec quelle cruauté vous quittâtes une si bonne mère ! quelle indifférence ! ne pas seulement lui écrire...

Quoi ! dit Amélie, ma mère ne reçut point mes lettres? Non assurément, elle n'en reçut aucune, répliqua miss Betzy. Ses craintes, ses alarmes allumèrent dans son sang cette fièvre dont la malignité.... Mais ne renouvelons point nos douleurs. Votre mari m'est odieux, sans lui je goûterois encore la douceur d'avoir une tendre mère. Ah! miss Amélie, miss Amélie, quel choix a été le vôtre ! quel éclat, quelles grandeurs vous étoient destinés ! que de regrets la réflexion doit élever dans votre cœur ! vous, la femme d'un officier réformé ! vous, vivre aux dépens de l'extravagant ami qui, en arrachant le consentement de ma mère, vous a plongée dans cet abyme ! Je vous plains ; je partagerois avec vous ma fortune, si l'homme que vous avez préféré à votre mère, à vos parens et à vos propres avantages, ne devoit profiter des bienfaits que je me plairois à répandre sur vous.

Des bienfaits, répéta Amélie, d'un ton plein de fierté ! ni lui, ni moi, ne daignerions en recevoir de vous. Rien ne

peut me consoler d'avoir affligé ma mère; mais loin de me repentir de mon choix, je chéris mon partage et le préfère à tout. Je désirois votre amitié, et non pas vos secours. Croyez-moi, Betzy, je méprise cette fortune que vous pensez capable d'exciter mes regrets. Peut-être ne sentirez-vous jamais, au milieu de l'abondance, les douceurs que j'éprouve dans ma misère. Je ne voudrois pas changer de situation avec vous; et malgré votre offensante pitié, je souhaite, ma sœur, que vos jours soient aussi heureux que les miens. En achevant ces mots, elle sortit, fâchée d'avoir négligé l'avis du docteur, et déterminée à ne plus voir Betzy.

Le récit de cette conversation me fit haïr cette fille cruelle. Je ne pus lui pardonner de s'être plu à chagriner sa sœur, à réveiller dans son ame un sentiment douloureux que le temps commençoit à affoiblir. Je vis une partie de ses artifices. Si mistriss Harris n'avoit point reçu nos lettres, ce ne pouvoit être que par l'at-

tention de Betzy à s'en saisir, à les soustraire à sa connoissance, afin de lui persuader qu'Amélie la négligeoit. J'étois encore rempli de ces idées, quand le hasard me fit rencontrer Betzy chez lady Dentzib. Elle rougit en me voyant entrer, se déconcerta; je m'en aperçus, je me fis un plaisir malin d'augmenter son embarras, en lui parlant familièrement comme si notre intelligence n'eût point été interrompue. Elle montra de l'humeur, je plaisantai; elle s'aigrit, je continuai; elle me brusqua, je ris; elle me dit des duretés, je raillai, laissai échapper des traits piquans : enfin elle éclata en injures, se leva, vint à moi furieuse, on la retint; elle sortit en menaçant de se venger, et jurant de me faire repentir de mon audace.

Trois jours après cette ridicule scène, un ancien valet de mistriss Harris, qui, chassé par Betzy, servoit alors le chevalier Camply, juge de paix du voisinage, vint avertir Amélie que sa sœur auroit le lendemain un ordre de me faire ar-

rêter pour six cents guinées dont j'étois redevable à la succession de sa mère. Mistriss Harris m'avoit en effet donné cette somme, la veille de mon départ pour Gibraltar ; mais il me paroissoit impossible qu'elle eût gardé la note d'un prèt dont elle refusa de prendre des sûretés. Cependant cet homme assurant qu'un écrit de moi constatant la dette, étoit chez son maître, il rappela à ma mémoire ce billet que mistriss Harris ne voulut point recevoir, qu'elle me jeta tout chiffonné, qui tomba et ne put se retrouver. Je ne doutai plus que Betzy ne s'en fût saisie, et ne l'eût conservé dans le dessein de l'employer un jour à son avantage.

En ce moment, je ne pouvois satisfaire à sa demande. Elle alloit me poursuivre à la rigueur. Je ne me sentois point disposé à fléchir, à employer la médiation auprès d'elle. M'enfermer, lui donner le plaisir de me contraindre, de me faire une prison de ma demeure, de s'applaudir de la mortification qu'elle

me causeroit, c'étoit pour moi le plus sensible des chagrins. Sir Rowland, conduit à Londres par une affaire qu'il suivoit à la chancellerie, devoit y être actuellement. Un besoin pressant élève mille idées dans notre esprit, nous fait former des projets, rappelle une foule de circonstances dont il semble que nous pouvons profiter. Mon avare parent s'étoit formellement engagé à une avance annuelle pour l'entretien de ma sœur. Il ne devoit la retirer qu'à l'expiration du bail de mes terres. J'imaginai que, débarrassé du soin de ma sœur, il pourroit consentir à m'aider dans ma situation présente. Cette espérance peu fondée, incertaine, mais unique, me détermina à partir pour Londres. Il me restoit une difficulté à vaincre : comment faire approuver ce dessein à Amélie ? Je n'osois lui proposer une séparation qui devoit l'affliger, lui ravir le seul bien, le seul plaisir qui lui restoit. Cette dure nécessité me remit sous les yeux tous les maux que j'avois attirés sur elle, tout le

bonheur dont elle auroit joui sans moi. Hélas ! mon amour a été pour elle la source d'une suite de disgrâces, d'humiliations, de dégoûts, d'amertumes... Et par où méritois-je de lui plaire ? qu'ai-je fait ? d'où vient qu'elle m'a choisi, qu'elle m'a tant sacrifié ? Aimable, vertueuse, belle, charmante, elle honoreroit le premier rang. Cachée, inconnue, ce mérite éminent ne brille qu'aux yeux du malheureux qui l'a réduite à cette triste obscurité.... Pardon, Miss, pardon, mon cœur oppressé......

Allez-vous pleurer, Monsieur, dit miss Matheus ? est-ce auprès d'une femme qui vous aime, vous l'assure, vous le prouve, que vous devez vous livrer à ces puériles, à ces désobligeantes réflexions? Quoi ! ne puis-je dissiper vos chagrins, vous faire oublier un instant.... Oublier, répéta M. Finton, qui oublier? Amélie ! Oh, non, Miss, non. Je vous tromperois, si j'osois vous promettre... Odieuse sincérité, s'écria miss Matheus ! Eh ! trompez-moi, Monsieur, trompez-moi

et ne m'impatientez-pas ; votre récit m'excède, de la vie on ne conta avec tant de maladresse.

Heureusement, Miss, il ne me reste presque plus rien à vous dire, continua M. Finton : mon voyage fut résolu ; je pris un habit très-simple, partis la nuit sur un fort bon cheval, et vins jusqu'à Waltham sans faire aucune mauvaise rencontre. Avant de gagner le lieu où je voulois me reposer, je me vis arrêté par quatre misérables bien montés, bien armés, qui me demandèrent la bourse. Je n'avois qu'un couteau de chasse. Je ne jugeai pas à propos de contester avec des gens qui me couchoient en joue. Deux me fouillèrent, un troisième tenoit la bride de mon cheval, et le dernier s'occupoit à couper les cordes qui lioient mon porte-manteau, quand les cris et la vue d'une troupe de paysans les obligèrent de fuir avec vitesse, emportant ma montre, mon argent, et maudissant le maladroit dont la lenteur me laissoit mon porte-manteau. Une demi-guinée

échappée à leurs recherches, ou tombée de leurs mains, me conduisit à Londres. J'arrêtai un logement dans la verge de la cour (1), écrivis à Amélie, et sortis pour me rendre chez sir Rowland. J'eus le chagrin sensible d'apprendre qu'il venoit de partir. Je passai à la demeure de James; il étoit en campagne. Je retournois tristement à mon logis, quand je rencontrai le capitaine Tanger, une de mes anciennes connoissances. Il m'entraîna aux armes du roi, m'y donna à souper, et m'apprit qu'il étoit protégé, marié et fort heureux. Je l'en félicitai. Nous nous séparâmes à minuit. Je regagnois la verge de la cour, quand les cris d'un homme m'attirèrent à son secours. On m'arrêta. Peut-être ai-je un peu maltraité le watchman qui m'avoit saisi, mais cela ne méritoit pas le ridicule arrêt de M. Herbert. Amélie ignore ma détention. Je voulois lui écrire hier, mais ma main se refusa.... Un sentiment

(1) Lieu privilégié, où l'on ne peut être arrêté pour dettes.

secret...... des remords..... Ah ! qu'ai-je fait !.... devois-je ?..... pourquoi l'ai-je quittée ! M. Finton se tut, baissa les yeux. Malgré ses efforts, des larmes s'ouvrirent un passage. Miss Matheus, jugeant qu'en se plaignant de lui elle augmenteroit cet accès de tristesse, trouva plus à propos de le dissiper par de tendres caresses. Elle parvint insensiblement à faire succéder des idées plus agréables à celles qui l'occupoient ; et par ces ménagemens doux et adroits, le calme se rétablit entr'eux, et dura sans interruption jusqu'au lendemain matin.

Six jours se passèrent encore sans amener aucun changement dans leurs affaires ou dans leur conduite. M. Finton devenoit seulement plus triste, et miss Matheus plus passionnée. Le septième on apporta une lettre à Miss. Elle l'ouvrit, la lut, sans marquer qu'elle l'affectât beaucoup ; examina un papier qui y étoit renfermé, et dit ensuite à M. Finton que Summers se trouvant hors de danger, elle alloit être cautionnée et re-

couvrer sa liberté. Son ami l'en félicita. Que vous êtes cruel, lui dit-elle d'un ton chagrin! ce compliment prouve bien le peu de progrès que j'ai fait sur votre cœur. Le souvenir d'une femme dont la possession vous est assurée, devroit-il vous rendre insensible à l'amour de celle que rien n'oblige à vous aimer, dont le cœur vous préfère? Quoi! me verriez-vous partir sans regret? oui, j'en suis trop sûre, ingrat, vous ne pensez qu'à Amélie; Amélie vous occupe toujours. Ah! qu'elle ne murmure jamais contre son destin! elle est bien dédommagée de la perte de sa fortune par l'avantage de vous plaire, d'être aimée, adorée de vous! Eh! qui n'eût pas choisi comme elle? quelle femme, pouvant être à vous, n'eût pas dédaigné tous les biens du monde, ne les eût pas méprisés pour le plus grand de tous? que peut-on regretter en vous possédant, en fixant vos désirs? quel mérite Amélie a-t-elle à vous aimer?

Puis-je attendre de vous une faveur, Miss, dit M. Finton? au nom du ciel,

ne parlez point d'Amélie, ne prononcez jamais le nom d'Amélie. Je cesserois de me plaindre de vous, reprit-elle, si plus d'empressement, plus de soin de me plaire m'aidoient à interpréter favorablement cette prière. Assurément, interrompit brusquement M. Finton, vous ne pouvez exiger, vous ne pouvez même souhaiter un pareil sacrifice. Eh! depuis quand, reprit-elle, borne-t-on les souhaits de l'amour? qui peut arrêter mes désirs? Ne vous ai-je point aimé dans un temps où vous étiez libre? mes droits ne sont-ils pas aussi anciens que ceux d'Amélie? mes sentimens aussi vifs, ma personne aussi agréable? Si les sacrifices qu'elle vous a faits vous lient si fortement à elle, je puis vous en faire à mon tour. Je ne suis pas sans amis; on me désire, on me recherche, Monsieur; plus d'un cœur est sous ma loi; et prenant la lettre qu'elle venoit de recevoir, et l'ouvrant de façon à ne pas en laisser examiner l'écriture, elle lut à M. Finton ce qui suit:

« Chère, adorable Miss,

» Je viens d'apprendre, en arrivant de la campagne, l'événement qui vous retient à Newgate. J'admire votre courage, mais mon cœur ne supporte point la douleur de penser que vous n'avez pas daigné m'instruire de votre malheur. J'aurois couru vous délivrer moi-même, si la rigueur avec laquelle vous me traitâtes toujours, ne m'eût rendu timide dans mes démarches. J'ai craint de paroître peu généreux en saisissant l'occasion de m'offrir devant vous sous le titre de protecteur, moi qui borne tous mes vœux à m'y montrer comme un amant soumis. J'ai vu Summers, il va bien. Mon homme d'affaires a mes ordres, il ira prendre les vôtres; vous serez cautionnée aujourd'hui. Un carrosse à moi vous attendra et vous conduira où vous voudrez aller. Acceptez mes soins avec plaisir, ils seront trop payés. »

On a joint à cette lettre un billet de

deux cents livres sterling, continua miss Matheus ; je ne l'accepterois pas, mais ma fierté cède au désir de vous être utile. Prenez ce billet.... Moi ! s'écria M. Finton, vous n'y songez pas, Miss ; je proteste que jamais..... Un homme que l'on introduisit dans la chambre interrompit M. Finton ; cet homme étoit celui dont la lettre parloit. Il présenta à Miss l'ordre de sa liberté, et l'avertit qu'un carrosse attendoit sa commodité. Le concierge parut aussitôt, son mémoire à la main. Il l'avoit réglé en conséquence du calcul de l'argent qu'il lui supposoit. Miss remercia la personne qui venoit d'apporter l'ordre, la pria d'emmener le carrosse, ne voulant pas donner à sa sortie un air de triomphe. Cet homme se retira. Elle pria M. Finton de l'attendre, sortit dans le corridor avec le concierge, paya sans examen sa dépense et celle de M. Finton ; ensuite elle lui demanda s'il étoit impossible de le faire sortir avant la fin du jour.

Impossible, Madame, dit le concierge,

en regardant ce qui restoit dans sa bourse, non assurément, et si vous voulez...... Combien avez-vous là de guinées ? Dix ou douze, répondit-elle. C'est bien peu, reprit-il ; mais pour vous obliger je ferai en sorte.... Donnez-moi dix guinées, et j'irai voir..... je tâcherai..... Il faut absolument me servir, interrompit Miss, et lui montrant le billet de banque, voilà deux cents guinées, ajouta-t-elle, je les donnerois pour dégager mon ami. Deux cents guinées, répéta le concierge, désolé de n'avoir pas su plutôt combien elle possédoit : deux cents ! ah ! fi, ce seroit beaucoup trop ; mais voyons. Ce que je demandois c'étoit seulement pour l'avocat : et comptant par ses doigts ; dix pièces pour l'avocat, donc, dit-il. M. Herbert, rien ; diable, un juge ne prend jamais rien, mais il faut payer cher son clerc. Vingt pièces pour le clerc ; cinq au connétable, cinq au watchman. Il lui en faudroit moins, mais sa lanterne est cassée, il a été battu : cinq pour ceux qui l'ont aidé à prendre M. Finton, et cinq

pour ma peine, cela fait cinquante. Ma foi, c'est vous en tirer à bon marché. Prenez le billet, dit Miss; payez, hâtez-vous, et afin de gagner du temps, faites-nous servir à dîner. Vous aurez votre ordre avec le café, répondit le concierge. Il sortit, elle rentra. On servit, et elle se mit à table avec M. Finton.

Le concierge fut exact. Il mit quarante-cinq guinées dans sa poche, eut l'ordre pour cinq, et le donna à miss Matheus à la fin du dîner, avec cent cinquante pièces qui lui revenoient sur son billet. Elle demanda une voiture de place; et, restée seule avec M. Finton, elle lui annonça qu'il étoit libre, et qu'il sortiroit à l'instant. Il parut surpris. M'avez-vous crue capable de vous abandonner dans cet horrible lieu, lui dit-elle? mais quoi! vous semblez confus, plutôt accablé que satisfait de mes soins; comment dois-je interpréter le trouble et l'embarras que vous me laissez voir? expliquez-vous, parlez. Il alloit répondre, quand le concierge vint avertir Miss qu'un carrosse

l'attendoit ; et M. Finton, qu'une personne paroissoit très-empressée à le voir. Aussitôt une voix douce, sonore, se fit entendre. Où est-il? où est-il donc? montrez-moi vite où il est, répétoit cette voix. M. Finton pâlit ; miss Matheus frémit ; le concierge s'étonna, sortit et revint, introduisant la personne qui cherchoit M. Finton. Elle entra, poussa un cri, courut à lui et se jeta dans ses bras.

L'aspect d'un monstre hideux eût été moins horrible aux yeux de miss Matheus, que l'apparition de la dame charmante dont la voix venoit de révolter tous ses sens. La première surprise de M. Finton s'étoit changée en attendrissement, en reconnoissance. Ses larmes, ses discours interrompus, exprimoient ses sentimens d'une façon touchante. Le nom d'Amélie cent fois répété, toujours précédé ou suivi de ces flatteuses épithètes si choquantes pour les oreilles de miss Matheus, élevoit dans son ame tous les mouvemens que le dépit et la jalousie peuvent exciter. La honte de paroître devant sa rivale, de paroître humi-

liée, contrainte à respecter ses droits; la douleur de lui céder, d'être témoin de son triomphe, d'abandonner l'objet de son amour à cette heureuse rivale, rendoit Miss immobile, la fixoit à sa place, lui faisoit oublier qu'elle étoit libre, pouvoit sortir et s'épargner le spectacle qui blessoit ses yeux et déchiroit son cœur.

Le concierge, charmé de la beauté, des grâces, de l'air noble et modeste d'Amélie, la regardoit attentivement, sentoit du plaisir à la considérer, l'admiroit, la trouvoit si supérieure à miss Matheus, que se tournant vers elle : Cela m'étonne, me passe, me confond, lui dit-il. Eh! comment le mari d'une si belle dame s'est-il amusé à vous conter de si longues histoires? Cette femme est un ange. Sur mon honneur, si elle m'avoit été connue, cent guinées ne m'auroient pas fait fermer les deux tours. L'impertinente réflexion du concierge tira miss Matheus de sa sombre rêverie. Ses esprits, ranimés par la colère, lui donnèrent la force d'éviter l'extrême mortification

qu'elle se préparoit en restant. Amélie, tout occupée de son mari, ne l'avoit point encore aperçue; elle sortit de la chambre, et bientôt après de Newgate, plus malheureuse dans ses propres idées, qu'au moment où elle y étoit entrée.

O mon Amélie, ma fidèle compagne, ma généreuse amie, s'écrioit M. Finton, toi à Londres, toi à Newgate, pour y chercher, pour y consoler l'objet de toutes les peines de ton cœur? Suis-je digne de tes soins, de ton amour, de tes bontés? La tendre Amélie pleuroit. Elle ignoroit encore si des jours si chers seroient conservés. L'homme d'affaires de sa sœur, arrivé dans la province, venoit d'y répandre le bruit de l'emprisonnement de M. Finton, et d'en apprendre la cause à tout le voisinage. Cette nouvelle, variant à mesure qu'elle se racontoit, parvint à Amélie, grossie de faits, chargée de circonstances, et devenue très-effrayante. Ce n'étoit plus un watchman battu, mais un connétable assommé, cinq ou six hommes

tués, autant de blessés, et la tête du coupable en danger. Ces récits infidèles portèrent la terreur jusqu'au fond de l'ame d'Amélie. Elle partit avec sa femme-de-chambre, fit la plus grande diligence, arriva à Londres, descendit de sa chaise au logement où M. Finton l'avoit priée d'adresser ses lettres, laissa sa femme-de-chambre, demanda une voiture, et se rendit à Newgate, où la vue de l'aimable prisonnier serra son cœur, et lui ôta long-temps la liberté de s'exprimer.

M'avez-vous crue capable de vous abandonner jamais, lui dit-elle enfin? pourquoi me cachez-vous vos malheurs? Vous souffrez et ne m'appelez point à votre aide; vous gémissez, et je ne partage point vos douleurs; vous pleurez, et mes larmes ne se mêlent point à celles que vous répandez! Ah! si vos jours sont en danger, quelle autre peut tomber aux pieds du prince, implorer sa clémence, demander le pardon royal, espérer de l'obtenir?... M. Finton con-

noissant son erreur, se hâta de calmer son cœur, en bannissant ses alarmes. Il lui apprit la vérité de son aventure, l'assura qu'il étoit libre, alloit sortir avec elle ; et pour l'en convaincre, il lui donna la main, s'avança vers le corridor où le concierge les rencontra. Ils descendirent, cet homme précédant Amélie, l'avertissant de prendre garde aux marches rompues, où ses pieds délicats pouvoient se blesser. Il la conduisit à sa voiture ; et fâché de sa complaisance pour miss Matheus, il regardoit M. Finton, levoit les épaules, répétoit : est-il possible ? Il fit cent complimens, mille révérences et quantité d'excuses à Amélie. Elle ne comprenoit rien à ses discours, et quand la voiture commença à marcher, elle demanda à son mari ce que cet homme vouloit dire.

Une question si simple parut à l'infidèle un problème difficile à résoudre. Il rougit, baissa les yeux, et les relevant un instant après sur Amélie, il la trouva si belle dans son habit de voyage, qu'il

pensa comme le concierge, et se demanda tout bas, comment il étoit possible qu'une autre eût excité ses désirs. Il se condamna, détesta sa foiblesse, en maudit l'objet, soupira, et ne trouva rien à répondre. Amélie attribua son silence à sa tristesse. Cherchant à la dissiper, elle lui montra une lettre du docteur Harrison, qui annonçoit son prochain retour. M. Finton, charmé que l'entretien se détournât naturellement d'un sujet embarrassant pour lui, parla avec plaisir du docteur. L'espérance de son retour les consoloit l'un et l'autre. Ils convinrent de rester à Londres, d'y attendre leur ami. Lui seul pouvoit accommoder l'affaire fâcheuse qui les inquiétoit. Miss Betzy ne résisteroit pas aux reproches du docteur, s'il consentoit à lui parler. Oseroit-elle exiger devant cet honnête homme le remboursement d'une somme si modique, dont sa mère avoit fait un présent. Il la confondroit par son témoignage, retireroit le billet de ses mains, leur rendroit la

tranquillité, et les reconduiroit dans sa paisible retraite. En se flattant de s'y revoir bientôt, ils avançoient vers la verge de la cour, y arrivèrent et descendirent à leur logement.

La maison appartenoit à mistriss Elisen, jeune veuve fort jolie et très-bien faite. Sa taille approchoit beaucoup de celle d'Amélie. Vive, étourdie, bonne, franche, riant de tout, ne s'occupant de rien, elle ne concevoit pas comment on pouvoit penser à l'avenir ou réfléchir sur le passé. Son mari, gentilhomme écossais, et capitaine d'infanterie, mourut un an après leur mariage, et ne laissa rien. La jeune personne, soumise aux ordres de la providence, pleura un peu, se consola ensuite, et retourna vivre avec une vieille tante qui lui tenoit lieu de mère. Toute la fortune de cette tante consistoit en une maison dans la verge de la cour, lieu que le malheur ou l'imprudence remplit toujours d'habitans. Sa tante venoit de mourir. Mistriss Elisen, son

héritière, tiroit trois cents guinées de ses appartemens : elle se contentoit de ce revenu, et sa sincérité, son bon cœur, l'enjouement de son esprit, et sa bonne conduite lui attiroient l'estime et l'amitié de tous ses locataires. A l'arrivée d'Amélie, elle étoit en ville ; mais elle la reçut à son retour de Newgate, félicita M. Finton sur sa liberté, et plus encore sur les charmes de sa belle compagne. Elle plut d'abord à Amélie. L'offre qu'elle lui fit de sa table fut acceptée avec plaisir. Le prix réglé pour l'augmentation du logement, et celui de la pension fixé, mistriss Elisen conduisit les deux époux à l'appartement qu'ils devoient occuper, et les y laissa.

Seul avec Amélie, M. Finton éprouva ce trouble, cet embarras qu'excite en nous la présence d'un ami qui, s'il étoit instruit de toutes nos actions, pourroit nous faire un juste reproche. S'il est possible de cacher ses fautes à ceux qu'elles intéressent, il ne l'est pas de se les dissimuler à soi-même. Elles deviennent un

poids insupportable pour un cœur sensible et délicat. La certitude de ne plus mériter le bien dont on jouit, répand une sorte d'amertume sur sa possession. En amour, en amitié, celui qui se permet une infidélité, en est toujours puni par la diminution de son bonheur.

M. Finton n'osoit fixer ses yeux sur ceux de son aimable femme. Il évitoit des regards accoutumés à pénétrer dans le fond de son cœur. Il tenoit une de ses mains, la baisoit, se taisoit, rêvoit. Le souvenir de ce qui s'étoit passé à Newgate le rendoit timide, incertain de la conduite qu'il devoit tenir; il soupiroit, il craignoit de profaner les charmes d'Amélie, en leur offrant le même hommage qu'il venoit d'accorder à ceux de miss Matheus. Pendant que ces réflexions l'occupoient, Amélie s'affligeoit; elle rêvoit aussi, mais plus tristement encore. Attribuant l'air sombre et le froid silence de M. Finton à ses derniers chagrins, elle songea avec douleur que sa sœur en étoit la première cause, s'accusa des peines de

celui qu'elle aimoit ; pensa que sans elle, sans son amour, il eût été plus tranquille, plus heureux. Cette idée fit couler ses larmes ; et regardant son mari avec une tendresse inexprimable : Ah ! dans le temps où mon cœur te choisit, lui dit-elle, aurois-je pu prévoir que je me reprocherois un jour des sentimens si doux ! ô mon cher Jemmy, ne les ai-je donc fait passer au fond de ton ame que pour te conduire à partager mon infortune, pour attirer sur toi le malheur, te rendre la victime des miens, et de l'avarice d'une sœur qui me hait ?

Qu'entends-je, s'écria M. Finton, en tombant à ses genoux ; tu te reproches mes malheurs, toi, ma chère Amélie, que le ciel me donna dans sa bonté ; toi, la source inépuisable de ma joie, de mon bonheur ! quoi ! j'ai fait naître ces cruelles idées qui t'arrachent des pleurs ! Ah ! ne t'y arrête point, si tu ne veux percer mon cœur de mille traits douloureux ! Ta tendresse, la constance de tes sentimens, la pureté de ton ame m'occupoient en ce moment,

je me trouvois indigne de toi : quel sort tu méritois !....... Je rougis à tes pieds..... Dis-moi que tu me pardonnes..... En me comparant à toi, j'aurai toujours besoin de ton indulgence..... O mon Amélie, tu es mon bien suprême. Si ma félicité peut être troublée, c'est par la crainte de voir diminuer la tienne. Que deviendrois-je si tes yeux s'ouvrant sur l'inégalité de nos vertus, tu t'avouois ta supériorité, et cessois de m'aimer?

Leur commun attendrissement fut suivi d'un entretien très-vif. Les larmes font souvent l'effet d'une querelle sur des cœurs sensibles ; sans avoir causé le chagrin que donne la mésintelligence, elles amènent toutes les douceurs d'un raccommodement.

L'heure du souper arriva, et avec elle mistriss Elisen, qui, par un excès de politesse, voulut les avertir elle-même, et les conduire dans la salle où l'on mangeoit. Pendant le repas, elle parut si charmée d'Amélie, si attentive à la servir, si empressée à lui plaire, à l'amuser, qu'elle

fit naître en elle ce mouvement de reconnoissance qui dispose à l'amitié. Avant de se mettre à table, M. Finton avoit envoyé chez sir James. Vers la fin du souper, on vint lui apprendre que son ami étoit arrivé de la campagne le matin même. Impatient de le voir, Finton se retira pour lui écrire et s'informer de l'heure où il pourroit le trouver le lendemain. Dès qu'il fut sorti de la salle à manger, mistriss Elisen se récria sur les agrémens de sa personne et l'apparente douceur de son caractère. Amélie sourit avec complaisance, et lui demanda si une figure aussi gracieuse, accompagnée d'un cœur fort tendre, ne la détermineroit point à changer d'état. Cette question fit rougir mistriss Elisen; elle se tut un instant; et puis éclatant de rire, elle assura que de long-temps elle ne songeroit à prendre des engagemens de cette espèce. J'ai donc bien mal interprété plusieurs de vos paroles, dit Amélie; elles me persuadoient que votre cœur n'étoit pas indifférent. Ah! que vous êtes pénétrante,

Madame, reprit mistriss Elisen! vous avez déjà deviné mon secret. Eh! mais non! je ne suis pas indifférente. Un jeune officier, bien fait, fort aimable, quelque temps avant la mort de ma tante, est devenu passionnément amoureux de moi. Il est tendre, séduisant par sa modestie: ma tante me conseilloit de ne point lui donner d'espérances; moi je l'aimois à la folie, et je lui en ai laissé prendre. A présent, je suis inquiète, embarrassée. S'il étoit possible d'écouter son cœur dans une occasion où la raison doit seule décider, je l'épouserois; mais non, on m'assure que cela seroit mal. Eh! quel obstacle la raison oppose-t-elle à vos désirs, demanda Amélie? Un très-grand, dit mistriss Elisen. Point de naissance, point de fortune; c'est un lieutenant, un simple lieutenant: tous mes amis s'élèvent contre lui, cela rend ma position désagréable. Tous les biens du monde ne me feroient pas renoncer à le voir. Si je l'épouse, on parlera; si je ne l'épouse pas, on parlera encore. Ce jeune officier a de

la valeur, de la conduite, des grâces, beaucoup d'amour, le plus heureux naturel.... Mais épouse-t-on un homme seulement parce qu'il plaît? L'inclination fait peu de mariages à Londres. Aimer, c'est assez pour soi; mais il faut donner aux autres une raison de ses démarches; n'est-ce pas, Madame? Je pense comme vous, dit Amélie: il est doux de voir applaudir son choix; mais, selon moi, l'estime publique est une raison suffisante de préférer l'homme qui la mérite et l'obtient. Si par les qualités du cœur et de l'esprit votre amant est digne de vous, qu'importe son état ou sa fortune?

Eh bien, vous parlez comme un ange, s'écria mistriss Elisen; là, sincèrement me conseillez-vous de suivre mon penchant? Réfléchissez mûrement à notre position; il n'a rien, n'espère rien. Ses amis promettent de l'avancer, mais il ne compte que sur son application à remplir ses devoirs; ainsi un bon cœur, un joli visage, de beaux cheveux, des dents parfaites, des yeux charmans, une pas-

sion ardente, voilà tout ce qu'il possède : je le répète, c'est assez pour moi ; mais les autres.... Çà, dites-moi votre avis en véritable amie.

Comme je ne connois point celui qui vous plaît, reprit en riant Amélie, je n'ose vous donner un conseil sérieux : j'ignore si un peu de prévention n'exagère point à vos yeux...... Oh non, interrompit-elle, il est aimable, très-aimable ; je puis le comparer à M. Finton. Ah ! s'il lui ressemble, épousez-le, dit vivement Amélie, il vous rendra heureuse. Mon dieu, que vous me charmez, ajouta mistriss Elisen ! j'ai consulté dix personnes sans en trouver une raisonnable. Mon jeune amant sera ici demain ; il revient de Porsmouth, où est son régiment : je vous le présenterai, vous le verrez, l'examinerez. S'il vous plaît (et il vous plaira, j'en suis sûre), si vous approuvez mes sentimens, les siens, je passerai sur toutes les considérations qui m'arrêtoient. Comme vous venez de le dire, la probité est la première des

qualités, la plus importante; ce qui me désole, c'est cette lieutenance.

Vous êtes un enfant, dit Amélie, et vous vous chagrinez sans raison. Celui qui se distingue dans un grade subalterne me paroît d'autant plus estimable, qu'il a moins de facilité de se faire remarquer. Comme personne n'attend rien de sa bienveillance, personne ne s'empresse à relever le prix de ses actions. S'il acquiert de la réputation, il la doit à ses nobles efforts : n'est-il pas glorieux d'être l'artisan de sa fortune, et de monter par son seul mérite au rang où la faveur a placé les autres ?

Que vous êtes bonne et obligeante, reprit la jolie veuve ! vous m'encouragez ; je me sens plus heureuse en ce moment que je ne le fus jamais. Ce pauvre jeune homme n'a pas trouvé un seul protecteur dans toutes mes connoissances. Il n'est pas riche, disoit l'un ; il n'est pas avancé, disoit l'autre : mais il m'aime : *bagatelle* ; mais je l'aime : *folie*. Malgré l'opiniâtreté de mes amis, j'étois fort déterminée à

suivre mon goût...... Je m'en suis d'abord doutée, interrompit Amélie. C'est que vous avez bien de l'esprit, continua mistriss Elisen : cependant j'avois grand besoin qu'une personne aussi sensée fût de mon avis : et s'approchant tout près d'Amélie, baissant la voix, prenant un air grave, je vais vous révéler un secret, Madame, lui dit-elle. Depuis six mois j'ai cru devoir..... La porte s'ouvrant alors, présenta à leurs yeux un cavalier vêtu de rouge. Il couroit, les bras ouverts, à la maîtresse de la maison, quand la vue d'Amélie l'arrêta : une exclamation vive marqua sa surprise et sa joie; les deux dames s'écrièrent en même temps : l'une, eh! c'est lui! l'autre, eh! c'est Atkinson!

Mistriss Elisen, charmée, attendrie, tendoit la main à son amant, embrassoit Amélie, pleuroit, rioit, ne savoit ce qu'elle faisoit. Quoi! il vous connoît, Madame? Quoi! vous le connoissez, Madame, disoit-elle? Oui, beaucoup, répondit Amélie. Nous nous connoissons depuis long-temps. Dès notre plus tendre

enfance nous nous aimions. Je lui ai donné mille fois le nom de frère, et lui accorderai toute ma vie celui d'ami. Que je suis aise, s'écria mistriss Elisen ! vous l'aimez, vous l'estimez, il est votre ami ! Félicitez-moi, Madame, votre ami est... oui, en vérité, il est mon mari. C'est de tout mon cœur que je vous fais un sincère compliment, dit Amélie en l'embrassant ; vous ne pouviez mieux choisir. Vous formez un couple charmant, et j'assure mistriss Elisen qu'elle possède le plus honnête homme d'Angleterre.

Atkinson embarrassé à laquelle des deux il rendroit ses premiers hommages, les contemploit en silence. L'amour et l'amitié excitoient en lui les plus douces émotions. Son attachement pour Amélie n'étoit point refroidi par le temps ni par l'éloignement, Ne pouvant parler, il prit leurs mains, les joignit, les croisa dans les siennes, et les pressant ensemble de ses lèvres, il les mouilla de ces larmes délicieuses dont le cœur même est la source, qui sont l'expression sincère et touchante

du sentiment. M. Finton entrant alors, poussa un cri de joie à la vue d'Atkinson. Le serrant dans ses bras avec transport, il répéta, c'est mon brave, mon honnête ami. Instruit de son mariage, il redoubla ses caresses, et dit à mistriss Elisen qu'elle pouvoit s'assurer d'être la femme d'un homme estimable. Appelez-moi donc mistriss Atkinson, s'écria-t-elle ; je ne veux plus cacher mon bonheur. Son mari, charmé de la voir déterminée à avouer son mariage, lui en marqua sa reconnoissance, et après un entretien de quelques instans Amélie et son époux se retirèrent pour laisser Atkinson et sa femme en liberté.

Le lendemain, M. Finton reçut à son réveil un billet daté de Newgate. On l'avertissoit de ne point s'écarter de la verge de la cour. Deux heures après son élargissement, un bailli chargé de s'opposer à sa sortie, s'étoit présenté à la prison ; fâché de ne pas l'y trouver, il avoit juré de l'y ramener dans peu, s'il n'acquittoit promptement une somme

assez considérable. On finissoit en assurant M. Finton que le temps lui apporteroit une grande consolation ; on lui découvriroit un secret important ; il connoîtroit la personne dont le cœur commençoit à s'intéresser pour lui, elle lui seroit utile ; et s'il étoit capable de pardonner, il deviendroit heureux.

M. Finton se doutoit bien que sa cruelle belle-sœur le poursuivroit à Londres. Il lui paroissoit tout simple qu'un bailli chargé de ses ordres s'efforçât de le surprendre et de l'arrêter ; mais ce secret, l'espoir dont on cherchoit à le flatter, firent peu d'impression sur son esprit. Il craignit d'abord que miss Matheus n'eût part à ce billet ; n'y voyant point d'apparence, il perdit cette idée. En examinant l'écriture, il lui sembla en avoir déjà vu. Il la montra à Amélie. Elle pensa aussi que ce caractère ne lui étoit point absolument étranger, mais elle ne se rappela ni le temps, ni l'occasion où elle croyoit en avoir vu un pareil.

A midi, sir James Elesmore, averti

par la lettre de Finton du lieu de sa demeure, prévint sa visite, se fit annoncer, et entra avec cet air d'empressement que donne l'amitié après une longue absence. Ces trois personnes goûtèrent un extrême plaisir à se revoir. Amélie s'informa de lady Elesmore, apprit qu'elle arriveroit bientôt de la campagne. Elle jugea, par les discours de sir James, que Fanny avoit beaucoup perdu dans le cœur de son époux. Elle en fut fâchée, la plaignit en secret; et malgré la grande fortune dont jouissoit cette dame, la tendre femme de M. Finton, sûre d'être aimée, préféra son partage à celui de son amie.

Dans le cours de la conversation, Finton demanda à James s'il se souvenoit d'Atkinson, leur ancienne connoissance. Il lui conta son mariage, et parla de sa femme avec éloge. Sir James voulut la voir. Finton le conduisit à son appartement. Le colonel trouva Atkinson plus aimable encore qu'il ne lui avoit paru à Gibraltar, et sa femme si jolie, si gaie, qu'il ne put se résoudre à la quitter. Il

demanda familièrement à dîner à M. Finton. Amélie prit soin de rendre le repas digne d'un convive délicat, et mistriss Atkinson en fit l'agrément par sa vivacité. Elle plut tant à sir James, qu'en sortant de table, s'éloignant un peu avec Finton, il lui dit : Parbleu, si l'honnête Atkinson n'étoit point notre ami, et ne méritoit pas des égards par sa façon de penser, l'humeur folle de sa femme m'attacheroit à elle; et ma foi, prendre mon cœur à présent, ce seroit m'obliger, me rendre un signalé service, car je l'ai donné à la plus insolente créature ! elle me tourmente depuis un peu de temps ; mais le diable m'emporte si je ne m'en venge un jour cruellement. La maligne bête s'amuse à me désoler. Et lady Elesmore, dit Finton, vous ne l'aimez donc plus ? Ah fi ! ne me parlez point de cette froide bégueule, reprit sir James ; je ne sais à quoi je songeois quand je m'avisai de l'épouser ; elle m'ennuie autant que son brutal frère. J'ai pensé vingt fois me couper la gorge avec lui. En honneur, je

serai contraint de tuer l'insupportable sot, pour avoir la paix. Il a des idées d'une bizarrerie.... Le croiriez-vous? le maussade personnage trouve mauvais que sa sœur soit stérile, il s'en prend à moi. Ma foi, qu'elle s'arrange, je ne puis qu'y faire. L'honneur de donner des neveux au colonel Maderty ne me tente point du tout. Comme il parloit assez haut, Amélie entendant nommer sir George Maderty, demanda de ses nouvelles; la conversation devint générale, ensuite on joua. Sur les huit heures du soir, comme Finton reconduisoit son ami, un homme qui sembloit craindre d'être remarqué, lui donna une lettre et disparut aussitôt. Finton se doutant de qui elle venoit, rougit, cacha la lettre avec un air embarrassé, même chagrin. Sir James se mit à rire, et parlant fort-bas : Vous me confierez l'intrigue, lui dit-il, ou je vous ferai une terrible querelle; l'aimable Amélie saura tout. Je ne vous cacherai rien, reprit M. Finton; mais soyez sûr que ce message est loin de

m'être agréable, s'il vient d'une femme. James le badina sur la fidélité conjugale qu'il affectoit, en avouant pourtant que, s'il eût été le mari d'Amélie, il auroit cru ne pouvoir changer sans y perdre.

En rentrant, il trouva Amélie engagée au jeu. Il saisit cet instant pour lire la lettre qu'il venoit de recevoir. Elle étoit de miss Matheus, comme il le soupçonnoit. Ayant dessein, lui disoit-elle, de se réconcilier avec sa famille, elle devoit garder des mesures, et par plusieurs raisons, n'admettre aucunes visites dans la maison où elle logeoit. Mais ne pouvant vivre sans le voir, afin d'accorder ses désirs avec la retraite que les circonstances lui imposoient, elle venoit de se procurer un petit appartement où elle se rendroit les jours dont ils conviendroient ensemble. Elle lui en envoyoit l'adresse, demandoit l'heure où il pourroit l'aller trouver le lendemain, le priant de lui répondre au lieu désigné.

M. Finton, déterminé à ne point la voir, sentit amèrement le malheur de sa

situation présente. En rompant décidément avec cette fille, il auroit voulu joindre aux douze guinées qu'il lui devoit, un présent capable de la dédommager de toutes ses avances ; mais il étoit sans argent, et n'osoit en demander à Amélie. Elle croyoit sa montre perdue à Newgate, ignoroit qu'avant d'arriver à Londres il avoit été volé ; comment le lui dire, sans avouer ses obligations à miss Matheus, et comment prier Amélie d'acquitter une pareille dette ? sir Rowland auquel, par une lettre écrite de Newgate, il demandoit mille livres sterling à emprunter, pouvoit seul arranger cette affaire au gré de ses vœux : en attendant sa réponse, il falloit ménager miss Matheus ; elle étoit si vive, si audacieuse ! Il lui écrivit donc avec politesse, mais sans se servir d'aucune expression qui marquât le moindre souvenir de leur intimite. Il lui apprenoit que sa belle-sœur ayant porté ses poursuites à Londres, la prudence lui défendoit de s'écarter du lieu de sa demeure. Un pas, hors de l'enceinte pri-

vilégiée le mettoit au hasard d'être arrêté. Il parloit de reconnoissance, d'amitié, d'égards, et pas un seul terme qui pût flatter sa passion. Cette froide réponse ne ralentit pas l'ardeur de miss Matheus. Tout ce que M. Finton lui avoit dit à Newgate, l'assuroit trop de sa tendresse pour Amélie. Elle n'espéroit plus la première place dans un cœur si prévenu; mais après s'être consultée, le partage inégal dont elle pouvoit jouir lui paroissoit encore un bien désirable. Elle offrit de lever avant peu l'obstacle qui retenoit M. Finton chez lui. Un ami, médiateur entr'elle et son frère, lui avanceroit tout l'argent qu'elle souhaiteroit. Si M. Finton refusoit de lui devoir sa liberté, elle prendroit un petit appartement tout près du parc, où il se rendroit sans courir aucun risque. Elle vouloit absolument le voir, lui parler, grondoit, flattoit, menaçoit; mêloit à la passion la plus vive, aux plus tendres invitations, des sentimens jaloux, des expressions de dépit. Sa lettre prouvoit combien elle étoit éloignée de

renoncer au droit qu'elle croyoit avoir acquis sur M. Finton.

Une fantaisie si obstinée le désoloit. Amélie pouvoit s'apercevoir des messages fréquens de miss Matheus ; le surprendre écrivant, s'inquiéter de lui voir traiter une affaire sans la lui communiquer. Le moindre air de mystère dans sa conduite alarmeroit son esprit. Elle méritoit tant d'égards ! Son ame sensible et délicate attachoit un si grand prix au bonheur d'être aimée ! la certitude de plaire répandoit un calme si doux sur tous ses momens, éloignoit si parfaitement de sa pensée tous les objets étrangers à sa tendresse, au plaisir véritable de la croire partagée ! Si la défiance lui ravissoit ce bien précieux, cette sécurité, source de son repos, de sa joie, quelle perte pour elle ! Blesser l'amour dans un cœur que ce sentiment rend heureux, c'est une inhumanité si cruelle, qu'aucun terme ne peut en donner une juste idée.

M. Finton ne sachant que dire à miss Matheus, laissa passer trois jours sans

lui répondre. Le quatrième, on lui donna une lettre d'elle. Le matin se passa tout entier sans qu'il pût la lire. En sortant de table, il alla dans le parc. A l'entrée de la première allée, il s'appuya contre un arbre, ouvrit la lettre et commençoit à la parcourir, quand sir James, traversant cette allée pour se rendre chez son ami, l'aperçut. Il s'avança doucement, lui mit une main sur l'épaule, et riant de tout son cœur : Ma foi, mon cher Finton, lui dit-il, je saurai votre secret, ou je semerai le trouble et la division dans le joli ménage; Amélie m'aura obligation de la découverte. Finton, charmé de rencontrer son ami au moment qu'il se voyoit en liberté, l'embrassa tendrement, lui demanda ses conseils et son secours dans une affaire qui ne l'intéressoit point du tout, mais l'embarrassoit beaucoup. Alors sans nommer miss Matheus, ni rien dire qui la rendît reconnoissable, il fit un récit fidèle de son aventure, exposa ses craintes et donna la lettre de miss à sir James, qui la prit et lut à haute voix ces paroles :

A l'ingrat, au très-ingrat M. Finton.

« Assurément, Monsieur, vous me croyez une patience à l'épreuve des plus ridicules procédés, puisque vous osez me traiter si légèrement, vous dispenser avec moi des égards, même de la politesse. Vous devriez attacher plus d'importance à mes sentimens, et me connoître assez pour redouter l'effet d'un insolent mépris sur une ame incapable de le supporter. Votre conduite me révolte. Je ne souffrirai pas les dédains d'un homme ; non, jamais je ne les souffrirai. M. Finton, prenez-y garde ; craignez de m'irriter. Je ferai passer dans le cœur d'Amélie les traits douloureux dont vous vous plaisez à percer le mien ; je l'instruirai moi-même de vos occupations de Newgate ; elle saura comment son tendre, son fidèle époux passoit les momens de son absence ; je la mettrai en état d'apprécier les fadeurs dont vous l'étourdissez sans cesse ; elle

apprendra combien vous méritez sa confiance ; vos petits propos romanesques ne lui en imposeront plus. Par un détail exact de vos jours, de vos nuits, de tous vos instans, elle verra si le souvenir de ses charmes.... Ne me forcez point à détruire sa tranquillité, à troubler la vôtre. Ménagez un cœur sensible et fier.... Ingrat, vous le possédez encore. Foible pour vous seul, il ne peut vous haïr, il est prêt à vous pardonner. Je me rappelle avec transport ces délicieux momens où vous me promettiez.... Oh, cette heureuse prison ! pourquoi l'ai-je quittée ? Maudit soit à jamais l'officieux fat qui s'est hâté de m'en tirer. Il ose me vanter ses soins, demander la récompense de ses services. Il m'aime, me le dit, veut me le prouver, me suit, m'importune ; et vous me fuyez, vous, mon cher Finton, dont la présence me combleroit de joie. Ah ! comment pouvez-vous me montrer cette cruelle indifférence ? rendez-vous à mes désirs ; venez, mon ami, venez : donnez-moi

un jour, une heure, un moment..... Est-ce à moi de prier, d'intercéder ?.... Je rougis.... Finton, songez-y. Vous me répondrez de la bassesse de mon cœur, de l'avilissement où votre obstination me conduit. J'effacerai la honte de tant de démarches humiliantes par une vengeance qui répandra l'amertume sur tous les instans de votre vie. Si vous ne venez pas ce soir à sept heures où je vous attends, Amélie recevra demain ma visite. Mon ame n'est pas faite pour la tiédeur, l'amour ou la haine doivent l'agiter. Voyez auquel de ces deux sentimens vous voulez la livrer. Je vous laisse le soin de déterminer celui qu'il vous est le plus avantageux de m'inspirer. Vous m'entendez, Monsieur ; votre visite ce soir, ou la mienne demain. Réfléchissez et choisissez. »

Eh bien, dit Finton, ne me plaignez-vous pas ? Vous voyez quelle femme j'ai eu le malheur de rencontrer. Mon inquiétude est extrême ; je connois sa har-

diesse et crains ses emportemens. *Le malheur de rencontrer*, répéta sir James! Eh! où est votre malheur, je vous prie, Monsieur? L'amour d'une jeune personne vive et jolie vous rend-il à plaindre? D'autres acheteroient fort cher une pareille disgrâce. Je m'attends à un conseil sérieux, reprit Finton, et non pas à des plaisanteries. Que feriez-vous à ma place? Dans ma position, une intrigue ne me convient point du tout. J'aime Amélie, je l'aime uniquement. Séduit par des avances, par le besoin de me distraire, j'ai cédé à l'impulsion de mes sens; le moment, l'occasion m'ont entraîné, mais mon cœur ne m'a jamais parlé en faveur de cette fille; libre de tout engagement, je ne la choisirois pas, même pour un simple amusement. Vous êtes difficile, dit brusquement sir James: miss Matheus est charmante, sa figure, son esprit.... Je ne croyois pas l'avoir nommée, interrompit Finton d'un air surpris. Malgré le mépris qu'elle m'inspire, je me re-

proche cette indiscrétion. Sir James les yeux fixés sur la lettre qu'il tenoit encore, faisoit peu d'attention aux discours de Finton. *L'officieux fat*, répétoit-il, *il m'importune* : insolente créature ! maudire l'honnête ami qui la secourt, la protége, lui rend la liberté ! Détestable ingratitude ! Voilà bien les femmes, leur diabolique contradiction. Parbleu, celui qui la dédaigne, l'abandonne, mériteroit mieux le nom de *fat*, au moins dans ses propres idées, que son libérateur. A quoi vous amusez-vous, dit Finton ? que vous importe ce qu'elle pense de cet homme ? Comment ! ce qu'il m'importe, s'écria James ? ventrebleu, Monsieur, le fat dont elle parle, c'est moi-même. Vous, dit Finton tout étonné ? Oui, moi, reprit-il ; je vous suis fort obligé, comme vous voyez. Que diable aviez-vous besoin d'enflammer cette fille, puisque vous ne vouliez pas la garder ! Nous voilà tous deux dans une jolie situation. J'ai perdu mon temps, mes soins, mon argent. Vous allez détruire le

repos de votre femme, rendre cette folle Matheus malheureuse, me chagriner, moi qui suis votre meilleur ami; et tout cela parce que vous aviez *besoin de vous distraire*. Vous avez cédé à vos sens, dites-vous; belle raison! Un homme sage, un philosophe, le possesseur de la plus belle femme du monde, qui venoit de la quitter! parbleu, c'est être pressé *de se distraire*. Quand ce premier mouvement sera passé, j'espère vous trouver moins injuste, dit Finton. Une femme de cette espèce mérite peu la chaleur que vous montrez, et ne doit pas élever la mesintelligence entre deux amis. Je sens un regret extrême de cette aventure; la part que vous y avez augmente mon chagrin; croyez, mon cher James... Eh! je crois, Monsieur, je crois, dit-il; je n'ai pas le moindre doute; les éclaircissemens sont tres-inutiles: on vous adore, on me déteste; voila le fait. Cette idée me rend furieux. Vous êtes calme, vous; à votre place, je le serois peut-être aussi; mais je me donne au diable si je n'aimerois mieux vous voir

l'amant favorisé de ma femme, que l'objet du caprice de l'impertinente Matheus. Mais comment la connoissez-vous, demanda Finton? Comment, reprit sir James? comme on connoît toutes ses semblables. Cet animal de Summers, que l'enfer confonde! épousoit mistriss Carrey, ma parente. Il me confia l'embarras où le mettoit miss Matheus. Il me la fit voir, elle me plut; pour lui rendre service, je convins de la prendre. Il me mena chez elle, et je m'engageai à la consoler du chagrin qu'il s'apprêtoit à lui donner. Il feignit une absence, je m'établis auprès de miss Matheus. Sous le nom d'ami de Summers, j'étois reçu, accueilli, maltraité, rejeté, retenu, chassé, rappelé: elle prétendoit à la dignité, à la constance, à la fidélité; m'étourdissoit de grands mots, exigeoit du respect, s'adoucissoit quelquefois. Romanesque, fantasque, railleuse et méchante, elle m'amusoit. Insensiblement je m'attachai, je voulus être aimé; mes affaires s'avançoient, quand il plut à ma femme, qui

étoit à Bath, de jouer la mourante. Ma tante, autre sotte, que la moindre bagatelle effraye, m'écrivit d'une façon si pressante, si lamentable, qu'il fallut partir. Je trouvai lady Elesmore enrhumée, mais si persuadée qu'elle avoit une fluxion de poitrine, qu'en dépit des médecins elle se fit traiter en conséquence, et pensa mourir. Enfin, après trois semaines d'ennui, d'impatience, j'arrive à Londres. J'apprends l'aventure de Summers; l'action courageuse de miss Matheus redouble mon amour. Je me presse de la servir. En trois heures j'arrange son affaire, lui écris, lui envoie deux cents guinées, mes gens, mon carrosse. Elle ne me répond point, refuse le carrosse, accepte l'argent, et pour première marque de sa reconnoissance, l'insolente me cache sa demeure. Je la découvre dès le soir même, par l'activité d'un valet intelligent. Je vole chez elle, me plains de sa rigueur, me soumets à ses volontés, lui offre, lui donne tout ce qui peut lui plaire, la rendre heureuse; et je suis *un officieux*.

fat ; on me maudit, j'importune, elle vous demande un moment, un seul moment.... Que je sois déshonoré, confondu, anéanti, si je ne me venge de l'impudente ! Eh, que prétendez-vous faire, dit Finton ? Je l'ignore, reprit James, mais je veux la punir. Auprès d'une bégueule, accoutumée à d'apparens respects, on sait qu'il faut perdre du temps, attendre celui de sa commodité pour être heureux ; mais une petite provinciale, dont personne ne veut, que Summers a quittée, que vous laissez..... je la soumettrai, ou le diable l'emportera. Mais, si elle n'a point de goût, d'inclination pour vous, dit M. Finton, si son cœur se refuse..... Je me soucie bien de son inclination, interrompit sir James ; elle est piquante, hardie, sa figure est jolie, sa tête singulière ; elle me plaît ; c'est sa personne qui me tente, c'est le plaisir de triompher de l'impertinente, de la réduire. Que diable fait le cœur à tout cela ? Vous ne l'aimez pas, vous ? en seroit-elle moins heureuse à présent, si vous cé-

diez à ses désirs, si vous contentiez sa passion? Je ne place point le bonheur dans l'imagination, je le trouvai toujours dans la réalité. Je suis outré contre la petite furie, mais j'en suis fou. Je la veux.... Damnation sur l'ingrate! Un homme de mon âge, riche, libéral, se voir dédaigné, trompé, maltraité, par une pareille..... Morbleu, je ne puis supporter cette idée! Ne dût-elle être à moi que vingt-quatre heures, je veux pouvoir dire que je l'ai eue à mon tour: rien ne me coûtera pour réussir.

Vous vous préparez un singulier plaisir, dit M. Finton: je vous croyois plus sensé, plus délicat; vous êtes donc du nombre de ces extravagans qui louent une maîtresse comme on fait un coureur, valet cher et souvent inutile; exposent aux yeux du public une femme parée de leurs dons, la mettent au rang des superfluités fastueuses dont se remplit la maison d'un grand? Quelles douceurs, quels plaisirs leur procure cette femme, indifférente pour eux, qui les hait peut-

être ? La foible et insipide satisfaction d'être regardé comme le maître de sa personne, et de priver de ses faveurs un essaim d'autres fous qui les désirent, par la difficulté de trouver le moment de les obtenir : cela vaut-il la peine de se ruiner ? de... Pourquoi non, dit sir James? Tout est varié dans le monde, et la fantaisie décide. Je ne veux point disserter, je veux jouir. Actuellement je mets tout mon bonheur à subjuguer une audacieuse, à la soumettre ; je la rendrai sensible ou la désolerai, mon parti est pris. Mais vous me demandiez conseil ; vous n'êtes donc pas déterminé à ne plus la voir ? Pardonnez-moi, dit Finton ; parfaitement déterminé à l'éviter, à la fuir : mais, comme je vous l'ai fait entendre, je voudrois en agir honnêtement avec elle. Si vous consentez à me la sacrifier, s'écria sir James, je me charge de tout, du congé absolu, de la dette, même du présent que vous désirez lui faire : reposez-vous sur moi, j'acquitterai noblement vos obligations, et vous

me rendrez à loisir cette bagatelle. J'exige votre parole d'honneur que vous renoncez à elle : allons, mon ami, jurez-le, vous ne la verrez point. C'est de tout mon cœur, de toute mon ame que j'en fais le serment, reprit M. Finton, en lui tendant la main. James la reçut, la serra : au moins, dit-il encore, ni complaisance, ni bonté de cœur ne vous séduiront : vous résisterez aux prières, aux menaces ? Finton l'en assura : alors ils s'embrassèrent, se promirent de s'aimer toujours, se séparèrent contens l'un de l'autre, et dans le dessein de se revoir bientôt.

M. Finton se retiroit chez lui, quand Amélie et mistriss Atkinson entrèrent dans le parc : elles vouloient prendre l'air, et jouir de la fraîcheur du soir. Il retourna sur ses pas pour les accompagner. Il y avoit peu de monde du côté où les dames choisirent de se promener. Au détour d'une allée, ils rencontrèrent le capitaine Tanger, s'entretenant avec un homme dont la figure étoit remar-

quable : l'ordre de la jarretière qu'il portoit, leur découvrit son rang. Tanger parlant vivement, passa sans les regarder. Cela est singulier, dit M. Finton ; Tanger familier avec un Lord. Au régiment où il servoit, on ne lui accordoit ni naissance, ni mérite. Nous le mettions rarement de nos parties ; personne n'en faisoit cas. On ne lui rendoit pas justice, sans doute : je suis bien aise de le voir réussir mieux à Londres. Il a de l'esprit, et sa conversation m'a toujours amusé. Tanger repassant un instant après, aperçut Finton, le salua ; et le Lord qu'il accompagnoit encore, s'arrêta, considéra les dames avec une obligeante attention, leur fit une profonde révérence, et continua de marcher. Amélie et mistriss Atkinson se retiroient, quand Tanger accourut embrasser M. Finton. Je croyois, lui dit-il, ne me débarrasser jamais de mylord Mansel, et mourois d'envie de vous aborder. Où vous êtes-vous donc caché, poursuivit-il, sans lui donner le temps de répondre, depuis votre arrivée

à Londres ? Je n'ai pu vous retrouver, malgré le soin que j'ai pris de vous chercher dans tous les lieux publics. Finton se mit à rire, et lui dit qu'en effet il avoit vécu fort retiré depuis leur dernière rencontre. Le capitaine lui demanda si une de ces dames étoit Amélie : M. Finton le présenta à sa femme. Comme elle vouloit sortir, Tanger lui donna la main. En la conduisant, il la pria de lui permettre d'espérer qu'elle voudroit bien recevoir la visite de mistriss Tanger, dont il lui vanta les charmes et le caractère. Amélie répondit avec politesse, et dès le lendemain tous deux se firent annoncer à sa toilette.

Mistriss Tanger avoit des traits peu réguliers, mais beaucoup de fraîcheur et d'éclat. Au premier aspect elle sembloit belle ; l'examen lui étoit moins favorable : cependant on l'auroit trouvée très-jolie, si elle n'eût pas cherché à le paroître. Le dessein de plaire embellit ordinairement : quand il naît de la bonté du cœur, de ce naturel aimable qui

porte une femme à répandre l'agrément autour d'elle, il prête un charme attrayant à ses moindres actions; mais si ce désir s'élève de la vanité, de l'amour-propre; s'il tend à tout soumettre, à tout enchaîner; s'il devient un art, loin de réussir, il se change en affectation, conduit au ridicule, et rend la beauté même défectueuse : c'est l'effet qu'il avoit produit sur mistriss Tanger. Vaine, coquette et grimacière, en voulant ajouter à la nature, elle étoit parvenue à se donner un air d'enfance, de vivacité, d'étourderie, qu'une taille haute et trop d'embonpoint rendoient absolument étranger à sa personne.

Cette femme ne pouvoit être du goût d'Amélie. Elle venoit la prier, la presser de dîner le lendemain chez Tanger. Finton, acceptant l'invitation, ôta à sa compagne tout prétexte de refus. Le capitaine et sa femme restèrent à dîner, et pendant le cours de la journée, Tanger sembla prendre un intérêt très-vif à la fortune de son ancien camarade : il s'é-

tonna qu'on eût réformé un si vaillant officier; blâma Finton de n'avoir fait aucune démarche à la cour; parla en homme qui possédoit la faveur d'un seigneur puissant; lui offrit d'employer le crédit de mylord Mansel pour remettre sa compagnie sur pied, ou lui procurer du service dans un autre régiment. Finton fut sensible à ces marques d'amitié de la part d'un homme qu'il connoissoit à peine. Naturellement facile et bon, il jugeoit assez sur l'apparence. La simplicité de son caractère, et la générosité de son cœur le portoient à regarder comme un ami tout homme qui se paroit à ses yeux du désir de l'obliger.

Comme Tanger logeoit depuis huit jours dans la verge de la cour, M. Finton pouvoit sans risque aller chez lui. Il s'y rendit le lendemain avec Amélie, et trouva le capitaine plus prévenant encore que la veille : le repas fut délicat, bien servi et très-gai. Les dames s'étant retirées pour prendre leur thé, Finton s'ouvrit en partie avec Tanger sur sa situation

présente : il lui avoua qu'il se trouveroit heureux de rentrer au service. Le capitaine lui promit d'intéresser mylord Mansel en sa faveur, lui fit mille protestations de zèle et d'amitié ; ensuite ils rejoignirent les dames, et la maîtresse de la maison demanda une table de jeu. La partie commençoit à peine, quand on annonça mylord Mansel. Ce seigneur salua respectueusement Amélie, civilement M. Finton. Après un peu de cérémonie, il accepta la place du capitaine, prit son jeu ; et se récriant sur la beauté du jour, il proposa une promenade à Kinsington. Mistriss Tanger répondit qu'elle la feroit avec plaisir, si Amélie vouloit bien l'y accompagner : un signe de M. Finton détermina sa femme à se montrer complaisante. Les ordres de Mylord donnés, une calèche attelée de six chevaux, se trouva prête comme la partie finissoit : tous y montèrent. Arrivés à la maison royale, une superbe collation fut servie dans un des bosquets. On se promena jusqu'à minuit. Mylord parut si bon, si simple,

si uni, si peu fier de sa naissance, des avantages de sa fortune, si accoutumé à les priser seulement comme des moyens d'être utile, de faire des heureux, que Finton et Amélie le regardèrent avec respect, pensèrent qu'il honoroit son rang, la nation, l'humanité, et désirèrent ses vertus à tous ses égaux.

Il s'en falloit bien qu'ils eussent pris une juste idée de leur nouvelle connoissance. Mylord Mansel possédoit l'art de déguiser son caractère : celui qui convenoit le mieux à ses desseins sembloit toujours lui être naturel. Abandonné fort jeune à sa propre conduite, ses premières années s'étoient passées à vivre avec ces femmes indécentes, dont l'état est d'offrir des amusemens vifs, qui répandent le dégoût sur les plaisirs véritables. Leur commerce excite, enflamme le désir, mais refroidit l'ame et resserre le cœur; il anéantit les mouvemens simples de la nature; mouvemens entretenus par la sage économie de leur usage : ils s'affoiblissent, se détruisent. On veut les rem-

placer par la force de l'imagination ; alors les idées se portent plus loin que le sentiment ne peut conduire : bientôt on joint à l'impossibilité de se satisfaire, le malheur de n'être plus sensible à ces impressions aimables qui mêlent à l'émotion des sens cette voluptueuse ivresse de l'ame, source du vrai bonheur, dont la perte est sans retour et sans dédommagement.

Un peu avant sa trentième année, Mylord se trouvant dans cet état de langueur, renonça à l'espèce de femmes qu'il avoit long-temps préférée ; elles lui devinrent insipides et inutiles. L'amour de l'intrigue succéda à ses premiers goûts. Il espéra ranimer ses passions éteintes par la difficulté de plaire, d'obtenir un cœur qui se refusoit à la tendresse. Il chercha à vaincre, à séduire : triompher d'une vertu sévère, ou d'un penchant avoué, brouiller des amans, profiter de leurs querelles, troubler des époux unis par le sentiment, tromper un tuteur, une mère, tendre des pièges à l'inno-

cence ; voilà les occupations dont mylord Mansel se fit des plaisirs. Un vil essaim de misérables, toujours prêts à servir bassement les grands, s'employoit à découvrir de jeunes et belles personnes propres à remplir ses vues. Tanger, plus zélé, ou plus adroit que les autres, mérita sa faveur par ces moyens infâmes. Un état aisé devint le prix de son ardeur à l'obliger. Il forma sa femme à prendre les mêmes soins. Ces deux malheureux destinoient l'aimable Amélie à devenir la victime de leur intérêt : dès l'instant où Mylord l'avoit vue dans le parc, Tanger s'étoit engagé à lui procurer la facilité de la séduire.

Afin de voiler ses desseins, mylord Mansel traita les deux dames avec une parfaite égalité. Ses attentions les plus marquées furent pour M. Finton. Il lui offrit son amitié, son crédit, ses services, et parut désirer sa confiance. En conduisant Amélie à la porte de son appartement, il demanda sans affectation la permission de lui rendre quelquefois ses hommages :

il l'obtint, en profita, devint bientôt assidu, familier dans la maison; paroissant charmé de M. Finton, et désirant avec ardeur de l'éloigner, il travailla de tout son pouvoir à lui faire avoir une commission très-avantageuse; mais, sans l'en avertir, il la sollicita pour les Colonies.

Le lendemain de sa promenade à Kinsington, Amélie eut le soir un accès de fièvre, des vapeurs, un tremblement terrible et de violens maux de tête. Elle pleura toute la nuit, paroissant craindre extrêmement de se trouver dans l'état où elle s'étoit vue à Gibraltar. Cependant une sombre mélancolie qu'elle-même sembloit vouloir surmonter, fut l'unique suite de cet accident. Atkinson, sa femme, mistriss Tanger, mylord Mansel et le Capitaine s'empressèrent à la dissiper: Mylord proposa mille moyens de la distraire, de l'amuser, assura Finton qu'elle menoit une vie trop retirée, trop sédentaire. Ce tendre mari se le persuada; il la conjura de se livrer un peu plus à ses amis,

aux plaisirs qu'ils s'efforçoient de lui procurer. Amélie soupira, laissa tomber sa tête sur son sein, rêva, ne put retenir quelques larmes, et d'un ton triste, mais doux et tendre : ô M. Finton, lui dit-elle, je n'ai jamais donné le nom de plaisir à toutes ces parties qu'on arrange pour en chercher ; mon cœur seul m'en a fait goûter, et si mes sentimens vous intéressent toujours, je suis encore heureuse.

Ces paroles troublèrent M. Finton. *Si*, ma chère, reprit-il ; eh ! depuis quand ? doutez-vous du prix que j'attache à votre tendresse ! *Si!* Eh bon Dieu ! ai-je rien désiré plus ardemment qne le bonheur de vous plaire, d'être aimé de vous ? Quoi ! m'y croiriez-vous moins sensible à présent ? Cette certitude seroit bien affligeante pour moi, s'écria Amélie ; mais si je l'avois, je saurois souffrir et me taire ; je ne tourmenterois point l'homme que j'aime, par d'odieux soupçons ou de fatiguans reproches. Je ne l'en aimerois pas moins, et gémirois en secret, en me

disant sans cesse, j'ai perdu dans son cœur la place que je devois y occuper, mais il conservera toujours la sienne au fond du mien. J'espère, dit M. Finton, inquiet, ému, embarrassé; j'espère... je crois... non... jamais... perdre dans le cœur de l'homme que vous aimez, vous, ma chère Amélie! Ah vous y gagnerez chaque jour.... mais pourquoi.... comment.... d'où vient.... quelle idée! que signifie ce langage? dites, ma chère Amélie: que voulez-vous me faire entendre? Rien, puisque vous m'aimez, répondit-elle. Tanger entrant alors, interrompit cet entretien. Il venoit demander de la part de Mylord un mémoire instructif. Finton se retira pour l'écrire. Il voulut ensuite faire expliquer Amélie; mais elle évita soigneusement de reprendre cette conversation. Comme elle ne changea point de conduite avec son mari, ne lui montra aucune humeur, il se persuada que ce nuage avoit pu s'élever du chagrin de le voir chercher à rentrer au service. Cependant elle ne s'étoit

point opposée aux démarches de Tanger, et sembloit même désirer que mylord Mansel réussît à lui procurer de l'emploi.

Quinze jours se passèrent sans que M. Finton reçût un seul message de la part de miss Matheus. Il se crut oublié, et se félicita de l'être. Mais James ne venoit plus le voir. Sa négligence l'inquiéta. Il envoya savoir s'il n'étoit point malade ou absent. Il se portoit bien, et n'avoit pas quitté Londres. Finton lui écrivit, se plaignit de son long oubli, et le pria à dîner. James ne lui fit point de réponse. Ce procédé le surprit. Il aimoit sincèrement le colonel Elesmore, et ne croyoit pas lui avoir donné sujet d'en user si mal avec lui. Compatissant à sa foiblesse pour miss Matheus, qui sans doute occasionnoit sa mauvaise humeur, il résolut de pardonner à sa folle passion, de le chercher, de le ramener; il attendit impatiemment le dimanche, seul jour où il pouvoit en sûreté parcourir la ville, et se rendit chez sir James.

On dit à sa porte qu'il dormoit. Finton se fit écrire, annonçant qu'il reviendroit. Une heure après il se présenta une seconde fois. James étoit sorti. Il demanda s'il reviendroit dîner; on dit qu'il ne rentreroit pas de tout le jour, et partiroit le lendemain pour la campagne. Plusieurs carrosses dans la cour prouvant à Finton que le Colonel se faisoit céler, et céler pour lui seul, il se retira très-mortifié, maudissant miss Matheus, son propre égarement, et trouvant son ami bien injuste de le punir d'une faute que le hasard seul lui avoit fait commettre.

Voulant dissiper un peu son chagrin avant de rentrer chez lui, il prit le chemin de Hyde-Parc, et se promena long-temps, rêvant tristement à la bizarrerie de James, qui abandonnoit un tendre ami pour une maîtresse indigne de l'occuper un instant. Il marchoit assez vite, quand il se sentit saisir par deux bras qui le serrèrent étroitement. Il tourna la tête, vit le colonel Maderty, et lui

rendit ses caresses avec d'autant plus de vivacité et de plaisir, que jamais sa rencontre ne pouvoit lui paroître aussi agréable. Ils se détaillèrent mutuellement leurs diverses aventures pendant près de trois ans d'absence. Sir George trouva très-mal à lui de s'être laissé réformer. Un brave officier, deux fois blessé dans un siége, souffrir qu'on le réforme, disoit-il! si l'affaire m'eût regardé, les deux chambres en auroient eu le démenti. Mais ces maudites Communes ne savent que retrancher; on fait la paix à tort et à travers, sans s'embarrasser des officiers que cela n'avance pas. Il parla deux heures de la dernière guerre, des avantages de la valeur, loua beaucoup celle de Finton, et n'oublia pas la sienne. Quand ce sujet fut épuisé, M. Finton fit enfin tomber la conversation sur James, et ne dissimula point qu'il étoit un peu mécontent de sa conduite à son égard. Et moi donc, dit Sir George, croyez-vous que j'en sois satisfait? c'est bien le plus détestable mari....

Je pensois unir ma sœur à un homme, je lui ai donné un fat, un courtisan, occupé de lui-même et de cent platitudes inutiles, une tête folle, qui ne s'attache à rien de solide. En trois ans, pas un héritier! pas un neveu! pauvre Fanny! mort et enfer! Je l'aurois déjà rendue veuve, si elle ne m'avoit assuré qu'il lui étoit égal de l'être ou de ne l'être pas. Elle arrive demain à Londres; je suis venu l'attendre, et depuis trois jours que j'habite la ville, je n'ai pu rencontrer mon digne beau-frère.... mais... enfin nous pourrons.... je veux voir ma sœur mère de famille, ou j'enverrai James à tous les diables.

Je ne puis vous exprimer combien il m'est douloureux d'avoir à me plaindre de lui, dit M. Finton; son procédé blesse l'amitié; j'en suis extrêmement touché. Eh bien, reprit Sir George, il est des moyens usités en pareil cas; vous les connoissez, servez-vous-en. Malgré son air de poupée, James est un brave militaire, capable de faire raison à un

honnête homme. Jamais parent ni allié du colonel Maderty n'évita les occasions ; ainsi je suis sûr.... Eh bon dieu ! A quoi songez-vous, dit M. Finton ? vous n'avez qu'une idée dans la tête ; vous y rapportez tout ; est-ce cela dont il s'agit ? James est mon ami ; il m'est cher, bien cher en vérité. Je n'ai nulle envie de le quereller, et si je me plains de son cœur... De son cœur, interrompit sir George ! prenez garde à ce que vous avancez, Monsieur, vous parlez du mari de ma sœur. Sang et furies ! s'il manquoit de cœur je l'étoufferois. Voulez-vous m'entendre, s'écria M. Finton ? je vous dis, vous répète, vous jure, que l'affaire n'est point de cette espèce. Loin de vouloir attaquer la vie de James, je la défendrois au péril de la mienne. Modérez-vous, écoutez-moi. Si mon dessein étoit de me battre, je ne vous consulterois pas apparemment; aurois-je besoin de votre médiation ? Je vous la demande, comme vous voyez. Servez-moi, je vous en prie. James m'évite. Voilà ce qui me fâche contre lui.

Malheureusement de fâcheuses circonstances m'empêchent de paroître dans les lieux où je pourrois le rencontrer et le contraindre à me donner des éclaircissemens sur sa conduite. Je ne veux que le voir, lui parler : deux momens d'entretien particulier termineront pour toujours nos légers différends. Fort bien, Monsieur, fort bien, dit gravement sir George, je vous entends. Vous voulez que je vous ménage une rencontre, cela est prudent. Une explication sur le pré ; n'est-ce pas là ce que vous exigez ? Vous serez satisfait, mon ami, je vous le promets. M. Finton alloit répliquer, et montrer que sa patience commençoit à l'abandonner, quand plusieurs officiers du régiment des Gardes, qui dînoient avec le Colonel, vinrent les aborder. Ils se promenèrent un peu de temps ensemble. George et ses amis s'efforcèrent d'engager M. Finton à se mettre de leur partie. Il s'en défendit poliment, et les quitta après avoir prié sir George d'oublier ce qu'il lui avoit dit, et de n'en

point parler à James. Il se repentoit de s'être ouvert à cet extravagant. Mais le Colonel n'avoit garde de renoncer à une commission de cette importance. Il lui serra la main, et l'assura d'un air mystérieux qu'il rempliroit ses désirs.

En rentrant chez lui, M. Finton y trouva Tanger et sa femme. Ils y dînoient. Mistriss Atkinson vint un instant après, conduite par mylord Mansel. Il la ramenoit de l'église où ils s'étoient rencontrés. Elle apprit à tout le monde la bonté de ce seigneur. Il venoit de lui promettre une commission de capitaine pour son mari. Le cœur d'Atkinson palpita de joie en l'écoutant, ses joues se couvrirent de rougeur. Il remercia Mylord de la grâce qu'il vouloit bien lui faire, et Amélie se montra fort sensible à la généreuse protection dont il honoroit un homme qu'elle estimoit. Mistriss Tanger lui dit tout bas, que sûrement elle obligeroit Mylord si elle l'arrêtoit à dîner. Amélie au-dessus de ce petit orgueil qui souvent rend impoli, offrit, en riant, son dîner à

mylord Mansel, badinant elle-même de la frugalité du repas où elle l'invitoit. Il l'accepta avec joie. Cependant en retenant le Capitaine et sa femme, elle avoit donné des ordres, et la table de mistriss Atkinson se trouva assez bien servie.

Amélie observant régulièrement le dimanche, tint cercle après le dîner au lieu de jouer; ainsi on s'entretint en attendant l'heure de la promenade. Une fète brillante que préparoit l'ambassadeur de France, pour célébrer un heureux événement arrivé à la cour de son maître, fut le premier sujet de la conversation. Cette fête devoit se terminer par une illumination et un bal masqué. Mistriss Tanger assura qu'elle la verroit; on parla ensuite d'un livre nouveau. Mylord Mansel demanda à Amélie quel genre de lecture l'attachoit le plus. La morale, Mylord, répondit-elle. La morale, répéta-t-il d'un air surpris! eh! bon Dieu! une jeune et belle personne préférer la morale à tant d'ouvrages amusans! Oserois-je vous prier, Madame, de me dire ce que cela

apprend? A penser, répliqua-t-elle. Et à réfléchir tristement, ajouta-t-il. Le bel avantage! n'est-ce point assez de souffrir? faut-il encore rendre ses peines plus pesantes en s'en occupant? Chercher la source de ses maux, c'est les augmenter. Vous me permettrez de croire, Mylord, dit Amélie, qu'on peut employer la morale à un usage plus raisonnable et plus utile. Loin de rendre nos peines plus amères, elle nous accoutume à les supporter, nous soutient, nous console; en se pénétrant de la nécessité de souffrir, on se soumet, on s'habitue à porter courageusement sa part d'un fardeau dont les autres se laissent accabler: on ne se fait point un malheur des accidens légers qui troublent continuellement la paix d'une ame foible, abattue par la moindre contradiction. Je respecte vos opinions, Madame, reprit Mylord, mais je hais les moralistes. Leurs livres ennuient, et leur commerce assomme. Ceux qui pensent toujours sont trop avec eux-

mêmes pour devenir jamais agréables aux autres.

C'est peut-être l'histoire que vous préférez, Mylord, dit M. Finton. Ah fi, s'écria mistriss Atkinson! comment peut-on lire l'histoire? je défie un bon cœur de s'en amuser jamais. Que de meurtres! de trahisons! de brigandages! pour un honnête homme qui s'y rencontre de temps en temps, on y trouve cent infâmes, dignes du dernier supplice. Sur mon honneur je suis de votre avis, dit Mylord; d'ailleurs c'est une insipide lecture. Cela est rarement écrit, aucun détail, rien qui amuse; et puis à quoi bon savoir ce qu'on faisoit à Athènes, à Rome, en Perse? où cela mène-t-il? A rien du tout, dit Tanger, si ce n'est à s'ennuyer. Apprend-on dans ces livres l'usage du monde, les mœurs de ses compatriotes, les goûts dominans du siècle? Y démêle-t-on le caractère des hommes avec lesquels on vit? Rencontre-t-on dans sa garnison, ou dans les camps, des Ca-

milles, des Scipions, des Epaminondas? Va-t-on voir à leur toilette des Lucrèces, des Artémises? soupe-t-on avec des Vestales? La chambre des pairs ou celle des communes est elle composée de Solons, de Lycurgues, de Catons? Il faut, je crois, étudier son pays, bien connoître son siècle, avoir l'esprit dont il fait cas. Eh bien, je vous approuve, dit mistriss Atkinson, un auteur grave m'est insupportable; l'historien me met en colère, et je regarde un moraliste comme un homme de mauvaise humeur, que la joie des autres importune. Mais n'est-il pas singulier qu'un extravagant se mette en tête d'avoir à lui seul plus de raison que le monde entier? Il crie, querelle, veut réformer, reprendre, instruire; perd son temps et sa peine, n'est point écouté, ne corrige personne; et peut-être regrettant à soixante ans son travail inutile, il voit mieux, sent ses torts, et se dit en soupirant : eh! mon Dieu, que n'ai-je ri avec ces fous, si aimables, si sédui-

sans, au lieu de tenter en vain de les rendre aussi maussades que moi ?

Que pense mistriss Tanger, demanda Amélie ? Moi, répondit-elle, je proscris l'histoire et la morale, mais j'aime passionnément les livres agréables, surtout ces petits contes charmans où remettant d'abord sous nos yeux les jours heureux de l'enfance, on nous présente une Fée la baguette à la main. Elle ne s'amuse point à élever des palais de diamans, à faire mille lieucs en un moment. La baguette donne seulement l'art de disserter long-temps sans changer de sujet. Rien n'est plus commode pour le lecteur ; car il peut fermer le livre au premier endroit, le rouvrir au hasard, et poursuivre avec plaisir. Comme on traite sans cesse le même point, on se trouve toujours à la conversation, et l'on passe vingt feuillets sans s'en apercevoir.

Madame lit des contes français apparemment, dit Atkinson ? Oui, Monsieur, continua-t-elle, et j'en suis folle : ne

vous plaisent-ils pas ? J'en ai peu lu, ajouta-t-il, et ne me crois point assez habile dans la langue française pour décider du mérite d'un ouvrage que je puis entendre mal. Vous êtes modeste, dit Amélie, vous en jugeriez très-bien ; mais vous et moi connoissons mieux la Bruyère et la Rochefoucaut que les livres dont parle Madame. Quoi ! Atkinson prétend-il être un philosophe, s'écria Mylord ? Je m'applique au moins à le devenir, répondit-il. En vérité, vous auriez cette folie, poursuivit Mylord ? à votre âge vous voudriez vaincre vos passions ? devenir un stoïque, un sauvage ? quelle manie !

J'envisage la philosophie sous un aspect bien différent, reprit Atkinson, je la regarde comme l'art de se rendre heureux et de communiquer son bonheur aux autres créatures. Elle ne détruit pas les passions, elle en modère seulement l'impétuosité, et leur laisse l'activité qui en fait les plaisirs. Vous pensez juste, Atkinson, dit M. Finton. Je ne sais com-

ment on est parvenu à perdre l'idée de la philosophie en conservant son nom. En vérité, Mylord, l'amour de la sagesse ne forme point des sauvages, mais des hommes doux, humains, compatissans, sociables. Leurs voix ne s'élèvent point avec aigreur contre les vices ou les erreurs ; ils s'efforcent de s'en garantir, et s'accoutument à les supporter. Ce sont des voyageurs, qui, en marchant, examinent une route dangereuse ; ils cherchent le sentier le plus droit, regardent avec douleur ceux qui s'égarent dans les chemins de traverse, les avertissent doucement du péril où ils s'exposent ; loin de haïr les imprudens qui méprisent leurs conseils, s'ils les voient tomber, ils s'en approchent, pleurent sur eux, et leur tendent la main pour les relever.

Admirable portrait, dit en riant Mylord Mansel, mais en marchant toujours tout droit on a sans cesse le même point de vue, et cela devient lassant. Pensez-vous que ces chemins de traverse n'offrent pas mille amusemens variés ? et

ne vous êtes-vous jamais détourné, Monsieur ? En parlant d'un sage, je n'ai pas prétendu me désigner, répliqua Finton, mais celui qui a le bonheur de l'être. Ce bonheur ne me tenteroit guère, dit Tanger, j'aime assez à courir au hasard. Croyez-moi, M. Finton, celui qui réfléchit, s'avise de vouloir approfondir, ne vit pas le plus content du monde. Heureux qui s'attache à la superficie : une touche légère donne de l'agrément au même objet qu'un coloris plus fort rendroit effrayant. Voyez une très-petite mouche étaler au soleil l'azur et la pourpre de ses aîles : rien de plus joli que ce brillant insecte ; regardez-la au microscope, c'est un gros monstre fort paré et fort laid. Tout ce qui nous plaît, nous séduit, nous enchante, n'a dans le fond que l'avantage d'être vu, et non pas examiné.

Si votre comparaison est juste en l'appliquant aux objets, dit Amélie, elle ne l'est point en la rapportant aux sentimens et à la conduite. On ne peut trop

sonder son cœur, étudier ses mouvemens habituels, soit pour les suivre, soit pour les réprimer. Une intime connoissance de notre naturel est la première que nous devons chercher à acquérir. J'aurois mauvaise opinion d'un homme qui craindroit d'approfondir son ame, et ne pourroit sans chagrin réfléchir sur lui-même.

Vous penseriez mal de beaucoup de personnes, dit Mylord, car il en est peu qui se plaisent à cet examen de leur intérieur. On l'évite soigneusement au contraire. Se dissiper, se distraire, s'amuser, n'est-ce pas se fuir, s'éloigner de soi-même? Au reste, on parle en général, reprit Tanger. J'espère, Madame, que mes discours ne me nuiront point dans votre esprit; rien ne me consoleroit d'être l'homme dont vous prendriez une mauvaise opinion.

Son espérance fut déçue; ces propos et ceux qui suivirent encore, commencèrent à détruire l'estime qu'Amélie avoit pour le caractère de mylord Man-

sel. Elle le soupçonna de feindre des vertus dont la pratique lui étoit étrangère, et regarda Tanger comme un homme sans principes et sans délicatesse. Elle cacha le jugement qu'elle portoit de ces deux personnes, et continua de vivre poliment avec une société qui plaisoit à son mari, et pouvoit lui devenir utile.

M. Finton n'exigeoit rien d'elle ; mais le désir vif et continuel d'obliger celui qu'elle aimoit, et sa complaisance naturelle, lui avoient depuis long-temps fait oublier, en parlant à M. Finton, ce mot que l'amour et l'amitié ont banni de leur langage, ce *non*, d'où s'élèvent insensiblement la mésintelligence et le dégoût dans les commerces les plus intimes.

Mylord Mansel donna la main à Amélie, et la conduisit dans le parc, où elle alla se promener. Tout le monde la suivit, à l'exception de M. Finton. Craignant que le colonel Maderty ne tînt à sir James des propos capables de les brouiller tous deux sans retour, il resta chez lui

pour écrire à son ami. Il lui fit un détail exact de ce qui s'étoit passé le matin avec sir George, le pria de ne point ajouter foi aux visions d'un extravagant. Il finissoit en le conjurant de poser la main sur son cœur, et de se demander ensuite, si en traitant mal son plus sincère ami, il se sentoit content de lui-même. Il se hâta d'envoyer sa lettre, et se rendit dans le parc, où il avoit promis d'aller rejoindre Amélie.

Sir James répondit avec une politesse froide à la tendre démarche de M. Finton. Il employa des expressions équivoques, et se servit de ces excuses vagues, qui loin de justifier une mauvaise conduite, prouvent seulement que l'on connoît ses torts sans vouloir les réparer. Finton sentit vivement la perte de cet ami. Il accusa miss Matheus de s'être vengée de son indifférence en le lui ravissant. Il plaignit la foiblesse de James, recommença à se reprocher la sienne, à détester le moment où il avoit cru ne pouvoir, sans une sorte de grossièreté,

se refuser à des avances qui devoient plutôt exciter son dégoût, qu'émouvoir ses sens. Il admira la contradiction des idées reçues, qui forcent un homme poli à craindre de se manquer à lui-même, s'il résiste à des invitations pressantes, lui, dont le sentiment habituel est de mépriser la femme hardie qui ose l'attaquer. Après de longues réflexions, il prit enfin le parti de renoncer au projet de ramener son ami, mais il ne put se résoudre à le bannir de son cœur.

Le mardi au soir, il reçut par la poste de Londres un billet conçu en ces termes :

« Trouvez-vous demain, s'il vous
» plaît, Monsieur, à Hyde-Parc; on
» vous y attendra à six heures du matin,
» vers le rond; n'oubliez pas votre épée,
» vous en aurez besoin. »

Le lieu du rendez-vous choisi depuis long-temps pour terminer dés querelles, l'heure et le style du billet s'expliquoient assez. Mais qui vouloit l'attirer dans cet

endroit? Etoit-ce James? Non, sans doute, il ne se cacheroit point. De sa vie M. Finton n'avoit offensé ni désobligé personne. Trop brave pour refuser un défi, il résolut de se rendre au lieu marqué. Cependant il rêva, soupira, pensa à sa femme, à son fils, sentit le ridicule du préjugé bizarre auquel il falloit sacrifier des intérêts si chers. Où alloit le conduire un point d'honneur si mal entendu? Peut-être vis-à-vis d'un malheureux; indigne de se mesurer avec lui, que miss Matheus ou sa belle-sœur engageoit à attaquer sa vie; car dans le monde entier il ne se connoissoit point d'ennemi, excepté ces deux femmes.

Le lendemain au point du jour il se leva doucement, sortit sans bruit, gagna Hyde-Parc, et se rendit au lieu désigné. Il s'y promena long-temps, et s'impatienta beaucoup n'y voyant arriver personne. Sept heures passées, il commença à soupçonner une méprise, examina attentivement le billet; il s'adressoit à lui sans aucun doute. Il résolut d'attendre

encore. Une demi-heure s'étant écoulée, et son ennemi ne paroissant point, il regarda le défi comme une très-sotte plaisanterie, sans imaginer de qui elle pouvoit venir. Il se retiroit, quand on l'appela par son nom. Il tourna la tête, et vit le colonel Maderty accourant à lui. Est-ce vous, lui dit en riant M. Finton, qui vous êtes amusé à me faire sortir si matin, ou vous auroit-on trompé par une pareille malice? Je suis mortifié de vous avoir fait attendre, lui cria le colonel; mais c'est sans malice. Allons, Monsieur, tirez votre épée. Y songez-vous, sir George, reprit Finton tout surpris? eh! à propos de quoi cette folie? Folie, dit le colonel? défendez-vous, rien n'est plus sérieux. M. Finton, adroit et se possédant, forcé de mettre l'épée à la main, se contentoit de parer en le priant d'arrêter, de s'expliquer, de lui apprendre le sujet de cette extravagance inconcevable. Le colonel, sans l'écouter, s'irritoit de ses ménagemens, s'avançoit sur lui, le pressoit, et le con-

traignit enfin de s'appliquer à le mettre hors de combat. Il le blessa au bras droit : l'épée du colonel tomba ; Finton la releva, et voyant couler le sang d'un homme qu'il étoit loin de haïr, il en fut sensiblement touché ; ses yeux se remplirent de larmes. Est-il possible, lui dit-il, que vous m'ayez forcé à une action que je me reprocherai toute ma vie? Pourquoi me voulez-vous tant de mal? qui vous a fâché contre moi? qu'ai-je fait? Je me donne au diable si j'en sais rien, dit froidement le colonel. Vous vous plaignez de James, James se plaint de vous; je lui parle de votre part, il ne m'écoute pas; j'insiste; je me trompe, dit-il, je comprends mal ; vous démentez par une lettre les paroles que vous me faites porter; mort et enfer! un démenti à Georges! un de vous deux me le donne. Puis-je supporter cela? il faut se couper la gorge avec l'un ou l'autre. Entre vous et mon beau-frère j'ai cru devoir vous donner la préférence, afin que ma sœur n'ait rien à dire. Me

voilà fort avancé. Parbleu vous êtes habile et heureux, Monsieur.

Me préserve le ciel de me croire heureux en ce moment, s'écria M. Finton. En vérité, mon cher George, vous me traitez cruellement. J'ai pu écrire que vous m'aviez mal entendu, sans vous donner un démenti. Vous devriez me connoître mieux. Pourquoi refuser de me parler, attaquer ma vie avec fureur, sans vouloir m'écouter ? Mais voyons votre bras, poursuivit-il, en s'efforçant d'arrêter le sang du colonel, et déchirant un mouchoir pour en faire des bandelettes ; laissez-moi envelopper le mal en attendant qu'on y remédie. Sir George, attendri de sa douceur, du regret qu'il montroit, du soin affectueux avec lequel il s'empressoit à le secourir, passa autour de son cou le bras qu'il avoit libre, et le serrant étroitement : Par ma foi, Jemmy, lui dit-il, tu es un brave, un généreux garçon. Damné soit James, il a une maudite langue, un plus maudit esprit ; à présent je suis outré de ne

n'être pas battu contre lui ; mais patience. Tu es un digne homme, un vaillant homme. Je t'aime de tout mon cœur ; donne-moi ta main ; de ce moment ami pour l'éternité. Tu n'es pas en colère, n'est-ce pas ? Je suis vraiment fâché de vous avoir blessé, dit M. Finton ; mais venez, je vais vous conduire chez vous ; j'espère que ce ne sera rien. Bon, c'est une bagatelle, s'écria sir George ; pourtant une autre fois tu me feras plaisir de ne pas choisir le bras ; c'est désarmer trop tôt son homme.

Ils sortirent du parc par la porte de Grovesnor, et se rendirent dans Bond-Street où logeoit le colonel. Le chirurgien de son régiment fut appelé ; la blessure, assez profonde, n'étoit point dangereuse, aucun nerf n'avoit été touché. On lui mit un bras en écharpe, on le saigna de l'autre ; Finton présent à tout, resta jusqu'à midi près de lui, et le quitta avec promesse de revenir le soir. Le colonel lui fit mille caresses, le combla de politesse et de complimens, le

pria de ne pas manquer à le voir, et depuis cet instant il le tint pour un homme auquel personne ne pouvoit résister.

En revoyant Amélie, M. Finton sentit une émotion aussi vive que si l'absence l'en eût séparé depuis long-temps, et qu'un heureux hasard l'offrît à ses yeux. Songeant à la douleur dont l'événement de ce jour auroit pu pénétrer son cœur, il s'attendrit, la serra dans ses bras avec transport. L'aimable Amélie remarqua sur son visage un mélange de joie et de tristesse, garda le silence un moment, et prenant la parole avec ce ton doux qu'elle ne quittoit jamais : Eh ! depuis quand, lui dit-elle, cherchez-vous à me cacher les mouvemens de votre ame ? Hier sombre, pensif, vous affectiez de la liberté d'esprit, même de la gaieté ; aujourd'hui des sentimens variés se peignent dans vos yeux. Vous avez des secrets.... Ah ! M. Finton, M. Finton... ne suis-je plus que votre femme ? vous m'aviez tant promis..... hélas ! le temps

n'est plus..... j'espérois au moins.... oui, je croyois conserver toujours le titre et les droits d'une amie. Sur quoi pensez-vous les avoir perdus ces droits, ma chère Amélie, dit en rougissant M. Finton? Me suis-je jamais déguisé avec vous? En changeant de couleur, vous répondez à votre question, reprit Amélie; ce trouble est la preuve certaine d'un reproche intérieur. Mais mon cœur aussi indulgent que sensible, ne veut point affliger le vôtre. Plus de confiance vous assureroit peut-être une tranquillité dont vous ne jouissez plus. Ce discours étonna M. Finton. Amélie continuant, lui demanda pourquoi sir James ne venoit plus le voir. Entièrement déconcerté à ce nom, M. Finton ne put dissimuler son embarras. Tout ce qui se rapportoit à sir James, rappelant miss Matheus à son souvenir, le faisoit trembler en présence d'Amélie. Pourquoi, dit-il en hésitant? En vérité je ne sais. Il est peut-être malade ou absent. Ce doute me surprend de votre part, ajouta Amélie. Eh! quel

sujet si intéressant vous occupe donc? Quoi! cet ami, si cher autrefois, vous est-il devenu indifférent? Non, reprit M. Finton, mais on m'a dit qu'il étoit allé chercher sa femme. Elle est depuis trois jours à Londres, répliqua Amélie. Voilà un billet qu'elle m'écrit, et j'attends sa visite ce soir. Heureusement pour M. Finton on annonça mylord Mansel; il apportoit à Amélie des fleurs très-rares, venoit lui demander du thé, et apprendre à M. Finton que sa prétention avoit paru juste, et qu'avant trois jours on répondroit à son mémoire conformément à ses désirs. Afin de leur épargner des remerciemens, qu'il savoit bien ne pas mériter, il changea tout de suite d'entretien, et proposa une promenade sur la Tamise. La visite qu'Amélie attendoit le soir, lui fit refuser cette partie de plaisir. Mylord parut mortifié de se voir privé d'un amusement sur lequel il comptoit. Son dessein étoit de leur donner à dîner à Hamptoncour, et d'en revenir fort tard. Il montra de bonne

foi cet embarras qu'éprouvent souvent ses pareils pour passer la moitié d'un jour. Dans la vue d'abréger le temps dont il ne savoit que faire, M. Finton lui offrit son dîner. Mylord l'accepta. Sous prétexte d'achever de s'habiller, Amélie les quitta un instant, et fut donner ses ordres chez mistriss Atkinson.

Son séjour à Londres commençoit à lui causer beaucoup d'inquiétude. Le docteur Harrison ne revenoit point, n'écrivoit plus. Etoit-il malade ou fâché contr'elle? S'il tardoit long-temps, comment se soutiendroit-elle à la ville? M. Finton, noble, libéral, consultoit moins ses facultés que son goût dans sa façon de vivre; il ignoroit combien l'économie journalière est dérangée par la plus petite augmentation. Amélie n'osoit lui faire des représentations, elle craignoit de le mortifier. Il ne pouvoit sortir librement, aller chercher ses amis; le priveroit-elle du plaisir de les recevoir chez lui? Cependant les frais extraordinaires consumant ce qui devoit suffire pour passer trois

mois à Londres, elle fit revenir de la province plusieurs habits fort riches, et sacrifia en secret ces restes de son ancienne aisance à l'amusement de son mari. Par ce moyen elle continua à lui procurer la douceur de voir du monde, et se mit en état de faire tenir une table honnête à mistriss Atkinson. Mais cette ressource étoit la dernière. Si elle l'épuisoit avant l'arrivée du docteur, comment y suppléer? ces réflexions, et de plus tristes encore, l'occupoient le jour dans ses momens de solitude, et souvent, la nuit, interrompoient son sommeil. Elle cachoit ses peines sous un air doux et riant; et son cœur blessé par un trait cruel, renfermoit en lui-même ses vives douleurs.

A sept heures M. Finton retourna chez sir George. Il le trouva couché sur une chaise longue, et lady Elesmore assise près de lui. L'air froid et cérémonieux dont cette dame reçut ses premiers complimens, lui rappela le portrait que miss Mathéus lui en avoit fait. Lady Elesmore

lui parut très-différente de cette miss Fanny, simple, unie, avec laquelle il vivoit familièrement à Montpellier. A présent composée, grave, affectée, elle perdit beaucoup dans son estime. Il excusa James, et trouva naturel qu'il cherchât ailleurs des plaisirs qu'une femme de ce caractère ne pouvoit lui donner.

Le colonel Maderty, devant dîner ce même jour chez sa sœur, et désirant cacher son aventure, lui avoit envoyé dire que, tombé de cheval le matin à la chasse, deux contusions assez douloureuses le forçoient à garder la chambre. Lady Elesmore, dont tous les mouvemens se régloient sur l'étiquette du monde poli, jugea qu'une visite de dix minutes suffisoit pour se montrer sensible à ce léger accident; ainsi un instant après l'arrivée de M. Finton, elle regarda sa montre, se récria sur le passage rapide du temps, se leva, salua négligemment son ancien ami, lui dit que dans une heure elle espéroit le revoir chez Amélie, et sortit en priant

son frère de ne plus s'exposer à la chasse, protestant qu'elle s'étoit presque évanouie à la nouvelle de sa chute.

Ni la politesse, ni l'amitié ne l'engageoient à rechercher Amélie ; la curiosité seule la conduisoit dans cette démarche. Lady Elesmore, couverte de pierreries, remplissant une superbe chaise, précédée et suivie de plusieurs valets, vouloit voir, examiner, comment une femme, jeune et belle, élevée au milieu du monde, destinée à y tenir un rang, soutenoit la privation de ces dehors brillans auxquels on attache tant de prix. Il est rare que les personnes fort riches comprennent combien l'élévation des sentimens peut mettre une ame noble au-dessus du vain éclat qui les environne, l'accoutumer à le contempler sans envie ou sans regret, et à chérir en elle-même des avantages plus réels et moins dépendans du hasard.

Après le départ de lady Elesmore, Finton prit sa place auprès du blessé. Il commençoit à lui demander avec intérêt

comment il se trouvoit, quand un grand bruit se fit entendre sous les fenêtres. Un valet du colonel entra aussitôt, criant que trois hommes assassinoient sir James. Traverser l'appartement, franchir l'escalier, courir, voler dans la rue, charger ces scélérats, les mettre en fuite ; ce fut l'ouvrage de deux momens pour M. Finton. Un de ces misérables, blessé de sa main, tomba à dix pas. On apprit de lui le nom du lâche qui l'employoit. C'étoit un Irlandais, joueur et fripon, démasqué à Bath en présence de sir James, et tout récemment chassé par lui de plusieurs maisons, où, sous l'apparence d'un étranger distingué, il exerçoit ses vils talens. Un connétable attiré par les cris de la populace, se saisit du blessé, et reçut les ordres de sir James pour arrêter l'Irlandais. Tout étant calme, M. Finton voulut rentrer chez sir George. Mais James jetant ses bras autour de lui, et le pressant avec tendresse : Non, mon ami, non, mon brave et digne ami, lui dit-il, vous ne me quitterez point ainsi,

vous m'obligerez encore une fois, et plus sensiblement peut-être; vous m'écouterez. Ma conduite a été ridicule, mon procédé malhonnête, dur, offensant, il ne mérite point d'indulgence; mais malgré tous mes torts, j'ose croire que vous m'aimez encore. Si je vous aime, s'écria M. Finton! ah! soyez-en sûr, mon cher James. Vous avez blessé l'amitié dans mon cœur, j'ai souffert de votre indifférence, mais je n'ai pu l'imiter. Eh comment! cette hautaine Matheus change-t-elle un si aimable caractère? Ah! mon ami, est-ce vous qui m'avez fermé votre porte, qui me sacrifiez à une coquette indigne de vos soins!

James convint, en rougissant, qu'il avoit promis à miss Matheus de rompre tout commerce avec lui. Il entra dans un détail assez long de ses chagrins, du caractère singulier de cette fille. Je ne sais, disoit-il, par quel art l'enchanteresse me séduit, mais je suis subjugué. Jamais sot provincial ne fit près d'elle un plus pitoyable personnage. Elle ment avec

impudence; pendant qu'elle parle, je me le dis, m'en assure, et insensiblement son ton impérieux, son insolence m'en imposent; je me surprends quelquefois tout prêt à la respecter. Elle me querelle, me hait, me méprise, me ruine, et malgré cela le diable m'y attache.

M. Finton plia les épaules, et rêva tristement. Son ami lui paroissoit aussi malheureux que déraisonnable. Après un moment de silence: James, lui dit-il, vous regretteriez sans doute un jour l'ami que vous auriez sacrifié, si son cœur consentoit à vous perdre. Mais une femme de cette espèce ne se vantera point d'avoir rompu les liens de notre amitié. Contentez en apparence les caprices de miss Matheus; feignez d'approuver son dépit, sa haine, tous ses sentimens; mais ne les partagez pas. Conservez de la tendresse pour un homme digne de votre estime. Je me prêterai à vos foiblesses; voyons-nous rarement, en secret, si vous le voulez, mais voyons-nous, aimons-nous. Qu'il ne vous soit

jamais reproché d'avoir maltraité, abandonné un ami, par le mouvement inconsidéré d'une folle passion.

Sir James, fort ému, regarda fixement M. Finton. Avec cette incroyable bonté de cœur, lui dit-il, avec tant de générosité, comment avez-vous pu manquer à la parole que j'exigeai de vous? pourquoi tenter de voir cette fille? Tenter de la voir, elle, miss Matheus, s'écria M. Finton? qui vous l'a dit? Elle-même, reprit James. Et vous ajoutez foi aux discours de cette méchante créature, répliqua M. Finton? vous croyez ce qui blesse l'honneur de votre ami? si je n'excusois un si triste aveuglement, si je n'étois disposé à vous traiter comme un homme en délire, songez-vous où pourroit nous conduire cet éclaircissement? Oui, j'y songe, répondit James; mais la furie qui se plaît à déchirer mon cœur, y fait souvent passer toute sa rage. J'ai vu l'instant où emporté loin de moi, j'étois capable.... Il s'arrêta. D'attaquer mes jours peut-être,

dit M. Finton? Mon ami, repartit vivement sir James, je n'y survivrois pas; si j'échappois à vos coups, ma main feroit couler tout mon sang après le vôtre; mais si je vous voyois heureux avec cette fille, je ne répondrois point.... Ah! n'achevez pas, interrompit Finton, je ne puis supporter ce langage dans votre bouche.

C'étoit en allant et revenant sur leurs pas devant la porte de sir George qu'ils s'entretenoient. Un valet du colonel vint les prier de sa part d'entrer. Il s'impatientoit, et vouloit savoir l'aventure de son beau-frère. Sir James contenta sa curiosité. Un instant après, les deux amis sortirent ensemble; ils furent au bord de la Tamise reprendre une explication qui se termina enfin par de mutuelles assurances d'une éternelle amitié, et par mille sermens de la part de Finton, de ne revoir jamais miss Matheus.

Mylord Mansel avoit quitté Amélie de bonne heure. Il connoissoit lady Elesmore, et craignoit de se trouver avec

elle. Médisante et railleuse, elle pouvoit, par ses plaisanteries, éclairer Amélie sur son caractère. A l'arrivée de cette dame, son ancienne compagne courut la recevoir, et l'embrassa dix fois avant de remarquer le peu de sensibilité qu'excitoit cet accueil caressant. Mais apercevant bientôt la nouvelle méthode de Fanny, elle prit soin de s'y conformer; de tendre, d'obligeante, d'empressée, elle devint seulement polie. Un peu choquée des airs de lady Elesmore, elle se montra aussi fière de ses propres avantages, que la riche épouse de sir James paroissoit vaine de sa fortune.

Cette dame l'accabla de questions, s'étonna de lui voir un teint si fleuri, tant de fraîcheur, des yeux si brillans. Eh! bon dieu, ma chère, lui dit-elle, comment après vos disgrâces êtes-vous si belle? en vous regardant on vous croiroit très-heureuse. Je le suis aussi, dit Amélie. Ma seule disgrâce a été de perdre ma mère. Aucune autre peine ne s'est fait sentir à mon cœur. Ah! vous n'êtes

donc pas entièrement déshéritée, reprit lady Elesmore? Pardonnez-moi, répondit-elle. Mais un événement fâcheux ne répand pas une éternelle amertume sur nos jours. On en est d'abord affecté, l'idée s'en affoiblit ensuite, et l'on s'accoutume enfin à n'y plus penser. Ah! seigneur! à n'y plus penser, répéta lady Elesmore! et qui peut se consoler de sa ruine? je ne supporterois point un si terrible changement dans ma situation. Que faire? que devenir? Quand le monde effrayé de notre chute, s'éloigne, se retire, nous abandonne à notre tristesse; quand nous ne pouvons plus partager ses plaisirs, que mettre à la place de ces amusemens vifs et variés que l'aisance procure? La douceur de vivre tranquille, dit Amélie, sans ennui, sans embarras et sur-tout sans contrainte : le charme flatteur de plaire, d'être aimée, d'aimer soi-même. Eh! à qui donc plaire, demanda lady Elesmore? de qui être aimé si on ne voit personne? Notre société est toujours assez étendue, reprit Amélie, quand nous

rassemblons autour de nous les objets qui sont chers à notre cœur et nous préfèrent à tout le reste du monde. Sir James m'avoit assuré que vous viviez seule au fond d'une province, ajouta lady Elesmore, et je vous plaignois, en vérité. Seule, Madame! j'y vivois avec M. Finton. Eh! qui s'avisa jamais de regarder son mari comme compagnie, s'écria lady Elesmore? Mais c'est moi, dit Amélie en riant, et vous plaisantez sans doute. Je ne croirai point que vous vous trouviez seule quand sir James est près de vous. Près de moi, lui? sir James, répliqua-t-elle d'un ton dédaigneux! Ah! grâce au ciel, nous n'avons pas l'insipide manie de nous plaire ensemble, de nous afficher pour un tendre couple. Bon dieu, deux momens de solitude, un quart-d'heure passé tête-à-tête nous accableroient, nous feroient mourir d'ennui.

La conversation se soutenoit sur ce ton peu intéressant, quand Nany, la femme-de-chambre d'Amélie, entra tout en désordre, les mains élevées,

criant : Ah , Madame ! ah , Mylady ! un malheur affreux, un horrible événement ! Sir James.... Hélas !...... est-il là, demanda froidement lady Elesmore? Gracieux ciel , dit Nany ! je le voudrois , m'en coûtât-il pour le regarder tout ce que je possède. Il est mort ; on vient de l'assassiner. Un connétable a enlevé son corps percé de cent coups d'épée. Le laquais de M. Atkinson l'a vu de loin, rien n'est plus certain.

En vérité , ma chère , dit lady Elesmore, vous avez à votre service la plus insoutenable brute qui fût jamais. Où cette grossière créature apprit-elle à annoncer de cette sorte un pareil événement à une personne délicate ? Je suis très-pâle, n'est-ce pas ? un saisissement produit des effets terribles. Je vais m'évanouir, je crois ; faites-moi donner des sels, je vous prie.

Amélie , tremblante, s'informoit des circonstances du malheur de sir James , demandoit timidement s'il étoit seul ou accompagné dans ce fatal instant. Péné-

trée d'horreur, une crainte inquiète troubloit encore son ame. Où est M. Finton à présent? Eh mon dieu, où est-il, disoit-elle? il ne rentre pas si tard ordinairement.

Malgré ses alarmes et sa terreur, elle présentoit des eaux et des sels à lady Elesmore, s'efforçoit de ranimer ses esprits et de soutenir son cœur. Cette dame, renversée dans un large fauteuil, poussoit des cris et des gémissemens terribles. Que je suis malheureuse de ne pouvoir pleurer, disoit-elle! je me meurs, je le sens. Ah! seigneur, après six mois d'un ennuyeux séjour dans mes terres, quand j'arrive à Londres, quand j'ai fait une dépense excessive pour y passer l'automne et l'hiver, perdre tant de plaisirs que je me promettois; m'envelopper de crêpes, fermer ma porte; me voir environnée de parens, de gens d'affaires, cela est-il supportable? Mes parures arrivées de France, mes étoffes, ma nouvelle voiture, je ne pourrai rien montrer; tout est perdu; la mode aura

changé trois fois avant qu'il me soit permis de reparoître dans le monde.

Pendant qu'elle faisoit entendre ces tristes plaintes, James et Finton se présentèrent à la porte de la chambre. Amélie, par sa position, les vit d'abord. Transportée de joie, elle courut au-devant d'eux. Venez consoler Mylady, dit-elle tout bas à sir James; un faux rapport vient de l'alarmer, et l'a jetée dans un étrange chagrin. De quoi s'agit-il donc, qu'a-t-elle, demanda-t-il en s'approchant et lui parlant? Vous trouvez-vous mal, Madame? Lady Elesmore souleva un peu sa tête, tourna languissamment les yeux, aperçut son mari, tressaillit, poussa un grand cri, et se renversant encore: Ah! Monsieur, lui dit-elle, vous m'avez fait une furieuse peur, je vous croyois mort!

Après avoir expliqué aux deux dames la cause du bruit répandu de son assassinat, sir James invita Amélie à souper chez lui. Elle consentit à y aller. Lady Elesmore envoya chercher son carrosse,

et le soir se passa fort agréablement. Le bal de l'ambassadeur de France se donnoit dans deux jours; lady Elesmore engagea Amélie à l'y accompagner. Ces sortes d'amusemens étoient peu de son goût; cependant elle le voulut bien. On convint de souper chez M. Finton, de s'y masquer, et l'on se sépara, en se promettant de se voir souvent, et de vivre familièrement ensemble.

Le lendemain, Amélie étant seule dans son cabinet, mistriss Atkinson criant, pleurant, entre comme une folle, se jette sur un siége, embrasse étroitement Amélie : Tout est perdu, lui dit-elle, c'en est fait, je suis malheureuse pour jamais. Atkinson, votre ami, mon mari, cet homme que je croyois si doux, si tendre, si sincère, c'est un sauvage, une bête féroce. Ne prenez point son parti, au nom du ciel, Madame, ne le défendez pas. Je le hais, je le déteste, je ne veux plus vivre avec lui. Eh ! d'où vient? qu'a-t-il fait, demanda Amélie? Il m'a trompée, reprit-

elle, il ne m'aime point, il ne m'estime pas : il est sans confiance, sans sentiment, sans politesse ; il méprise mes larmes, dédaigne mes prières, c'est une brute, vous dis-je.

Votre affliction me touche, mais vos plaintes m'étonnent, reprit doucement Amélie. Atkinson vous aime, il vous aime beaucoup ; vous ignorez combien son cœur est sensible et honnête. Eh, sur quoi jugez-vous si mal de lui ? Sur tout, en vérité, dit-elle, et vous en penserez comme moi. Vous savez, Madame, continua-t-elle, qu'il sortit hier avec mylord Mansel. Je l'attendis à souper ; il ne vint point. Vous étiez couchée quand il rentra. Loin de le bouder, de le gronder de m'avoir laissée seule, je cours à lui les bras ouverts. Je vois son visage enflammé, il lance autour de lui des regards furieux, va, vient, court, s'arrête, lève les yeux au ciel, joint ses mains, les sépare et les rejoint en les frappant l'une contre l'autre avec violence : enfin il se laisse tomber sur un siége comme un homme sans

force, accablé, déchiré par une douleur intérieure. Son état m'alarme; je m'empresse à lui demander ce qui le trouble, le fâche ou le chagrine. Il fixe sur moi des regards égarés, ne me voit pas, ne m'entend point, ne me répond rien. Je le prie de parler, il soupire. Je le conjure de m'ouvrir son cœur; laissez-moi, ma chère amie, laissez-moi, dit-il, j'étouffe, je me meurs, j'ai besoin d'être seul. Alors il s'arrache de mes bras, entre dans son cabinet, s'y enferme. Je l'entends se plaindre, gémir, menacer; la nuit passe, le jour paroît: impatiente, je le force enfin de m'ouvrir. Il cède en murmurant à mes instances; je crois qu'il va s'expliquer: non, il s'échappe, il fuit, sort comme un fou, sans s'embarrasser de l'inquiétude où il me laisse. Ah mon dieu! pourquoi l'ai-je aimé? pourquoi l'ai-je épousé? J'étois si heureuse!... se taire, s'en aller... je me ferai séparer, j'y suis résolue: oui tout-à-l'heure... Vous n'y songez pas, dit Amélie. Pardonnez-moi, Madame, reprit-

elle vivement, cela sera. Dans l'instant je vais consulter un habile avocat. Rien, rien au monde ne me contraindra à vivre avec un homme qui ne sauroit me voir, m'entendre, me parler toujours, à toute heure, à chaque moment du jour et de la nuit. Je veux savoir ce que mon mari pense, ce qui l'intéresse. S'il est triste, je veux pleurer avec lui. S'il est fâché, il peut me gronder, je le souffrirai; mais des secrets pour moi, pour sa femme, je ne supporterai point cela, non, non, non, et cent fois non.

Doucement, doucement donc, dit Amélie. Faut-il prendre un parti si brusquement? Si des mouvemens violens agitent Atkinson, n'est-ce point de sa part une tendre attention de se soustraire à votre vue, d'attendre qu'il soit plus calme pour vous parler? S'il craint de vous faire partager ses peines, pourquoi attribuer à son peu de confiance des ménagemens dont vous devez lui être obligée? Ah, grand dieu! obligée, s'écria mistriss Atkinson! jamais, Madame, jamais. J'ai

le caractère vrai, le cœur ouvert, je suis sincère, j'aime la bonne foi, la franchise : entre deux personnes unies la réserve est une trahison. Quoi ! dit Amélie, si vous pouviez épargner un extrême chagrin à votre mari en lui cachant des secrets dont la confidence ne pourroit que l'affliger, croiriez-vous bien faire en les lui découvrant ? Bien ou mal, répliqua mistriss Atkinson, je les lui dirois tous par une raison très-simple, c'est qu'il me seroit impossible de les lui taire. Ma chère amie, reprit en soupirant Amélie, il est une sincérité indiscrète ; elle tient à la dureté. Il faut renfermer dans son cœur le secret dont la connoissance peut inquiéter ou affliger un ami. Dire tout ce que l'on sait, tout ce que l'on pense, c'est se satisfaire soi-même, et montrer plus d'étourderie que de confiance. Eh, je vous prie, Madame, repartit mistriss Atkinson d'un ton impatient, à quoi sert le silence prudent de mon mari ? Atkinson me chagrine ; il vaudroit mieux, ce me semble, qu'il m'affligeât par sa con-

fiance que par sa réserve. Mais, dit encore Amélie, attendez au moins. Je n'attendrai point, reprit-elle en se levant. Écoutez..... Pas un seul mot, Madame. Atkinson a tort; son procédé est impardonnable; il a promis de me bien traiter, je devois être son amie, sa compagne: il manque à ses engagemens, je romprai les miens. Brouillés ce matin, séparés ce soir, nous serons libres demain. Je vais consulter l'affaire, adieu. Êtes-vous raisonnable, dit Amélie en s'efforçant de la retenir? ne sortez point, souffrez.... Elle parloit en vain, la petite mutine lui échappa, et la laissa fort inquiète de ce qui pouvoit être arrivé au pauvre Atkinson.

Comme elle y rêvoit, lui-même vint s'offrir à ses yeux. Il étoit pâle, abattu. En le voyant, Amélie ne douta point qu'un événement très-fâcheux ne causât son chagrin. Elle lui tendit la main, le fit asseoir près d'elle; et de ce ton affectueux qui annonce plus d'intérêt que de curiosité, elle le pria de lui ouvrir son

cœur, et de lui confier ses peines. Si la prudence me permettoit de vous les cacher, Madame, lui dit-il, rien ne me détermineroit à cette triste confidence. Depuis hier je combats des mouvemens furieux. J'en arrête l'impétuosité. J'oppose la raison au désir violent d'une juste vengeance, je m'efforce de vaincre mon ressentiment. La voix de l'humanité doit étouffer le cri de l'honneur qui s'élève du fond de mon ame. J'ai une femme. Sa fortune est indépendante. Jeune, vive, aimable, elle pourroit se consoler de ma perte ou de mon exil; mais ma mère, ma pauvre, mon honnête mère, dont les mains sont sans cesse élevées vers le ciel pour lui demander la conservation de l'appui de sa vieillesse, l'affligerai-je? remplirai-je son cœur d'amertume, moi qui l'ai si souvent fait tressaillir de joie? Eh! qui la soutiendra si je l'abandonne, si je m'ôte les moyens de la servir, et de la consoler.

Amélie émue de l'action tendre dont Atkinson accompagnoit ce discours, at-

tendoit en silence qu'il s'expliquât. Un de ces pressentimens naturels aux cœurs sensibles lui faisoit craindre d'être intéressée dans ce qu'on alloit lui apprendre. Je me vois forcé, Madame, poursuivit Atkinson, de vous découvrir un horrible complot formé contre M. Finton et contre vous. Ah! que vous m'effrayez, dit Amélie! sir James m'assura hier qu'il avoit vu ma sœur le matin. Elle est à Londres, elle va m'y persécuter sans doute, et sa haine...... Vous avez un ennemi plus puissant et plus dangereux, Madame, interrompit Atkinson. Je vais vous surprendre, répandre la terreur dans votre ame; mais mon zèle, mais mon attachement ne me laissent pas la liberté de me taire. C'est mylord Mansel dont vous devez vous défier. Mylord Mansel, s'écria Amélie! lui, l'ami, le protecteur de mon mari; hélas! hier encore il lui a promis........ Il le trompe, veut le trahir, Madame, dit vivement Atkinson; daignez m'en croire. Son projet n'est pas d'obliger M. Finton,

il cherche seulement à l'éloigner. L'aspect d'un homme aimé, et si digne de l'être, le blesse en ces lieux; c'est à la Jamaïque où il se promet de l'envoyer. Demain la commission sera signée. Le poste est honorable; après l'avoir rempli six ans, M. Finton pourra prétendre à un emploi brillant en Angleterre, et Mylord ne doute point que ses soins n'excitent sa reconnoissance et sur-tout la vôtre.

Eh bien, Atkinson, de quoi l'accusez-vous donc, dit Amélie étonnée? il nous sert et vous le blâmez? qu'importe en quels lieux il nous procure un établissement, si, comme vous l'annoncez, il est honorable, et si M. Finton doit en être satisfait? Je puis me trouver heureuse par-tout où je le verrai content. Où vous le verrez, Madame, répliqua Atkinson? eh! serez-vous la maîtresse d'accompagner ses pas? est-ce pour vous laisser quitter l'Angleterre que Mylord place votre époux? ah! si vous saviez quel prix il attend de ses indignes soins........ Mais

est-il nécessaire de vous en dire davantage?

Je ne saurois vous comprendre, reprit Amélie; comment, pourquoi me voudroit-on séparer de M. Finton? Mylord Mansel attend une récompense de ses soins? quel est donc ce mystère? parlez, expliquez-vous sans détours. Je suis bien malheureux, repartit Atkinson, de ne pouvoir être entendu sans entrer dans un détail révoltant pour vous et humiliant pour moi: apprenez, Madame, de combien d'ennemis vous êtes environnée. Mylord Mansel ose vous aimer; Tanger est un infâme, sa femme la plus vile des créatures. Ils s'étoient engagés tous deux à vous séduire, ou du moins à vous livrer sans défense aux entreprises hardies d'un homme dont ils servent depuis long-temps le goût et les penchans. En réfléchissant sur l'exécution de ce projet, le lâche Tanger a tremblé, a craint le ressentiment de votre époux, il a exigé qu'on l'éloignât. Mylord a sollicité une

commission pour les colonies. Pendant qu'il travailloit à l'obtenir, mistriss Tanger est devenue sensible au mérite de M. Finton, elle n'a pu consentir à son exil : des contestations, des querelles se sont élevées entre ces misérables. Tanger a voulu prendre un ton d'autorité avec sa femme ; elle l'a menacé de tout découvrir à M. Finton. Mylord, ennuyé de leurs débats, irrité contr'eux, me conduisit hier chez lui. Ne croyant pas mon cœur au-dessus du sien, il a eu l'audace de s'ouvrir entièrement à moi. Les bontés dont vous m'honorez, Madame, votre amitié pour ma femme, lui ont fait imaginer qu'il nous seroit facile de vous persuader de rester à Londres. Une compagnie d'infanterie et mille guinées seront ma récompense si je réussis à vous fixer ici. Si vous vous obstinez à partir, on trouvera les moyens de vous enlever. On forcera M. Finton de s'embarquer seul. Quand il sera arrivé au lieu de sa destination, on vous remettra dans les mains de ma femme. En vous faisant

valoir cette grâce, ses soins et les miens vous engageront à montrer de la complaisance pour les désirs de Mylord.

Qu'entends-je, s'écria Amélie! quelle trame odieuse! quoi! cet homme a pu croire....... il osoit penser........ l'infâme se flattoit...... Mais poursuivez: qu'avez-vous répondu? Rien, Madame, reprit Atkinson. Pendant qu'il parloit, je cherchois en moi-même quelle bassesse dans ma vie donnoit à cet impudent Lord la hardiesse de m'insulter, de me faire rougir. Saisi, troublé, agité de mille mouvemens, je n'ai pu trouver une seule expression; la honte et l'indignation serroient mon cœur et lioient ma langue. Mais en me pressant de répondre, de l'assurer de mon zèle à le servir, le nom d'ami qu'il m'a donné a porté ma fureur à l'excès. Je me levois, j'allois le saisir, le renverser, le fouler sous mes pieds, quand sa sœur, suivie de plusieurs dames, est entrée dans la salle. Sa présence a sauvé son frère. Je suis sorti, malgré la prière qu'il me faisoit de rester J'ai marché long-

temps sans savoir où mes pas me conduisoient. Seulement occupé du désir de me venger, je ne songeois qu'à répandre le sang d'un monstre. De plus froides réflexions se sont présentées ce matin à mon esprit. Je me suis rappelé les leçons du docteur Harrison. Elles ont un peu calmé la première agitation de mon ame. Au fond, cet homme n'a peut-être pas cru m'outrager : sans honneur, sans principes, il feroit lui-même pour un autre ce qu'il me proposoit de faire pour lui. Ses pareils rougissent-ils de rien ? Ils se servent ou se nuisent quand leur intérêt l'exige, et rompent sans égards et sans remords tous les liens de la société.

Amélie joignit les mains, leva au ciel ses yeux remplis de larmes, resta un moment sans parler ; ensuite regardant tristement Atkinson : je n'avois point encore ressenti tout le poids de l'infortune, dit-elle. Quelle étrange position est la mienne ! comment dois-je me conduire ? Je ne puis cacher à M. Finton ce que je viens d'ap-

prendre. Lui laisserois-je accepter cette place ? marquer de la reconnoissance à ce vil protecteur ? L'idée seule d'avoir consenti à recevoir un bienfait de sa main, me pénètre de honte et de douleur. Ah ! gardez-vous, Madame, de suivre ce projet indiscret, reprit Atkinson ; si vous parlez, vous exposez M. Finton au plus grand des malheurs. Sera-t-il capable de modération sur un sujet si sensible, si délicat ? il se perdra sans doute. S'il se venge, où fuira-t-il pour se dérober aux poursuites d'une famille puissante ? et s'il succombe, que deviendrez-vous ? Ah ! s'écria Amélie, pourquoi ai-je négligé les avis du docteur Harrison ? pourquoi ai-je vu ma sœur ? Cette fatale démarche m'a conduite à Londres. O mon cher Atkinson ! depuis que j'habite ici, plus d'un trait a percé mon cœur, et les peines que je cache ne sont peut-être pas les moins cruelles. Il alloit lui demander l'explication de ce langage, quand on lui apporta une lettre, elle étoit d'un de ses

parens, ministre à Ofterly, chez lequel Judith Atkinson demeuroit depuis dix-huit mois.

En se voyant honoré d'une commission de sa majesté britannique, le premier soin d'Atkinson avoit été d'engager sa mère à affermer son verger, non qu'il rougît d'être le fils d'une jardinière, ou désirât cacher la pauvreté de sa famille, mais seulement dans le dessein de procurer du repos à la bonne et simple femme. Il employoit une partie de sa paye à lui rendre la vie douce, alloit la voir, lui écrivoit régulièrement, et pensoit avec plaisir qu'en s'avançant dans le service, il auroit la facilité d'augmenter l'aisance et le bonheur de sa mère. Le ministre d'Ofterly lui écrivoit que Judith se trouvoit fort mal, et demandoit avec empressement la satisfaction de voir, d'embrasser et de bénir encore une fois son fils.

Atkinson jeta un cri douloureux, se leva, courut appeler, donner des ordres, et rentrant le visage inondé de larmes: Ma mère se meurt, Madame, dit-il à

Amélie ; je cours auprès d'elle. Au nom du ciel, daignez apaiser la colère de ma femme. Ce brusque départ va l'irriter encore. Mon silence l'a fâchée. Si ma vie seule dépendoit de ma confiance en elle, aucun secret ne lui seroit caché ; mais comment lui en découvrir un dans lequel vous êtes si intéressée? elle haïroit trop vos ennemis pour se contraindre en leur présence ; sans le vouloir elle apprendroit d'abord à M. Finton ce qu'il est important de lui laisser ignorer, au moins pendant un peu de temps.

Eh ! pourrai-je retenir moi-même les marques de mon indignation, dit Amélie ? supporterai-je la vue de ce vil Lord ? celle de l'infâme Tanger ? verrai-je sa misérable compagne assise à mes côtés, se flatter dans son cœur de me contempler bientôt au rang des malheureuses de sa classe? Elle aime M. Finton, dites-vous ! hélas ! s'il le savoit, il en seroit peut-être flatté. Je ne le croyois ni vain, ni foible : mais son cœur a bien changé ! Atkinson surpris, alloit parler, lorsque sa

femme parut à la porte du cabinet. En apercevant son mari, elle voulut fuir, mais il l'arrêta. La petite personne étoit vraiment fâchée; elle le repoussoit de la main, juroit de ne point pardonner. Cependant sa colère céda insensiblement à un mouvement plus doux; les instances d'Amélie, les caresses d'Atkinson la ramenèrent bientôt à son naturel tendre, et la bonté de son cœur éclata dans cette réconciliation. Elle embrassa cent fois son mari, pleura avec lui, vouloit le suivre à Ofterly, mais il la pria de rester. Il partit, et Amélie demeura livrée à mille inquiétudes.

Mylord Mansel, persuadé qu'un homme comme Atkinson devoit se trouver heureux d'augmenter sa fortune sans s'embarrasser des moyens qui pouvoient le conduire à son avancement, avoit fait peu d'attention à la façon dont sa confidence étoit reçue, et ne doutoit point que l'espoir de la récompense n'engageât Atkinson à le servir. Il se présenta le soir chez Amélie. On lui dit par son ordre qu'elle

se sentoit un peu incommodée, et ne vóyoit personne. Une heure après, il lui envoya plusieurs billets du bal de l'ambassadeur de France, et lui fit demander la permission de l'y accompagner le lendemain.

Jamais embarras n'égala celui d'Amélie en recevant ce message. Occupée de tant d'idées fâcheuses pendant le jour, elle avoit oublié l'engagement pris avec lady Elesmore d'aller à ce bal. Ces fêtes souvent plus tumultueuses qu'agréables, donnent une liberté qui semble rendre tout excusable. La femme dont l'air est le plus imposant, perd de sa dignité dans une parure consacrée à la folie. Elle inspire moins de respect; on lui tient sous le masque des propos qu'on n'eût osé lui faire entendre ailleurs. Amélie craignoit que mylord Mansel ne saisît cette occasion de l'entretenir, de lui découvrir une partie de ses sentimens. Elle désiroit ardemment de ne point aller au bal. Mais comment rompre une partie déjà liée? que dire à M. Finton, à lady

Elesmore? Pendant qu'elle y rêvoit, mistriss Atkinson vint la consulter sur un doute qui commençoit à la tourmenter beaucoup. On venoit de lui apporter un domino parfaitement bien garni. Elle le tenoit à la main, et vouloit savoir d'Amélie si l'absence de son mari et la cause de cette absence lui interdisoient absolument le plaisir de se masquer le lendemain, et de mettre ce joli domino, qui étoit un présent d'Atkinson. Amélie alloit lui dire son avis quand elle entendit M. Finton. Elle remit sa réponse à un autre temps, chargea mistriss Atkinson de congédier le valet-de-chambre de mylord Mansel, en lui disant de rapporter à son maître que, si elle alloit au bal, ce seroit avec lady Elesmore.

Le lendemain, sir James et sa femme se rendirent chez M. Finton à l'heure du souper. Mistriss Atkinson se trouva mal un instant avant qu'on servît, et se retira pour se mettre au lit. James en parut fort fâché. Après le repas, lady Elesmore prit un domino très-galant qu'elle

avoit fait apporter. Amélie en mit un blanc, tout garni de gaze d'argent, et le plus joli qu'il fût possible de voir. Prête à partir, elle entra chez mistriss Atkinson afin de savoir si elle reposoit. Elle revint masquée en faisant signe d'aller doucement. Sir James lui donna la main, la conduisit à sa chaise, et tous quatre se rendirent à l'hôtel de l'ambassadeur de France où ils entrèrent avec difficulté, par la quantité de monde qui y étoit déjà.

A peine lady Elesmore et sa compagne avoient-elles percé la foule pour arriver au milieu de la principale pièce où l'on dansoit, qu'un tourbillon les sépara malgré leurs efforts. La dame en domino blanc fut arrêtée par un arménien. Sir James repoussé vers l'entrée, lady Elesmore portée à l'extrémité de la salle, et Finton saisi d'un côté par une marmote, et de l'autre par une bergère couleur de rose et argent : ces deux masques se le disputèrent vivement, refusèrent de se le céder, et jurèrent de ne pas l'abandonner de toute la nuit. En effet, on

l'entraîna dans un coin ; on l'y tint si bien qu'il lui fut impossible de se dégager. La bergère étoit tendre. Elle lui parloit de ses moutons, de la beauté des champs, de l'ombre des bois, du murmure des eaux, et l'affadissoit par son ton pastoral. La marmote, au contraire, malicieuse, folle et méchante, se moquoit d'elle et de lui, railloit la bergère, badinoit Finton ; et s'il faisoit un mouvement pour s'échapper, elle se fâchoit, le mordoit, l'égratignoit ou le pinçoit de toute sa force.

Il avoit si parfaitement oublié le plat jargon du bal, qu'il ne comprenoit point du tout l'agrément des impertinences dont ces deux femmes l'étourdissoient à l'envi l'une de l'autre. La bergère soupiroit, lui serroit doucement le bras, lui donnoit de petits noms caressans, lui offroit sa houlette et son cœur, désiroit qu'il conduisît ses troupeaux dans les rians pâturages où elle menoit le sien. Elle cherchoit à lier un entretien particulier ; mais l'active marmote ne laissoit pas à

Finton le loisir de l'écouter. Elle le fi-
roit, l'obligeoit à se défendre de ses continuelles malices; elle jetoit du ridicule sur les discours de la tendre bergère, sur sa taille un peu épaisse, trouvoit sa parure de mauvais goût, son air gauche et son ton maussade. Vous feriez mieux de nous quitter, lui dit-elle enfin; si vous me donnez de l'humeur, vous pourrez vous en repentir, car je sais qui vous êtes. A quoi bon ennuyer ce masque? vous ne le connoissez pas.

Je le connois très-bien, reprit la bergère: c'est vous-même dont l'erreur cause l'obstination; car assurément vous vous méprenez. Moi, me méprendre, s'écria la marmote? jamais! Je sais positivement à qui je m'adresse. Voyons donc, dit la bergère, ce masque est..... Un sot enfant, interrompit la marmote, un fat à la mode, un petit-maître nouvellement arrivé de ses voyages. Il traite mal les femmes, trompe leur attente sur tous les points, les méprise, les quitte sans égards, se vante de leurs

faveurs, est ingrat, perfide et méchant. Cependant des folles comme vous et moi s'empressent à l'attirer. Il vit en mauvaise compagnie, je le sais, j'en ai pitié, et c'est pour l'approcher de la bonne que je m'en empare.

Finton éclata de rire à ce portrait où il étoit loin de se reconnoître. Et vous, dit-il à la bergère, sous quels traits m'allez-vous représenter? Sous les seuls qui vous conviennent, reprit-elle, sous ceux d'un homme aimable, charmant.... Charmant, cria la marmote! sur mon honneur vous ne le vîtes jamais. Oui, charmant, je le répète, continua la bergère. Il n'a point le caractère que vous lui donnez. Si on peut lui reprocher un défaut, c'est d'ignorer combien il possède de grâces, combien il est formé pour plaire. Trop de modestie le rend timide, réservé, même froid. Il ne s'aperçoit pas des sentimens qu'il inspire, ou néglige d'en profiter...... La fade créature extravague, s'écria la marmote. Lui froid, timide, réservé! l'homme que voilà,

ajouta-t-elle, en frappant un grand coup sur l'épaule de M. Finton, est le plus audacieux, le plus hardi, le plus impudent des mortels ; et s'il vous respecte, il faut que vous soyez un monstre de laideur.

Je suis très-jolie, reprit la bergère avec dédain, mais vos discours me fatiguent. Cessez de nous gêner, laissez-nous. Une pareille proposition vous décèle, Mistriss, dit aigrement la marmote ; accoutumée à montrer de la complaisance, vous vous croyez en droit d'en exiger à votre tour. Mais comme je n'aurai jamais besoin de vos bons offices auprès du riche pasteur dont vous travaillez à augmenter le bercail, il ne me plaît pas de vous satisfaire. Ce propos déconcerta mistriss Tanger. C'étoit elle qui vouloit sous le masque instruire M. Finton des sentimens de son cœur, et sonder les dispositions du sien. Elle se remit cependant, répondit avec hauteur ; la marmote se fâcha ; elles se querellèrent. Finton s'empressa de profiter du moment pour se retirer. Ma foi, Mesdames, leur dit-il,

vous vous trompez toutes deux, ainsi permettez-moi de terminer votre dispute en vous laissant. Non, vous resterez, reprit la marmote. On sait assez que la fuite vous a tiré de plus d'un embarras ; mais vous n'en sortirez pas aisément cette nuit. Nouvelle preuve de votre méprise, s'écria la bergère. Vous parlez au plus vaillant pasteur de la contrée.... Bonne et ennuyeuse Astrée, dit la marmote, faites-moi le plaisir de vous taire et de vous retirer. Si on vous a priée de garder ce masque, je me charge de votre emploi. Cédez à mes désirs, ou craignez mon indiscrétion. Ce joli mouton se changeroit bien vite en loup pour vous, s'il savoit que vous cherchez à égarer sa brebis la plus chérie, et le puissant seigneur de votre hameau ne vous défendroit pas de sa rage si vous lui étiez mieux connue. Un discours si piquant et si vrai, surprit mistriss Tanger, la fit trembler, et la rendit confuse, sans pouvoir deviner quelle femme le lui adressoit ; elle n'osa répliquer, et s'éloignant peu-à-peu, elle

se perdit insensiblement dans la foule.

Finton, heureusement débarrassé de l'une, crut, en se démasquant, se délivrer de l'autre. J'espère, Madame, dit-il en se montrant, que je n'offre point à vos yeux le fat ou l'impudent dont vous parliez à l'instant. Pardonnez-moi, M. Finton, reprit-elle, je parlois de vous-même. Mais je puis vous présenter un visage propre à faire disparoître la sérénité du vôtre. Cessant alors de déguiser sa voix : Tremblez, ingrat, dit-elle d'un ton fier, tremblez devant la femme que vous avez trahie, insultée, sacrifiée, quand elle s'occupoit uniquement du soin de vous prouver sa tendresse.

M. Finton frémit en reconnoissant miss Matheus, sa chaussure toute plate diminuoit si fort la hauteur ordinaire de sa taille, qu'il ne lui étoit pas seulement venu à l'esprit que ce pût être elle. Il porta les yeux autour de lui pour voir s'il n'apercevroit point James. Le chagrin que lui causoit cette rencontre obscurcissoit son front, se peignoit sur tous

ses traits. Il ne pouvoit parler. Miss Matheus eut le temps de l'accabler de reproches et d'injures, avant qu'il trouvât la force de lui répondre.

Je l'avoue, dit-il enfin, ma conduite a dû vous déplaire : mais vous avois-je promis d'en tenir une autre? ignoriez-vous ma position, mes sentimens, mes devoirs..... Eh! ne deviez-vous rien à mon amitié, interrompit-elle, à ma complaisance, à mes soins? falloit-il me céder bassement à un autre, montrer mes lettres, vous vanter de mes bontés, envoyer James au lieu où je vous attendois? Pour prix d'une si tendre affection, vous m'avez lâchement trahie, durement abandonnée : vous êtes un perfide; je vous hais, je vous méprise du fond du cœur. Le désir de me venger, de vous punir, peut seul vous rappeler encore à ma mémoire.

Si mon ami a été de bonne foi, dit M. Finton, il vous aura appris que le hasard l'instruisit de tout. Vous ne devez pas m'accuser d'indiscrétion; votre

nom ne m'échappa jamais dans la confidence où m'engageoit le besoin d'un conseil.... Détestable impudence, interrompit encore miss Matheus! ne donnâtes-vous pas ma lettre à votre ami? Eh! savois-je qu'il en reconnoîtroit l'écriture, répliqua-t-il? Souvenez-vous, Miss, du mystère dont vous couvrîtes vos liaisons avec James : en les apprenant de lui-même, m'étoit-il possible de lui refuser une promesse de ne point le troubler dans les soins qu'il vous rendoit? Ne pouvant jouir d'un bien dont il désiroit ardemment la possession, ne devois-je pas l'aider à l'acquérir? J'admire votre insolence et la sienne, repartit vivement miss Matheus : de quel droit prétendez-vous me donner à lui? à quel titre disposez-vous ensemble de mon cœur ou de ma personne? Ne vous emportez pas, Miss, dit M. Finton, ne parlez pas si haut. Bon dieu, avec quelle véhémence vous vous exprimez! voulez-vous rassembler autour de nous une foule curieuse? On

s'arrête, on vous écoute. Que m'importe si on m'entend, reprit-elle? et le voyant rattacher son masque : Vous vous cachez en vain, M. Finton, cria-t-elle, je vous ferai connoître. Vous m'avez trahie, indignement trahie, je veux le dire, le répéter, l'apprendre à tout le monde.

M. Finton tressailloit à chaque mot qu'elle prononçoit. Depuis un moment il croyoit voir Amélie assise à peu de distance, entre un arménien et cette même bergère, qui venoit de les quitter. En feignant de l'empressement pour procurer un siége à miss Matheus, il s'efforçoit de l'éloigner de ce lieu. Elle suivit ses regards inquiets, et devina le sujet de son trouble. L'habitude où elle étoit d'aller au bal lui faisoit reconnoître sous le masque tous ceux qu'elle examinoit un instant. Au commencement de son séjour à Londres, mylord Mansel l'ayant vue à Chelsea où elle prenoit l'air avec Summers, la fit suivre, apprit où elle logeoit, et chercha à s'introduire auprès d'elle. Mistriss Tanger dont le

mari se trouvoit alors absent, loua, par l'ordre de Mylord, un appartement dans la maison où demeuroit Summers, afin de se procurer la facilité de séduire sa femme, ou de lui enlever sa maîtresse. Mylord Mansel la visitoit comme son parent, et vit plusieurs fois miss Matheus chez elle. Mais les soins de mistriss Tanger, infructueux auprès de Miss, ne servirent qu'à découvrir sa bassesse et son infamie. Summers la fit chasser honteusement de la maison, et mylord Mansel frappé d'un autre objet, abandonna cette poursuite.

Le soir qu'Amélie soupa à Kensington, miss Matheus s'y promenoit. Elle évita la vue de Finton; mais ayant aperçu mistriss Tanger avec lui, elle jugea que mylord Mansel étoit touché des charmes d'Amélie. Par une suite de cette idée, elle tint à la confidente de Mylord les propos singuliers qui l'étonnèrent, l'interdirent, et lui firent abandonner M. Finton à la pénétrante marmote.

Dirigée par les yeux de M. Finton,

miss Matheus observa attentivement la dame au domino blanc, découvrit mylord Mansel sous l'habit d'un arménien. La bergère assise à côté du masque en blanc, la tête tournée vers M. Finton, et paroissant attentive à tous ses mouvemens, l'assura qu'Amélie elle-même s'entretenoit avec Mylord. Charmée de se voir maîtresse de tourmenter M. Finton, de l'effrayer : la prévoyance ne réussit pas toujours, lui dit-elle. La vôtre a sans doute surpassé mon adresse. J'ai voulu instruire Amélie de vos infidélités ; j'ignore par quel moyen vous m'avez privée du plaisir que je m'étois promis ; mais la crainte où je vous vois, m'apprend qu'elle jouit encore d'une erreur que je vais détruire : rien ne s'opposera cette nuit à mon dessein. Je veux m'approcher d'elle, lui parler, l'amuser par le récit intéressant de vos aventures de Newgate : mylord Mansel ne les trouvera pas inutiles à ses projets, et la bergère Tanger en concevra sans doute d'agréables espérances.

Un mouvement qu'elle fit pour s'avancer vers la banquette où étoient ces trois masques, mit Finton hors de lui-même. Y songez-vous, Miss, dit-il en passant un bras autour d'elle, et l'arrêtant? Quel est ce procédé, Monsieur, cria-t-elle en se débattant? aurez-vous l'audace de me faire violence? Si vous ne cessez de me retenir, je vais éclater, rendre nos différends publics: craignez tout d'une femme outragée.

Finton désespéré de se voir exposé au caprice et à la rage de cette furie, crut devoir chercher à l'adoucir. Eh bien, vous êtes libre, dit-il en retirant son bras, vous pouvez m'affliger si vous le voulez; et prenant ses mains, les serrant entre les siennes: Que les temps sont changés, Miss, ajouta-t-il! vous avez donc oublié celui où dans la même attitude, pressée contre mon sein, vous ne me traitiez point d'audacieux. Insoutenable insolence, reprit-elle! maudit soit à jamais l'instant..... Non, ne le maudissez pas cet instant, interrompit Fin-

ton, il fit mon bonheur et le vôtre. Croyez-vous, Miss, continua-t-il d'un ton caressant, qu'il ne m'en coûte rien pour m'arracher au plaisir de vous voir, de cultiver des sentimens si flatteurs, si capables de me rendre heureux? Ah! sans le double engagement qui me lie, jamais, jamais l'aimable miss Matheus n'auroit eu sujet de se plaindre de moi. O M. Finton! dit-elle en soupirant, pourquoi n'ai-je trouvé en vous qu'un ingrat? Les circonstances m'ont forcé de le paroître, reprit-il affectueusement, il ne m'est plus permis de me livrer à mes seuls désirs; mais le souvenir de vos bontés me sera toujours cher, il ne s'effacera point de ma mémoire; je regretterai toute ma vie le bien précieux dont l'honneur et l'amitié m'engagent à me priver.

La réponse de miss Matheus assura Finton qu'elle commençoit à se calmer. Il employa toute son éloquence à se justifier. Cette fille bizarre l'écouta paisi-

blement, se laissa conduire dans une autre salle. Sa colère et sa passion se montrèrent tour-à-tour; mais l'envie de ramener Finton, de renouer un tendre commerce avec lui, l'emporta sur son dépit. Après la plus longue explication, elle lui accorda un pardon conditionnel. Elle exigea de lui une promesse formelle d'aller la voir, même de souper chez elle le lendemain. Aucunes représentations ne la firent départir de sa volonté absolue. Elle traita d'impertinentes conventions les paroles données à son ami, ne reçut pas d'excuses; sa réponse étoit prête à toutes les objections. En sortant du bal, sir James alloit à Windsor avec le prince de Galles, une partie de chasse l'y retiendroit deux jours. Finton hésita, éprouva de la peine à se déterminer. Il sentoit de la répugnance à la tromper, et plus encore à la satisfaire; cependant il falloit contenter ses désirs, ou s'exposer à un éclat terrible: elle retourneroit chercher Amélie, disoit-elle, lui parle-

roit, feroit plus encore. Il promit donc, et un entretien plus tranquille succéda à leur querelle.

Miss Matheus lui montra une haine extrême pour sir James, lui peignit les folies de cet amant malheureux, son amour, sa jalousie, ses transports, sa rage, et le plaisir qu'elle goûtoit à l'alarmer, à le maîtriser, à l'assujettir, à le chagriner. Ensuite elle lui demanda comment il s'étoit lié avec une femme de l'espèce de mistriss Tanger; lui apprit la façon de penser de mylord Mansel, le vil caractère de Tanger, et les basses complaisances qui lui attiroient la protection de ce Lord. Finton savoit que miss Matheus chargeoit un peu ses portraits; cependant il resta frappé de ce qu'il venoit d'entendre, sentit un regret véritable d'avoir approché d'Amélie deux malheureux si méprisables, et rougit en songeant à ce qu'on pourroit penser des assiduités de mylord Mansel chez lui. Avant de le quitter, miss Matheus l'obligea de lui renouveler sa promesse, et

prenant un ton fort sérieux : M. Finton, lui dit-elle, sir James s'attend à me voir ici ; je vais prendre le déguisement sous lequel il pourra me reconnoître. Ne croyez pas m'abuser. Je vous observerai soigneusement. Si vous lui parlez, si vous me trahissez une seconde fois, rien ne vous sauvera de mon juste ressentiment. Craignez de m'irriter ; ce ne sera pas en attaquant vos jours que je me vengerai, j'adresserai plus sûrement mes coups, ils pénétreront dans votre cœur. Le supplice ou la mort ne m'effraye point, vous le savez ; si je vous attends demain en vain, rappelez-vous Summers, et tremblez pour Amélie. En finissant ces mots, elle s'éloigna de lui. Un abbé qui, depuis leur entrée dans cette salle, paroissoit endormi sur la même banquette où ils étoient assis, fit alors un grand mouvement, se renversa les mains élevées au-dessus de sa tête, poussa un cri étouffé et des exclamations propres à persuader qu'il se sentoit atteint d'une douleur subite : ensuite il se leva brusquement, et se dé-

roba à l'importunité de ceux qui l'entouroient avec le dessein de le secourir.

Inquiet et chagrin, M. Finton n'étoit guère en état de s'occuper des autres. Cependant après avoir fait quelques pas sur ceux de miss Matheus, il lui vint à l'esprit que cet homme déguisé en abbé, et enveloppé d'un grand manteau, pouvoit être sir James. Il voulut se rapprocher de l'endroit où il venoit de le laisser; mais le prince de Galles arrivant, la foule qui le suivoit, entraîna Finton malgré lui, et le sépara du masque qu'il cherchoit; il ne songea plus qu'à retrouver Amélie, et à sortir avec elle d'un lieu où il craignoit de rencontrer encore miss Matheus, s'il s'obstinoit à rejoindre son ami.

Il parvint difficilement dans la salle où il croyoit avoir laissé Amélie, et ne la vit point à la place où il espéroit qu'elle seroit encore. Lady Elesmore y étoit, mais elle ne put lui donner des nouvelles ni de James, ni d'Amélie. Après plusieurs tours fatigans et inutiles, M. Finton aperçut enfin les trois personnes dont il

avoit pris tant de soin d'écarter miss Matheus. Des banquettes placées dans l'embrasure d'une fenêtre formoient une espèce de petit amphithéatre, au haut duquel il vit l'arménien, la bergère et le domino blanc. Il se démasqua, il fit signe à Amélie de descendre, et lui montra qu'il vouloit se retirer. La dame parut l'entendre. Par un mouvement de son éventail et des gestes expressifs, elle lui marqua que son dessein n'étoit pas de quitter le bal. Il redoubla ses signes, elle continua les siens; il s'impatienta, elle rit; enfin quelqu'un se levant, il eut la liberté de s'approcher d'elle, et lui dit d'un ton ému, combien il s'étonnoit de lui voir si peu de complaisance pour ses désirs.

La dame masquée lui demanda, en déguisant sa voix, si elle n'étoit pas en droit de lui faire le même reproche, lui tint de vrais propos de bal, lui dit mille folies, le plaisanta sur cette envie de se retirer, se plaignit de l'empire marital et tyrannique auquel il prétendoit l'assu-

jettir, protesta qu'il ne la priveroit point d'un plaisir innocent permis à toutes les femmes de son âge, et se tournant vers l'arménien, elle le prenoit pour juge; mais il se taisoit, et sembloit ne pas vouloir être connu. Elle continuoit à rire, et ne paroissoit point du tout embarrassée de l'air surpris et fâché de M. Finton.

Mistriss Tanger lui demanda tout bas et d'un air mystérieux, si l'insolente marmote qui l'avoit retenu si long-temps causoit l'humeur où elle le voyoit. Il ne l'écouta point, et prenant Amélie par la main, il la pressa de le suivre, de ne pas lui laisser penser qu'elle préféroit un si fade amusement au plaisir de l'obliger. Après un peu de résistance, elle se leva enfin, et se tournant vers l'arménien, qu'elle sembloit quitter à regret: Demain au moins, lui dit-elle tout haut, à mon réveil, ou je ne croirai ni vos discours, ni vos sermens. Ces paroles firent une cruelle impression sur l'esprit de M. Finton. Quoi! Amélie connoissoit le langage de la coquetterie, se plaisoit à entendre

ces propos si vains, qu'elle dédaignoit autrefois ; elle venoit de montrer de la répugnance à suivre son mari, elle l'avoit traité de jaloux, de bizarre et presque de fâcheux. Livré aux plus tristes réflexions, M. Finton conduisoit en silence la dame qui causoit son chagrin ; ils traversèrent toutes les salles sans se parler, prirent des chaises, et arrivèrent à leur demeure. Pendant que Finton satisfaisoit les porteurs, sa compagne monta très-vite l'escalier. Quand il entra chez Amélie, elle vint à lui déjà déshabillée, aussi tranquille, aussi assurée que si elle n'eût pas dû redouter les reproches d'un mari mécontent.

L'air sombre de M. Finton changea bientôt sa contenance. Il se promenoit à grands pas, alloit, revenoit sans jeter les yeux sur elle, et paroissoit fortement occupé de ses idées. Enfin s'arrêtant devant l'inquiète Amélie : Que vous disoit mylord Mansel, Madame, lui demanda-t-il ? que doit-il faire demain pour vous engager à croire ses sermens ? sur quoi

[illegible]ésire-t-il votre crédulité ? que vous [illegible]roit-il, et quel service attendez-vous d[illegible] lui ? Au nom de mylord Mansel, A[illegible]élie pâlit, elle hésita sur ce qu'elle de[illegible]t dire, n'osa parler, l'effroi la saisit. [illegible]es mots sans suite, sans liaison, fur[illegible] sa seule réponse. Son trouble constern[illegible]. Finton. Quoi ! Madame, dit-il, inter[illegible], tremblante ! quel est donc le sujet [illegible]cette étrange terreur ? depuis quand [illegible] craignez-vous ? Amélie leva les ye[illegible]ur lui ; elle aperçut de la colère dans les[illegible]ens. Vous m'interrogez bien dureme[illegible], lui dit-elle d'un ton timide et trist[illegible]ue me demandez-vous ? Ce qui vous [illegible]hoit si fort au bal, Madame, ce qu[illegible]ous y retenoit, vous inspiroit tant de [illegible]é, d'enjouement, des saillies si [illegible], et sur-tout l'explication de vos [illegible]ernières paroles à mylord Mansel. En [illegible]ité, Monsieur, reprit-elle, je ne me [illegible]int amusée au bal ; je n'ai pas la mo[illegible]dée des discours qu'on y tenoit, et ass[illegible]ent mylord Mansel n'a pu m'y parler.

Qu'entends-je, s'écria Finton transporté, furieux, hors de lui-même ! est-ce vous, Amélie ? est-ce bien vous, dont la bouche s'ouvre au mensonge? quoi ! vous niez. . . . . Eh, pourquoi non, dit mistris Atkinson en sortant du cabinet d'Amélie ? regardez-moi, Monsieur ; est-ce Madame que vous venez de ramener du bal ? Finton la voyant coiffée comme Amélie, son masque à la main, ayant encore ce domino blanc qui lui avoit causé tant d'inquiétudes différentes, resta muet, osant à peine en croire ses yeux. Ah, ah, continua mistriss Atkinson, vous savez donc quereller ? cet air marital vous va bien, en vérité ; allons vite, à genoux devant Madame, demandez-lui pardon de vos brusqueries ; à sa place je ne vous écouterois point, je bouderois ; mais elle est si bonne ! Vous n'avez pas été au bal, dit Finton à Amélie ; quoi ! ma chère amie, vous n'y avez pas été ? Sur mon honneur, Monsieur, je ne suis point sortie d'ici, répondit-elle ; l'étourdie que voilà brû-

loit du désir de se masquer ; et afin de laisser ignorer à son mari qu'elle est capable de s'amuser quand il s'afflige, je lui ai conseillé de prendre ma place. La conformité de nos tailles m'a fait imaginer cette petite tromperie qui satisfaisoit son goût et le mien. Je lui fais une espèce de reproche, comme vous voyez, et c'est pour la punir de vous avoir chagriné. A présent apprenez-moi, je vous prie, comment elle vous a donné tant d'humeur.

Oh ! si je voulois parler, reprit en riant mistriss Atkinson, je le fâcherois bien davantage. Allez, allez, ne le plaignez point. Il ne s'est pas ennuyé au bal ; et je l'ai impatienté pour vous venger de ses infidélités. Certaine marmote l'entretenoit avec feu, et... A cet endroit de son discours, Finton la tira rudement par son domino. Elle s'arrêta, comprit qu'il exigeoit son silence, et le regardant d'un air fin : A propos, j'ai fait une plaisante découverte ; on m'a rendu sous le nom de Madame, l'hommage le plus flatteur, le plus respectueux, et toute la nuit

mylord Man.... Le pied d'Amélie s'appuyant alors sur le sien, lui coupa subitement la parole. Mistriss Atkinson portant ses yeux sur l'un et sur l'autre, les voyant tous deux immobiles : Bon soir, donc, dit-elle, je me sens assoupie, et crois rêver déjà. En parlant elle prit un flambeau, et se retira, remettant au lendemain le récit des événemens du bal.

Ni Amélie, ni Finton n'avoient eu l'adresse de se cacher le mouvement par lequel ils s'étoient hâtés d'interrompre mistriss Atkinson. Leur précipitation, leur crainte les occupoient trop pour les laisser capables d'une grande attention sur eux-mêmes. Ils gardoient le silence, pensoient, ou plutôt méditoient profondément. Finton formoit des soupçons vagues, son cœur se sentoit blessé de l'air de mystère répandu dans la conduite d'Amélie. Si elle ne connoissoit point les sentimens de mylord Mansel, d'où vient empêchoit-elle mistriss Atkinson d'en plaisanter ? Si elle se croyoit aimée de ce seigneur, comment souffroit-elle ses

assiduités, elle qui ne pouvoit supporter à Montpellier la vue d'un homme mieux fait, plus jeune, plus aimable, seulement parce que cet homme étoit sensible à ses charmes ?

Pendant que ces idées l'agitoient, Amélie rêvoit ; mais ses pensées ne s'égaroient point comme celles de M. Finton ; un objet les fixoit toutes. Elle soupiroit. Une triste certitude rendoit son chagrin vif et amer. Elle continua de se taire. Finton n'osa parler, et pour la première fois la réserve et presque la froideur prirent la place de la tendresse et de la confiance entre deux personnes accoutumées à goûter sans cesse la douceur de se communiquer les mouvemens les plus secrets de leurs cœurs.

Le lendemain, aussitôt que M. Finton fut levé, il défendit dans la maison d'y laisser entrer Tanger, sa femme, ni même mylord Mansel. Il vouloit prendre des informations de mistriss Atkinson, et savoir par son récit s'il confirmeroit ou révoqueroit l'ordre qui con-

cernoit ce seigneur. Ensuite il envoya chez sir James demander l'heure où il pourroit le voir. On lui rapporta que son ami étoit parti avec le prince de Galles en sortant du bal, et resteroit deux jours à Windsor. Finton se souvint alors que miss Matheus le lui avoit dit. Son embarras augmenta. De quels moyens se servir pour rompre son engagement du soir? Le naturel emporté de cette fille, ses menaces l'épouvantoient. Elle se vengeroit sur Amélie, disoit-elle; étoit-il difficile à une créature hardie, entreprenante, capable, six semaines auparavant, d'assassiner un homme au milieu de ses gens, sous les yeux de sa femme, de s'introduire chez Amélie, de l'effrayer, de l'insulter, peut-être de lui plonger un couteau dans le sein? Ces idées glaçoient le cœur de M. Finton; elles le déterminèrent à tenir parole à miss Matheus. Il se flatta que sir James, instruit par lui-même de cette démarche, l'excuseroit aisément quand il en apprendroit le motif. Il se promit même assez

de son ascendant sur l'esprit de miss Matheus pour espérer qu'il l'engageroit à mieux traiter son ami, et à rendre plus de justice au mérite d'un homme vraiment aimable.

Ce parti pris, il recommença à réfléchir sur la conduite d'Amélie. Il s'étonna d'avoir pu la soupçonner d'intelligence avec mylord Mansel. Il se rappela sa tendresse, ses vertus, et pensa que si elle étoit aimée, et le savoit, la crainte de lui causer de l'inquiétude pouvoit seule l'obliger à lui taire un pareil secret. Incertain de l'effet qu'auroit produit sur elle l'indiscrétion de mistriss Atkinson, et le silence qu'il avoit gardé, il désiroit et craignoit son réveil.

Pendant que miss Matheus, mylord Mansel et Amélie l'occupoient tour-à-tour, sir James, retenu malgré lui à Windsor, s'abandonnoit dans les routes de cette belle forêt aux mouvemens furieux qu'excite une jalousie fondée sur la certitude d'être trahi. Ayant su par la femme-de-chambre de miss Matheus

qu'elle se masqueroit d'abord en marmote, à son entrée au bal il suivit opiniâtrément une personne dont la taille et l'habit le trompèrent. Le hasard fit qu'elle s'obstina à ne pas vouloir lui parler. James imaginant en être reconnu, alla changer de déguisement, revint, retrouva cette femme, la suivit encore, mais il l'a vit démasquée ; et l'instant qui lui montra son erreur, amena à ses côtés sa maîtresse et son ami. Comme ils parloient assez haut et sans déguiser leurs voix, il les connut d'abord, feignit d'être assoupi, les écouta avec attention, et entendit exactement tous leurs discours. Prêt à éclater quand Miss se retira, il se contint, et c'étoit lui-même dont le mouvement singulier avoit ramené Finton pour lui parler. Le prince de Galles ne devoit rester qu'un instant au bal ; ceux qui partoient avec lui, étoient convenus de se rassembler sur ses pas. James eut à peine le temps d'écrire sur ses tablettes, et de parler à un valet de confiance. Il lui donna ordre d'observer le lendemain M. Finton,

de le suivre par-tout, et s'il le voyoit entrer chez miss Matheus, de porter à sa demeure les tablettes qu'il lui laissoit, et de recommander qu'on eût soin de les remettre entre ses mains quand il rentreroit. Il lui ordonna aussi de monter à cheval aussitôt, et d'aller à Windsor lui rendre compte de l'événement.

A midi on apporta à M. Finton un billet, par lequel on le prioit de se trouver le lendemain à Hyde-Parc, à onze heures précises du matin. On lui promettoit la découverte d'un secret important, qui le mettroit en état de se montrer par-tout en sûreté, rendroit ses ennemis dépendans de sa clémence et de ses bontés. On terminoit en le pressant de ne pas manquer à l'assignation.

L'écriture de ce billet étoit la même de celui que peu de temps auparavant il avoit reçu daté de Newgate. Cette promesse redoublée de lui apprendre un secret intéressant, lui fit plus d'impression que la première fois. Il résolut donc de ne pas négliger l'occasion de s'en ins-

truire, et de se trouver à l'heure prescrite au lieu qui lui étoit indiqué.

Un moment après, sir George Maderty l'envoya prier à dîner. Dans la disposition d'esprit où il se sentoit, il avoit besoin de s'éloigner d'Amélie, la moindre de ses questions l'auroit embarassé; il accepta l'invitation du colonel, et sortit dans le dessein de ne pas rentrer de tout le jour.

Amélie, que les discours d'Atkinson rendoient fort inquiète sur les suites des projets de mylord Mansel, trembloit qu'ils ne parvinssent à la connoissance de M. Finton. Elle redoutoit une explication qui lui paroissoit pourtant inévitable. Elle se leva fort tard. Nany lui apprit en entrant dans sa chambre que M. Finton dînoit chez le colonel Maderty. Peu de momens après, on lui remit un assez gros paquet de la part de mylord Mansel. Elle l'ouvrit, y trouva renfermée une commission de capitaine pour Atkinson, et un billet conçu en ces termes:

« Mon empressement à exécuter vos premiers ordres, doit vous assurer, Madame, de la sincérité de mes discours. Vous m'avez écouté en riant, vous avez refusé de me croire. Daignez m'éprouver. Mon respect, ma soumission, mon obéissance vous découvriront les véritables sentimens de mon cœur. *Plus j'obligerai Atkinson, plus vous serez disposée à la reconnoissance, à l'amitié pour son protecteur.* Ce sont vos propres expressions. Ah ! Madame, qu'Atkinson sera bien servi ! Je porterai sa fortune si haut qu'il ne lui restera rien à désirer. Mais quand ses vœux seront remplis, me sera-t-il permis de vous parler des miens, de concevoir une flatteuse espérance ? Ne consentirez-vous point à me traiter avec moins de rigueur ? Vous me promettez de me regarder *comme un ami ;* ah ! Madame, peut-on vous voir, vous entendre, et ne désirer auprès de vous que ce foible titre ! »

La lettre et la commission tombèrent

des mains d'Amélie. Un aveu si libre, des espérances si hardies la firent rougir et trembler. Revenue de sa première surprise, et sachant mistriss Atkinson éveillée, elle passa chez elle; et posant ces papiers sur son lit, elle lui demanda l'explication de l'audace de mylord Mansel. La petite folle, enchantée de voir la commission, sans faire attention au trouble ni à la colère d'Amélie, commença par rire de tout son cœur de la simplicité de ce pauvre Lord, qui avoit si bonnement donné dans le piége qu'elle lui tendoit. En me prenant pour vous, Madame, dit-elle, il m'a fait une déclaration d'amour qu'il croyoit bien fine, bien enveloppée, et qu'il pourroit rétracter si elle déplaisoit; mais je l'ai entendu d'abord, je me suis divertie à l'encourager par mes propos, puis à le désoler par mes doutes; il s'animoit, je riois; il m'offroit des preuves de sa passion : parlez, Madame, disoit-il, exigez, ordonnez. Alors je lui ai reproché sa négligence au sujet d'un homme que je

protégeois, j'ai demandé cette commission à mon réveil. Là, voyez, continua-t-elle, si ce bon Lord n'est pas la plus simple créature du monde; je suis sûre qu'à présent il se félicite de son bonheur, il croit vous avoir obligée, il compte sur votre reconnoissance. Il sera bien attrapé quand je lui dirai.... Qu'avez-vous fait? quelle imprudence, s'écria Amélie! Vous m'ôtez tous les moyens d'éviter un éclat, dont les suites seront peut-être funestes et pour vous et pour moi. Atkinson ne voudra rien devoir à ce vil Lord; vous nous mettez l'un et l'autre dans un cruel embarras.

Mistriss Atkinson, surprise et touchée de ce reproche, regarda Amélie, et lui voyant les yeux remplis de larmes; Eh bon dieu, Madame, lui dit-elle, d'où naît votre chagrin? je ne puis supporter l'idée de vous en causer. Daignez me pardonner ma faute et m'ouvrir un moyen de la réparer: je l'emploierai avec joie. Mais comment est-il possible qu'un badinage si ordinaire vous donne de si vives

alarmes ? Quel est cet embarras où je mets Atkinson, où vous êtes vous-même? Pourquoi cette commission lui seroit-elle désagréable ? Ne l'attendoit-il pas de la main de mylord Mansel ? Amélie jugea inutile de lui taire plus long-temps un secret que sa conduite à l'égard de Mylord et de ses vils agens dévoileroit bientôt ; ainsi elle l'instruisit de tout ce qu'elle avoit appris d'Atkinson.

Jamais récit ne fut écouté moins patiemment ; les noms d'infâme, d'abominable, d'infernal malheureux, prodigués à Mylord, et une foule de malédictions l'interrompirent plus d'une fois. Il n'étoit pas achevé, que la pétulante Atkinson sonna, appela, s'élança hors de son lit, demanda du linge, une robe, des porteurs, et commença sa toilette avec une précipitation surprenante. Que prétendez-vous donc faire, lui dit Amélie ? Ce que je prétends, Madame, s'écria-t-elle ! je vais à l'instant jurer la paix contre cet odieux Lord. Il a insulté mon mari ; il m'a crue capable de servir

son détestable projet, de me prêter bassement à ses desseins : je ne souffrirai pas cet outrage, il me fera une réparation authentique ; il me la fera, vous dis-je, ou je lui arracherai les yeux.

Amélie trouva de la difficulté à calmer un esprit vif, justement révolté. Cependant elle y parvint, engagea son amie à se contenter d'écrire une courte lettre à Mylord, afin de l'instruire de l'aventure du bal et de sa méprise. A l'égard de la commission qui étoit pour le régiment de ce seigneur, elle lui conseilla de la renvoyer sous un prétexte léger, mais honnête, en refusant de tenir ce bienfait de l'erreur où elle l'avoit jeté. Mistriss Atkinson promit tout ; mais dès qu'Amélie l'eut quittée, la petite obstinée se livra à ses propres mouvemens, et contenta sa fantaisie. Elle écrivit à mylord Mansel avec beaucoup de fierté, et termina une lettre remplie d'aigreur par une défense positive de reparoître jamais chez elle. Vous êtes connu, haï, méprisé d'Amélie et de moi, lui disoit-elle,

reprenez votre commission. Un homme tel que vous n'est pas digne d'obliger des gens de cœur. Jamais Atkinson ne servira sous vos ordres ; ne vous inquiétez ni de son sort, ni de celui de M. Finton, mais craignez le ressentiment de tous les deux.

Cette lettre si folle, si imprudente, produisit un effet qu'on n'eût osé se promettre de la démarche la plus sensée. Tanger eut des affaires à sa garnison, et prit la poste pour s'y rendre. Mylord se souvint tout-à-coup que les derniers jours de la belle saison lui offroient encore des amusemens à Bath, il y courut, et mistriss Tanger jugea à propos de changer de demeure ; mais on n'apprit ces prompts départs que dans un temps où la conduite et les desseins de Mylord n'intéressoient plus ceux qu'ils avoient alarmés.

Le jour s'écoula tout entier sans que Finton parût. Amélie s'en inquiéta. Elle avoit craint une explication, et pourtant elle sentoit vivement l'indifférence

qui faisoit négliger à son mari de lui parler, de la presser dans cette occasion, la première où elle lui eût montré une sorte de froideur. A dix heures du soir, Nany lui présenta des tablettes qu'un des gens de sir James venoit d'apporter. Elle les prit avec un battement de cœur extraordinaire, elle pensa que peut-être il étoit arrivé un malheur à son mari. Se hâtant d'ouvrir, et de parcourir ces tablettes, elle y trouva ces mots écrits en gros caractères :

A M. Finton sortant de chez miss Matheus.

« Vous m'aviez promis de ne plus revoir une maîtresse que vous me cédiez de votre bon gré, vous venez de souper chez elle. Vous trahissez la confiance d'un ami, vous manquez à une parole d'honneur; je vous regarde comme un perfide. Soyez jeudi à sept heures du matin vers les carrières de Kensington. Là, nous déciderons à qui de nous deux l'in-

digne, la maudite Matheus doit rester. »

Amélie poussa un cri, les tablettes échappèrent de ses mains, son cœur se serra, elle perdit la connoissance et le sentiment. Nany s'empressa de la secourir. Revenue de sa foiblesse, elle voulut relire encore ces terribles expressions. C'étoit le lendemain que sir James attendroit Finton. Seule, sans conseil dans une occasion si cruelle, si inquiétante et si délicate, elle ignoroit comment elle devoit se conduire. Livrée à la crainte, à la douleur, elle pleura long-temps avec amertume sans pouvoir calmer un instant l'agitation violente de ses sens. Une heure sonnoit quand on frappa rudement. Amélie tressaillit, cacha promptement les tablettes de sir James, croyant que M. Finton rentroit. Mais Nany revint bientôt, et lui présenta une lettre. Amélie reconnut la main de son mari. Un nouveau trouble la saisit. Elle lut en frémissant, ces mots écrits en vedette : *ô ma chère amie, ne vous alar-*

mez point. M. Finton lui apprenoit qu'en sortant d'une maison où on l'avoit contraint de souper, il venoit d'être arrêté par ordre de miss Betzy, et conduit chez un bailli dont il lui envoyoit le nom et l'adresse. Il la conjuroit de ne point s'affliger, et de soutenir avec fermeté cette nouvelle disgrâce.

En tout autre temps cette lettre eût été pour Amélie le sujet d'un mortel chagrin. Mais les circonstances lui firent trouver de la consolation dans cet événement. La vie de ce mari si cher étoit assurée par la perte de sa liberté. La funeste rencontre du lendemain devenoit impossible; et sans que l'honneur de M. Finton souffrît de ce retard, elle auroit le loisir de se consulter sur ce terrible appel, de voir lady Elesmore, et peut-être de détourner le malheur qu'elle redoutoit.

Au milieu des accès d'une extrême douleur, on saisit avidement le premier adoucissement que présente la réflexion. Mais ce calme produit par la raison, par

l'espérance, est de peu de durée. La nature et le sentiment nous rendent bientôt aux pleurs, aux gémissemens. Quand l'ame souffre, l'esprit s'abat, et le cœur s'abandonne à ses seuls mouvemens. Amélie l'éprouva. Toute la nuit elle s'affligea sans modération, attendit impatiemment le jour; et dès qu'il parut, elle fit appeler des porteurs, et se rendit chez le bailli où étoit M. Finton.

On la conduisit par un très-petit escalier au premier appartement. Une chambre mal meublée, mais assez claire, lui fut ouverte, et on lui montra la personne qu'elle demandoit. M. Finton, assis, les coudes appuyés sur une table, son visage caché de ses deux mains, sembloit endormi, ou plongé dans une profonde méditation. Au bruit que l'on faisoit en entrant, il leva la tête, et tourna les yeux vers la porte; son air abattu pénétra le tendre cœur d'Amélie. Elle courut à lui, passa ses bras autour de son cou, mouilla ses joues de larmes brûlantes, et le serrant sans pouvoir lui parler, elle pro-

nonça seulement : O M. Finton ! Son empressement à le voir, ses pleurs, ce silence touchant et expressif, excitèrent dans l'ame du triste prisonnier un de ces mouvemens vifs et passionnés, qui se font sentir impétueusement quand le cœur est affecté d'une douleur mêlée de remords. Eh pour qui, pour qui, pour qui donc, s'écria-t-il, cette femme, image des créatures célestes, paroît-elle dans le séjour du désespoir ! L'homme qu'elle y cherche est-il digne d'attirer ses regards ? Et tombant aux genoux d'Amélie, couvrant ses mains de pleurs et de baisers enflammés : Ne me refuse pas une dernière grâce, lui dit-il, ô mon Amélie ! Que je l'obtienne de toi ! abandonne un malheureux, ne t'obstine point à suivre son sort ; va, fuis, retourne habiter la retraite d'où mon imprudence me bannit. Vis tranquille, prends soin de ton fils, oublie l'époux que le ciel te donna dans sa colère. Il ne mérite plus tes bontés, ton amour, ton estime ; c'est un monstre ; il t'a trahie. Il ne peut en

être assez puni que par la perte de ton cœur.

Amélie vouloit le relever, l'interrompre, mais il ne l'écoutoit point. Il étoit emporté loin de lui-même. Il lui avoua cette intrigue, qu'il avoit tant craint de lui laisser connoître, lui apprit toute son aventure de Newgate, les persécutions de miss Matheus, l'amour de James, cause secrette de sa froideur, la rencontre du bal, les menaces de cette fille hardie, et confessa en rougissant qu'il sortoit de chez elle, quand les gens du bailli le surprirent ; mais qu'il en sortoit sans avoir offensé ni l'amour, ni l'amitié. Ensuite il recommença à pleurer, à conjurer Amélie de lui pardonner, de le quitter pour toujours, et de ne plus s'occuper de l'infortuné qui gémissoit à ses pieds.

Si cette faute est la seule que vous vous reprochez, dit Amélie en l'embrassant, elle est pardonnée depuis long-temps. Et lui présentant une lettre, qu'il reconnut pour être de miss Matheus, je l'ai reçue

huit jours après votre sortie de Newgate. J'ai été malade, continua-t-elle, j'ai caché le sujet de ma langueur. Cette infidélité, qu'on a eu la dureté de m'apprendre, m'a vivement touchée, mais elle n'a point diminué ma constante affection. O M. Finton, le cœur d'une femme sensible est aussi indulgent que tendre ! Osez-vous me proposer de vous fuir ; de ne plus m'occuper de vous ? ah ! ne me tenez jamais ce cruel langage ! il me feroit penser que mon attachement vous est devenu importun. Eh ! pourrois-tu le croire, s'écria-t-il ? Tu ne veux point m'abandonner ? Oh, non, non, ne m'abandonne jamais, femme divine, ange consolateur, dont la présence adoucit toutes mes peines. Quoi ! ma chère Amélie, ton cœur généreux chérit encore un ingrat, un infidèle !... Mais l'ai-je été? Non. Si mes sens se sont égarés, jamais mon ame n'a suivi leur impression.

Aucune plainte, aucun reproche n'accompagna le pardon qu'Amélie accorda aux vives instances de M. Finton : elle

lui en renouvela cent fois les tendres assurances. Après l'avoir scellé par les plus douces caresses, ils cherchèrent ensemble le moyen d'arranger l'embarrassante affaire de miss Betzy. M. Finton n'attendoit plus rien de sir Rowland, son silence prouvoit assez qu'il n'étoit pas disposé à le servir ; mais il espéroit beaucoup de l'amitié de James. Le baronnet lui avoit souvent offert de l'obliger. Dans une occasion si pressante il se détermina à recourir à lui ; mais il n'osoit parler à James, ni lui écrire. Il est bien difficile de demander, quand on a le cœur assez noble pour supporter plus patiemment le besoin, que le poids des obligations. Il pria Amélie de le voir, de l'instruire de leur situation, et d'accepter son secours, s'il lui marquoit le désir de l'acquitter, ou de le cautionner.

Amélit pâlit à cette proposition ; le nom de James lui rendit la terreur que les caresses de son mari venoient de suspendre. Dans la crainte de lui laisser voir son trouble, elle se leva ; et sous pré-

texte de vouloir lui procurer les commodités dont il manquoit, elle le quitta, après lui avoir promis de revenir bientôt avec mistriss Atkinson, de lui faire apporter à dîner, et de rester tout le jour auprès de lui.

En passant devant une petite église qui se trouvoit sur son chemin, elle aperçut sir James à pied, en habit de campagne, marchant à grands pas, ses cheveux en désordre, l'air égaré, même furieux. Sa vue causa une révolution terrible à Amélie. Par un mouvement presque involontaire, elle arrêta ses porteurs, sortit de sa chaise, et entra dans l'église comme une personne effrayée qui fuit et cherche un asile. L'aspect de ce lieu saint calma ses esprits agités. Sa crainte s'évanouit en présence du dieu fort. Remplie de confiance, elle éleva vers lui son cœur affligé. Elle implora sa miséricorde. Prosternée, baignée de larmes, elle lui cria : O mon Dieu ! daignez verser dans mon sein la consolation que je n'attends point de vos créatures. Vous voyez mes besoins, éten-

dez votre bras puissant, et secourez-moi. Après cette courte, mais fervente prière, elle se sentit un peu ranimée et en état de soutenir le mouvement de sa chaise; elle y rentra, et se fit conduire chez elle. Comme elle montoit l'escalier, le son d'une voix connue émut tous ses sens, elle se hâta d'ouvrir la porte. A la vue de la personne qui s'entretenoit avec Nany, elle poussa un cri perçant; et se précipitant dans les bras du docteur Harrison: O mon ami! mon père! est-ce vous, est-ce bien vous, répétoit-elle, que le ciel envoie au secours d'une infortunée?

Le docteur, irrité contre Finton et contr'elle depuis leur séjour à Londres, dont il ignoroit la cause, fut plus surpris que touché des expressions d'Amélie. Il ne fit attention ni à sa pâleur, ni à sa profonde tristesse. D'une infortunée! répéta-t-il; voilà le langage ordinaire des imprudens. On pense mal, on agit en conséquence, et l'événement est attribué au destin contraire. La vanité créa un mauvais sort, pour présenter à des cœurs

orgueilleux un objet qu'ils püssent accabler des reproches que nous voulons toujours nous épargner à nous-mêmes. Deviez-vous quitter des lieux où vous viviez tranquille, où vous étiez maîtresse d'attendre en paix un temps plus heureux? Mon malheur, et non pas ma volonté, un devoir indispensable m'ont fait abandonner ces lieux chéris, s'écria Amélie. Hélas ! que ne suis-je encore à votre prieuré, dans cette maison de bénédiction où tous les jours se levoient sereins pour moi! O mon ami, continua-t-elle en redoublant ses pleurs, ne me montrez point ce visage sévère, il me glace, il m'épouvante. Soutenez-moi, consolez-moi dans mon affliction, l'état où vous me retrouvez est digne de votre pitié. La liberté, la vie de M. Finton sont en danger. Mon cœur blessé est prêt à succomber sous le poids de ses peines; il ne peut supporter votre froideur. Sans secours, sans amis, sans espoir qu'en vous seul, je n'envisage plus que la honte et la mort si vous m'abandonnez.

Attendri malgré lui par les paroles et les larmes d'Amélie, le docteur prit une de ses mains, la pressa affectueusement : *La honte et la mort !* s'écria-t-il, ne dites pas cela, ma fille. Ne vous livrez point à ces funestes idées. Instruisez-moi. Si je puis vous servir, comptez sur ma constante amitié. Je suis mécontent de vous, il est vrai ; vous avez mal fait de venir à Londres : mais comment votre situation a-t-elle changé en si peu de temps ? Par ses dernières lettres Atkinson m'assuroit que vous viviez tous paisibles et satisfaits.

Amélie lui fit alors un récit sincère de ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée de miss Betzy dans la province. Mais à peine eut-elle expliqué la cause de la détention de M. Finton, que le docteur se leva brusquement, transporté de colère, et courant tout autour de la chambre comme un homme hors de lui-même : Six cents guinées à miss Betzy Harris, crioit-il ! à ce monstre, à cette indigne usurpatrice de vos droits ! lui

payer six cents guinées, moi ! j'aimerois mieux en jeter mille, dix mille dans la Tamise. Elles ne lui sont pas dues, elle ne les aura pas, je vous défends de les lui donner.

Hélas, dit Amélie, je suis loin de pouvoir le faire. Mais si le peu qui me reste suffisoit pour l'engager à suspendre sa poursuite.....Quoi ! vous le lui abandonneriez, interrompit le docteur ? Ah ! dans toute la joie de mon ame, repartit-elle. Etrange obstination, s'écria le docteur ! vous tenez bien de votre mère. Malgré ma prière, mes conseils, mon expresse défense, vous avez cherché cette furie, vous avez voulu la voir ; à présent arrangez-vous donc. Je ne puis rien dans cette occasion. Je ne donnerai point cet argent à votre sœur. Mériterois-je l'administration des biens déposés par la providence entre mes mains, si j'en dérobois une partie au pauvre honnête, à l'indigent industrieux, pour en augmenter les possessions de l'avare et de l'injuste ?

Mais, dit Amélie d'un ton timide, la liberté de M. Finton dépend du payement de ce billet. Je n'y saurois que faire, reprit-il; c'est sa faute. Il devoit le déchirer, et non pas le perdre. Quelle étourderie à lui de le laisser tomber, de passer une heure sans le chercher! Quelle bassesse à cette vile Betzy de s'en emparer, de le conserver, d'oser en exiger la valeur! fi, cette affaire est ridicule d'une part, odieuse de l'autre, pour rien du monde je ne voudrois m'en mêler.

Un long temps s'écoula avant qu'Amélie pût amener le docteur à l'écouter, à comprendre que ses larmes lui demandoient la liberté de M. Finton. Malheureusement pour elle, l'imagination de son ami, sujette à se préoccuper, avoit saisi le mauvais côté de cette affaire. La négligence de Finton, l'avidité de Betzy, une visite rendue à contretemps, sans nécessité, contre son avis, un désir obstiné de payer ce qu'on ne devoit pas, voilà ce qui se présentoit à son esprit, endurcis-

soit son cœur, naturellement tendre et bon, et l'engageoit à gronder sans vouloir entendre les raisons d'Amélie. Enfin il l'écouta, il l'entendit, son ame s'émut en sa faveur. Il s'adoucit, se calma entièrement ; mais l'envie d'obliger sa parente chérie ne diminua point l'extrême répugnance qu'il sentoit à donner six cents guinées à Betzy. Ainsi il se détermina à cautionner M. Finton, se réservant le plaisir de plaider contre cette créance, et de la disputer aussi long-temps qu'un habile avocat pourroit trouver des moyens d'en éloigner le payement. A l'instant même il écrivit au sien de se rendre chez le bailli où étoit M. Finton. Le nom de cet avocat frappa Amélie. Assurément, dit-elle, cet homme est lié avec ma sœur ; il la vint trouver à sa terre un peu avant mon départ de la province ; je crois même qu'il régit ses biens. Cela se peut, répondit le docteur. Je connus ce Murphy à l'inventaire de lady Courteney. Il remplaçoit le pauvre Burton, qui travailloit pour mistriss Harris et pour moi.

Tous mes papiers se trouvoient dans ses mains, il me pria de les lui laisser. Votre mère lui abandonna les siens. A sa mort, je le vis touché de l'injustice de son testament. Il plaignit votre sort. Je partois. Je lui confiai mes affaires ; pendant mon absence il les a gérées à son gré. Je verrai par ses comptes si je continuerai à l'employer. Allons, ma fille, ajouta-t-il en se levant pour sortir, séchez vos pleurs, cessez de gémir. Je vais chercher votre mari ; avant qu'il se passe une heure, vous goûterez le plaisir de le revoir.

O mon généreux ami, dit-elle en l'arrêtant, ce n'est pas seulement de vos bontés dont j'ai besoin. J'attends de vous un avis utile sur un point embarrassant et délicat ; il intéresse l'honneur et la vie de M. Finton. Alors elle lui montra les tablettes de sir James, et le pria de lui prescrire la conduite qu'elle devoit tenir. Craignant également les suites du secret ou de la découverte de ce défi, elle n'osoit ni parler, ni se taire.

Le docteur lut l'appel de sir James, leva

les épaules, lut encore, fit le même mouvement, et répéta plusieurs fois, beau sujet de querelle! Ensuite regardant Amélie : Comment donc, s'écria-t-il, votre mari a des maîtresses, cède des maîtresses ! que signifie cela ? C'est une erreur, une méprise du baronnet, dit Amélie, fâchée d'avoir montré les tablettes. Je sais tout, le fond de la dispute ne mérite pas votre attention. Eh bien, reprit en souriant le docteur, j'aime à vous voir de la douceur, de la patience. Votre discrétion est rare, et je l'estime. Ma fille, un mari est un homme, et un homme est un fou. La supériorité de votre sexe consiste à connoître cette vérité. De son intime persuasion naissent l'indulgence, la bonté et la conservation de la paix entre les époux. Amélie soupira. A l'égard de ce défi, continua le docteur, mon avis est que vous ne parliez jamais à votre mari de l'impertinence de son ami. Mais, reprit-elle, songez au préjugé dominant, aux usages militaires, à l'honneur..... Quoi! quel honneur? interrompit le doc-

teur. Ne dites pas un mot de plus sur ce point, si vous ne voulez m'ôter la bonne opinion que j'ai toujours eue de votre esprit et de la justesse de vos idées. Je ne puis supporter d'entendre profaner le nom de l'honneur par des insensés, qui n'en ont pas la plus simple notion. Ces hommes si prompts à laver dans le sang la plus légère injure, passeront-ils pour avoir de l'honneur, seulement parce qu'ils risquent leur vie en satisfaisant la passion brutale qui les porte à se venger? Mais on croit qu'ils doivent le faire, reprit Amélie. Oui, des extravagans le pensent, continua le docteur. Ils l'ont entendu dire, ils le croient sans examen, sans réflexion. Quel est pourtant le mérite d'un homme sorti heureusement de plusieurs duels? Celui qu'un vil gladiateur peut lui disputer. Mais ce brave, assez délicat sur les maximes de cet honneur prétendu, assez soumis à ses lois pour tuer son compatriote, même son ami, étend-il cette délicatesse à tous les devoirs de son état? Est-il juste, lui,

qui s'arroge le droit de punir? souvent enhardi par sa force, par son adresse, par la terreur qu'il croit inspirer, il se livre avec audace à tous les vices. Il séduit la sœur et tue le frère, déshonore la femme, égorge le mari; il devient la honte de sa famille et l'horreur de sa patrie. Craint, mais haï; vanté par les fous, et méprisé du sage, il se voit banni de la société, on l'évite, on le fuit. Il passe seul des jours tristes et malheureux, empoisonnés par l'ennui et les remords.

Mais, dit Amélie, quand je m'opposois au départ de M. Finton, quand je le priois de ne point aller à Gibraltar, vous teniez un langage bien différent, vous me blâmiez de vouloir le retenir. L'occasion n'étoit pas la même, reprit le docteur. Il s'agissoit de remplir ses devoirs, de servir son roi, d'aider sa nation, de lui montrer du zèle et de l'affection. Ma fille, le courage, la valeur sont des vertus quand on les emploie à défendre sa patrie, à soutenir le foible et l'innocent contre l'oppression du fort et de l'injuste. Mais

calmez-vous ; j'arrangerai cette affaire. Sir James m'est peu connu. Je l'ai vu à Paris, chez vous ; il me parut léger, mais franc, aimable : je vais lui parler, et j'espère que ma visite changera ses dispositions. Amélie remercia son ami avec toute la vivacité qu'inspire la reconnoissance dans une ame généreuse. Le docteur la pria de l'attendre chez elle, et en la quittant, il se fit mener à la demeure de sir James.

Le colonel avoit trop entendu parler de lui pour ne pas l'estimer. Au nom de M. Harrison, James s'avança vers lui ; et malgré la mauvaise humeur où il étoit, il le reçut avec la politesse et les égards dus à sa naissance, à son caractère et à sa réputation ; je vous rapporte, Monsieur, des tablettes qui vous appartiennent, dit le docteur ; je suis vraiment fàché de ne pouvoir approuver ce que j'y ai lu. Votre confusion m'apprend combien vous êtes surpris de les recevoir de ma main. En effet, répondit James en rougissant, je croyois... qu'elles seroient

perdues, interrompit le docteur, par la mort ou la fuite du plus tendre de vos amis : n'est-il pas vrai, Monsieur? mais cet ami malheureux n'a point été instruit de vos intentions; arrêté hier, et conduit chez un bailli.... Arrêté, dit vivement sir James! quoi! le pauvre Finton est arrêté? Si c'est pour dette, j'ai mille guinées à son service. Que je vous embrasse, mon cher colonel, s'écria le docteur! Vous avez une mauvaise tête, mais j'admire votre cœur. Par ce premier mouvement, preuve assurée d'un excellent naturel, jugez des regrets où vous seriez actuellement livré, si l'événement eût répondu à votre attente. Si cet ami dont la prison vous touche, étendu sur la poussière.... Ah! ne m'offrez pas cette cruelle image, dit tout attendri sir James; non, Monsieur, ne me l'offrez pas! je me reproche ma fureur, mon extravagance. A l'instant même où vous êtes entré, je condamnois ma vivacité; la cause en est ridicule et méprisable. Mais allons chez le bailli. Mon crédit, mes

soins, ma fortune, tout sera employé pour mon ami. Pendant que le docteur, charmé de James, le louoit, le grondoit, le caressoit, on achevoit de l'habiller ; dès qu'il fut prêt, tous deux se rendirent à la triste demeure de M. Finton. L'entrée de la maison n'étoit pas libre dans ce moment, plusieurs personnes l'embarrassoient. James passa par-dessus le bailli et dix de ses hommes, se fit montrer la chambre de son ami : on la lui ouvrit ; mais le docteur attentif à un spectacle qui intéressa son cœur compatissant, ne se hâta pas de le suivre.

On forçoit un pauvre homme, arrêté depuis un moment, à monter l'escalier. Sa résistance donnoit une occasion assez naturelle à des brutaux de lui faire sentir sa dépendance et leur supériorité ; il les maudissoit, et ils le frappoient impitoyablement. Le docteur donna une demi-guinée à ces misérables, afin de les engager à traiter moins durement cet infortuné, dont le visage et les habits étoient souillés de sang. Il exhorta le pri-

sonnier à céder, à se rendre à la nécessité, à ne pas se révolter contre ces hommes féroces. Le pauvre blessé cessa de se débattre; la vue de l'or apaisa ces tigres. Sans le maltraiter davantage, ils le conduisirent à une chambre haute; l'escalier se débarrassa, et le docteur parvint au lieu où il avoit affaire.

A la vue d'un ami si respectable et si cher à son cœur, M. Finton répandit des larmes de tendresse et de joie. Le silence que la raison imposoit au docteur sur le défi de James, contraignoit l'éclat de son ressentiment contre Finton. Il lui pardonnoit d'avoir aigri l'esprit de sa belle-sœur par ses railleries : la perte du billet étoit un accident; mais son infidélité, les chagrins d'Amélie, rendoient son mari criminel aux yeux d'un homme qui l'aimoit en père, jugeoit sans prévention de son mérite, et la connoissoit digne de fixer les désirs d'un époux. Il reçut donc avec un peu de froideur les premières caresses de Finton. James lui prit la main; et sans lui laisser le temps de parler;

Obtiendrai-je une grâce de vous, Monsieur, lui dit-il ? Oui, sans doute, vous me permettrez pour cette fois d'empiéter sur vos droits, et d'obliger un ami déjà comblé de vos bienfaits. J'exige absolument de Finton qu'il accepte mille guinées, et vais chez moi prendre les six cents dont il a besoin pour recouvrer sa liberté. Il sortoit, mais le docteur l'arrêta, protestant qu'il ne souffriroit pas cette folie. James, étonné de ce caprice, lui demanda s'il vouloit voir mener Finton à Newgate. Le docteur soutint que de son consentement Betzy ne seroit jamais payée, qu'il prétendoit disputer cette somme, et qu'au moins elle attendroit : le colonel insista, le ministre ne se rendit point ; Finton n'osoit parler. James s'impatientoit, le docteur crioit, la dispute s'animoit, quand le bailli entrant, l'interrompit. Il les salua tous trois profondément, et s'adressant au docteur, il lui demanda s'il ne s'appeloit pas M. Harrison. Apprenant de lui-même qu'il se nommoit ainsi, il le pria de la

part du prisonnier dont il avoit fait la rencontre sur l'escalier, de vouloir bien monter à sa chambre, cet homme ayant, disoit-il, des secrets importans à lui révéler, une grâce à obtenir par sa médiation, et mettant toute sa confiance et tout son espoir dans sa charité.

Le vertueux ecclésiastique oublioit tout lorsqu'il s'offroit une occasion de remplir les devoirs de son ministère, de donner du secours au pauvre, et de la consolation à l'affligé. Il suivit le bailli, qui le conduisit au haut de sa maison, lui ouvrit la porte d'une espèce de grenier, et se contenta de la tirer en s'en allant, afin de lui laisser la liberté de sortir quand il le voudroit, ne craignant pas que dans l'état où ses gens avoient réduit le prisonnier, il pût lui échapper.

James saisit l'instant de l'absence du docteur, pour aller chercher les 600 liv. sterling nécessaires à la délivrance de son ami. Le bailli ayant appris par les gens du colonel, qu'il étoit baronnet et

membre du parlement, le conduisit à son carrosse avec un grand respect ; et sachant que M. Finton alloit payer, il revint à sa chambre, ouvrit sa porte, et lui fit mille politesses, dans l'espoir d'une petite gratification qu'il en attendoit. M. Finton lui demanda s'il connoissoit l'homme qui s'entretenoit actuellement avec le docteur Harrison. Oh beaucoup, Monsieur, répondit-il, je l'ai eu plus d'une fois en garde, il s'appelle Robinson. C'est un maladroit, une bête, il devroit être fort riche, car il a, dit-on, raisonnablement volé. Mais il est tant de ces fripons incapables de rien amasser; ce n'est pas assez de prendre, il faut savoir conserver. Quelle est sa profession, demanda encore M. Finton? Il a fait plus d'un métier, je crois, reprit le bailli. Je l'ai vu avocat, mais il est devenu si pauvre depuis quatre ou cinq ans, qu'il travailloit pour ses confrères. Je ne sais pourquoi diable il a tant résisté aujourd'hui. On a eu peine à le saisir, et plus encore à s'en assurer;

car on l'a pris tout près du parc. Il vouloit s'y sauver, et prétendoit y être attendu, avoir à parler à quelqu'un ; vous jugez si mes gens ont eu la complaisance de le laisser aller à son rendez-vous : on l'a battu, un peu fort à la vérité, mais c'est sa faute, et s'il en meurt la loi est contre lui. J'ai une idée confuse de cet homme, reprit M. Finton ; je crois même l'avoir vu depuis mon arrivée de la province. Monsieur se trompe assurément, dit le bailli. Robinson a passé trois mois à Newgate, et n'en est sorti que d'hier au soir ; comme il ne paroît pas en état de me compter 40 liv. sterling, j'espère l'y reconduire demain.

A cet endroit de la conversation, on vint dire au bailli que l'avocat de M. Harrison étoit en bas. Le bailli lui cria du haut de l'escalier : Venez, venez, M. Murphy ; vous tiendrez compagnie à ce gentilhomme, en attendant celui qui vous a mandé. Il ne tardera pas à descendre. Murphy monta, salua M. Finton, et sachant le docteur arrivé

avant lui, il s'informa de ce qui l'occupoit. Il prie auprès d'une de vos anciennes connoissances, reprit le bailli ; Robinson se croyant près de sa fin, a désiré de lui parler. Robinson ! répéta Murphy en pâlissant : quoi ! que voulez-vous dire ? Où est-il Robinson ? Là haut, dans le grenier, ajouta le bailli : M. Harrison vient de s'y rendre à sa prière. Tout est perdu, s'écria Murphy ! Le docteur avec Robinson ! Ah ciel ! Robinson, dites-vous, a désiré de l'entretenir ? Un foible maraut, un vaporeux coquin, sans cesse agité de remords, qui s'est ruiné par des restitutions ; il va lui faire les plus sots contes..... Rangez-vous, continua-t-il, laissez-moi passer, je ne suis pas fait pour attendre, une affaire me presse, et mon temps m'est cher ; si je puis, je reviendrai. Le bruit d'une porte qu'on ouvroit augmentant son épouvante, il s'élança sur l'escalier. N'est-ce pas Murphy que j'entends, demanda le docteur ? Il fuit, dit M. Finton. Arrêtez-le, ar-

rêtez-le, répéta-t-il en se précipitant pour descendre; et tout en sautant les marches deux à deux: Réjouissez-vous, mon ami, crioit-il à Finton, remerciez le ciel! Betzy est une friponne, Murphy sera pendu; si Robinson vit trois heures, votre fortune est faite. Parlant, courant, criant au voleur, arrêtez-le, il atteignit enfin Murphy au milieu de la rue, le saisit, et le serra si bien, que, malgré ses efforts, l'avocat ne put lui échapper.

Un prêtre tenant un homme à la gorge, l'accablant d'injures, et voulant l'entraîner de force, offroit à la populace un spectacle nouveau et amusant. Elle s'assembla. Murphy voulut l'intéresser en sa faveur. Messieurs, dit-il, cet homme n'a pas droit de m'arrêter, j'appelle de sa violence au bon, au juste peuple de Londres, il sait la loi. Si ce furieux est un bailli déguisé, qu'il montre son ordre, je le suivrai. La requête est raisonnable, dit gravement un porteur de chaise. Sans doute, ajouta le plus apparent de la

foule ; on ne blessera point en ma présence les droits de la nation ; présentez votre écrit, ou laissez aller ce Monsieur. Ni je ne suis, ni je ne voudrois être un bailli, répliqua vivement le docteur. Je suis ministre, bon ami, honnête homme, je veux le bien du juste et la punition du coupable ; voilà mes droits pour arrêter un faussaire, un fripon, un fourbe insigne, cause de la ruine d'une femme noble et vertueuse. Je l'accuse de félonie, lui et tous ceux qui ne m'aideront pas à le conduire chez un juge de paix. Il a ruiné une femme, dit un sergent des gardes ? fi ! un homme de robe ! Est-elle belle, demanda un jeune apprenti ? Comme un ange, cria le docteur. Oh, tu marcheras donc, ajouta le sergent en saisissant Murphy. Celui-ci résistoit encore, vouloit haranguer, mais un connétable accourant, leva son bâton, et lui imposa silence comme au reste de l'assemblée ; le peuple s'écarta, et l'avocat fut contraint d'aller chez le juge. Le docteur le suivit, et envoya dire à Finton de

prendre grand soin de Robinson en attendant son retour.

Le bailli, resté avec son prisonnier, ne savoit où il en étoit. Il demanda à M. Finton si l'honnête ministre n'avoit pas la tête un peu dérangée. M. Finton rit de son idée, et pria cet homme de lui laisser voir Robinson. Le bailli le mena à sa chambre, et se retira.

En approchant du lit où ce malheureux étoit couché, M. Finton le reconnut pour un des prisonniers avec lesquels il avoit dîné le premier jour de son entrée à Newgate; sa figure, assez belle, et un esprit très-orné le lui firent remarquer à la table du concierge, où ils mangèrent ensemble cette seule fois. Malgré les discours du bailli et ceux de Murphy, il l'aborda avec politesse. Je suis fâché, Monsieur, lui dit-il, de vous revoir dans un lieu et dans une situation si triste. Je viens vous offrir mes services, et vous prier de m'apprendre par quelle singularité ma fortune paroît liée depuis un instant à la vôtre. Le digne ministre qui

vous quitte me l'a fait entendre au moins, rien ne m'étonneroit davantage, n'ayant pas, je crois, l'honneur d'être connu de vous.

On vous a dit vrai, Monsieur, s'écria Robinson. Mais je suis un misérable, je ne mérite pas votre généreuse compassion. Vous voyez en moi un des vils instrumens de la ruine d'une femme respectable, de la vôtre, Monsieur. Ah! quand je la vis entrer à Newgate, vous cherchant, vous appelant, portant par-tout ses tristes regards, elle me parut un ange, dont les larmes attireroient sur moi les vengeances célestes. Je me repentis sincèrement alors, je vous écrivis, j'attendois impatiemment le temps de ma délivrance pour vous révéler le secret que je viens de découvrir à M. Harrison. Je n'osai vous parler à Newgate, dans la crainte que vous ne m'y fissiez retenir. C'est moi, Monsieur, qui écrivis à votre épouse par ordre de sa sœur, quand vous fûtes blessé à Gibraltar. On désiroit son éloignement, on en profita, vous le

savez. C'est moi qui vous avois donné un rendez-vous à l'heure même où j'ai été arrêté. Au nom du ciel, daignez me pardonner, Monsieur, soyez assez bon, assez généreux pour me pardonner. L'aimable et vertueuse Amélie va rentrer dans les biens que j'ai aidé à lui ravir. Ma seule consolation est d'avoir conservé le pouvoir de les lui faire recouvrer.

M. Finton ne savoit que penser des discours de cet homme; il le regarda fixement. N'apercevant en lui aucune marque d'aliénation d'esprit, il en fut plus surpris et plus embarrassé à comprendre ses propos. En vérité, Monsieur, dit-il à Robinson, j'ignore absolument, et ne puis même deviner de quel crime vous vous accusez. Amélie n'espéra jamais de biens que ceux de son père. Maîtresse d'en disposer, mistriss Harris en fit le partage de sa fille cadette, elle y joignit les siens. Ainsi, l'aînée déshéritée par son testament.... Ce testament est faux, Monsieur, s'écria Robinson. Faux, répéta Finton! quoi! mistriss Harris.....

Elle ne l'a point fait, elle ne l'a jamais vu, continua Robinson. Nous le composâmes, Murphy et moi. Le véritable, reçu six mois auparavant par l'honnête Burton, déposé chez lui, tomba après sa mort dans les mains de Murphy, qui pendant sa longue maladie avoit gagné sa confiance. Mistriss Harris mourant peu de temps après, son testament fut soustrait. Murphy m'engagea à forger l'acte qui enrichissoit miss Betzy aux dépens de sa sœur aînée. J'imitai la main de Burton, et celle de mistriss Harris; lady Morgan aida à me corrompre par ses promesses. Je devois partager avec Murphy une somme considérable. Mais j'ai fait le mal, et mon avare complice a joui seul de la récompense. Oui, Monsieur, je le jurerai, Amélie est l'unique héritière de mistriss Harris; je viens de confier à M. Harrison des lettres de lady Morgan, de miss Betzy, de Murphy; elles constatent le fait, et des papiers plus convaincans encore l'éclairciront absolument. A présent, permettez-

moi, Monsieur, d'implorer votre clémence. Ayez pitié de ma misère. Une extrême pauvreté m'a rendu criminel. Un peu de secours ranimera dans mon cœur des sentimens, étouffés quelquefois, mais jamais éteints; je n'ai point à me reprocher d'avoir gardé ce que la foiblesse et le malheur m'ont souvent engagé à vouloir m'approprier. J'ai pris, il est vrai, mais j'ai rendu. Je puis encore rentrer dans le sentier de l'honneur. Oh! Monsieur, aidez un malheureux à quitter pour toujours les larges voies de l'iniquité.

M. Finton, ému, touché, surpris, osant à peine croire ce qu'il entendoit, alloit assurer Robinson d'un pardon demandé avec tant d'instance, quand on vint lui dire qu'il étoit libre de sortir. Sir James avoit remis l'argent au bailli, et attendoit Finton en bas. En même temps un bruit terrible, un mélange de voix au-dessus desquelles on distinguoit aisément celle du docteur Harrison, se firent entendre sur l'escalier. Une foule

de gens entra dans la chambre de Robinson à la suite d'un officier de justice qui ramenoit Murphy pour le confronter avec Robinson. Le docteur, transporté de joie, ne laissoit parler personne; il nommoit Amélie, félicitoit Finton, embrassoit sir James, consoloit, rassuroit Robinson, bénissoit le ciel, et réhabilitoit la mémoire de sa défunte cousine Harris. Au fond, disoit-il, c'étoit une bonne femme. Le salut de son ame m'inquiétoit; je la croyois injuste, eh bien, j'avois tort. Cette vieille Morgan, cet infâme Murphy, la méchante Betzy, et ce pauvre fourbe que voilà.... Mais il peut se convertir. Que le ciel lui pardonne, comme ma fille Amélie le fera.

Les lettres produites, les preuves examinées, Murphy convint enfin de la fausseté du testament. Deux morceaux du véritable, retirés du feu et soigneusement conservés par Robinson, servirent d'une entière conviction. Amélie fut reconnue héritière, et rétablie dans tous les droits d'une succession de huit

mille guinées de rente. Murphy avoua que l'espérance d'épouser miss Betzy, l'avoit engagé à cette indigne action. Je souhaite de toute mon ame qu'elle t'épouse à présent, s'écria le docteur. La folle Morgan vient de se marier à un jeune officier des gardes ; elle lui a donné tout son bien. Amélie va rentrer dans ceux que tu lui avois volés. Betzy ruinée, laide, hypocrite et faussaire, te convient en vérité, et si la loi le permet, je me désiste à l'instant de ma poursuite en faveur de cette union. Parbleu, Monsieur, dit James au docteur, pour un homme de votre caractère, vous outrez la vengeance : laissez pendre ce pauvre diable ; lui donner Betzy, ce seroit le punir au-delà de son crime.

On emmena l'avocat. L'officier de justice assura que deux jours termineroient cette affaire, et mettroient Amélie en pleine possession de son héritage ; ensuite il se retira. On transporta Robinson chez un chirurgien du voisinage, qu'on paya d'avance, afin de l'engager à le bien traiter.

Le docteur acquitta la dette qui l'avoit fait arrêter. Finton lui promit une pension viagère et suffisante à ses besoins. Le bailli content, James, Finton et le docteur s'avançoient vers la porte, quand le bon ministre se souvint qu'il falloit cautionner son ami. Comment donc, dit-il au bailli, vous laissez aller ainsi votre prisonnier? Monsieur m'a payé, répondit cet homme en montrant sir James, à présent le gentilhomme est libre, et vous pouvez l'emmener. Quelle maudite obstination, quelle étourderie, s'écria le docteur! de quoi vous êtes-vous mêlé? Comment, cette indigne Betzy aura les six cents guinées! elle les recevra... Mais elle est ruinée, punie; allons, patience, je veux bien lui accorder comme un secours dans sa prochaine indigence, ce que je refusois à son avide avarice.

Tous trois montèrent alors en carrosse, et prirent le chemin de la verge de la cour. Le docteur brûloit d'y arriver. On convint, en allant, de découvrir avec précaution à Amélie une nouvelle si peu at-

tendue, et capable de lui causer une extrême surprise. On se concerta sur la façon dont on s'y prendroit pour lui apprendre peu-à-peu cet heureux changement. En mettant le pied sur l'escalier, le docteur lui cria de toute l'étendue de sa voix : Ma fille, vous êtes l'héritière de votre mère, Betzy est convaincue de fausseté, vous triomphez de sa noire malice, je n'aurai plus cette méchante voisine à mon prieuré.

Voir son mari libre, sir James à ses côtés, le docteur riant, c'étoit assez pour causer une joie vive à la sensible Amélie ; elle ne comprenoit rien au reste. Quand on le lui expliqua, elle entendit le récit de cet événement avec plaisir, mais avec tranquillité. Une ame aussi noble que la sienne pouvoit supporter sans émotion dangereuse le retour de sa fortune. Elle plaignit sa sœur d'avoir été capable de tant de bassesse. Ses yeux dirent à M. Finton d'une façon bien tendre, qu'en rentrant dans ses droits elle n'envisageoit que la douceur de le voir heureux.

Arrêtons-nous ici. Amélie, riche et satisfaite de son sort, n'offre plus au lecteur un objet intéressant. Finton et elle, reconnoissans des soins généreux et paternels du docteur Harrison, passèrent régulièrement à son prieuré tout le temps qu'il y demeuroit. Sir Rowland ayant acquitté les dettes de Finton, lui rendit la jouissance de ses biens. Il devint Comte et Pair du royaume. Son fils, élevé par le docteur, fut sage et heureux. Sir James, en songeant qu'une folle passion avoit pensé lui coûter la vie, ou la perte d'un véritable ami, renonça à miss Matheus. Cette fille s'enflamma pour un jeune Français, qui en débarrassa l'Angleterre en la conduisant à Paris, où elle s'accoutuma à laisser vivre les inconstans. Atkinson s'avança dans le service, par sa valeur et sa bonne conduite; Finton l'y soutint par ses bienfaits. Mistriss Atkinson ne quitta point l'aimable Amélie, son humeur singulière et sa vivacité firent les délices du docteur Harrison. La bonne Judith, revenue de sa maladie,

passa le reste de ses jours auprès de sa charmante élève. Mistriss Betzy reçut pendant deux ans, d'une main inconnue, cent livres sterling tous les trois mois. Dans la suite, on lui assura un sort bien au-dessus de celui qu'elle devoit attendre de la bonté d'une sœur offensée, mais capable encore de désirer et de faire son bonheur. Le docteur Harrison vécut très-vieux, très-sain, et toujours le même, estimé, chéri, révéré de tous ceux qui l'approchoient. M. Finton, plus fidèle et aussi sensible, goûta les charmes réunis de l'amour et de la fortune. Et moi, qui n'ai plus rien à dire de lui, ni de son aimable compagne, je vais me rendre à ceux d'une douce paresse.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

